



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

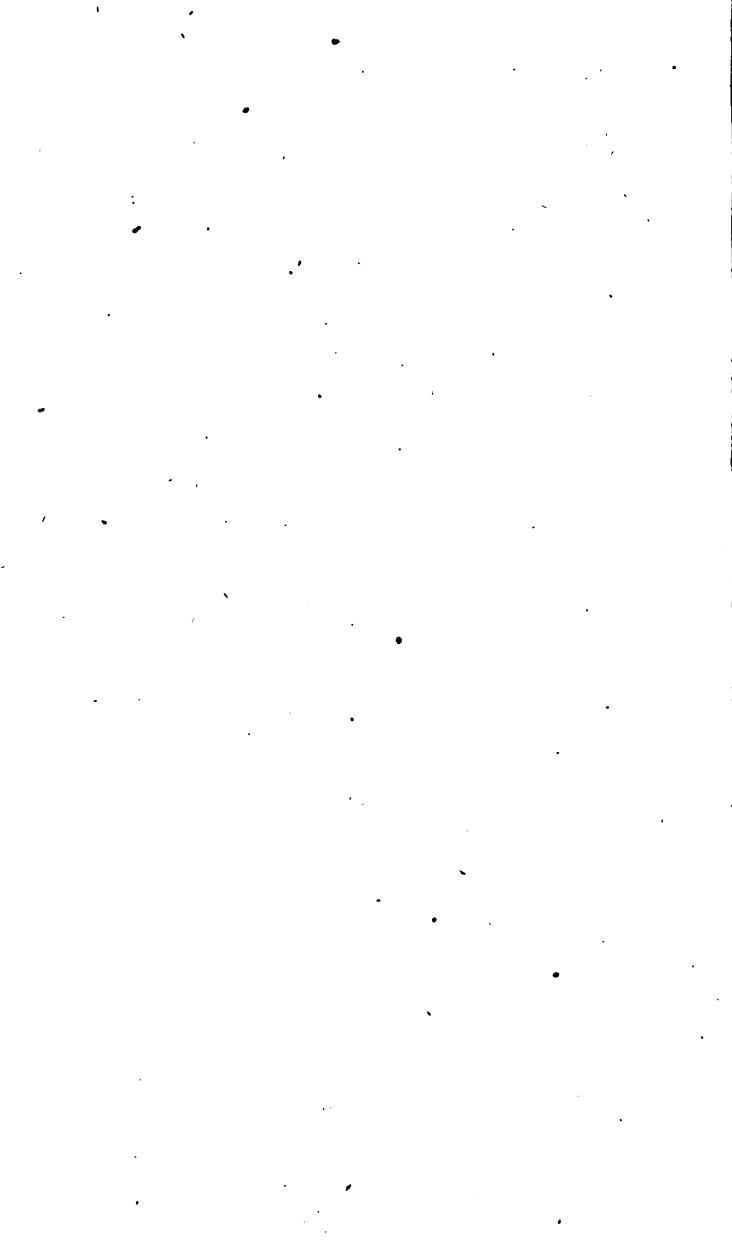
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Georg Mehl
1802

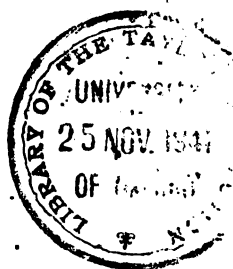
General
MORLAU'S

Leben
und Feldzüge
mit hierauf beziehenden merkwürdigen
Anecdoten

Aus dem Französischen
mit Zusätzen, Portrait, Plänen und Charten

LEIPZIG 1802

bei Johann Conrad Hinrichs.



Inhalt.

	Seite.
Vorrede.	
Nachrichten über den General Moreau.	9
Geschichte des General Moreau.	
Erstes Kapitel. Moreau's Ernennung zum General der Rhein und Mosel-Armee. — Uebergang dieser Armee über den Rhein mit ganzer Macht.	18
Zweites Kapitel. Vorfälle nach dem Uebergang über den Rhein. — Schlacht bey Renchen — bey Rastadt — bey Ettlingen.	24
Drittes Kapitel. Raths der Armee bis an den Neckar. — Einzug der Franzosen in Stuttgart. — Treffen bey Esslingen und Constadt.	37
Viertes Kapitel. Operationen und Märsche der Armee während der Verfolgung des Feindes gegen die Albgebürge. — Schlacht bey Neresheim.	43
Fünftes Kapitel. Treffen bey Ramlach.	46
Sechstes Kapitel. Uebergang der Rhein- und Moselarmee über die Donau.	49

Fünf und zwanzigstes Kapitel. Treffen
 bey Erbach und Delmestingen. 167

Sechs und zwanzigstes Kapitel. Einzug
 der Franzosen zu Augsburg. — Schlacht am
 linken Ufer der Isar. — Uebergang über den
 Lech. 170

Sieben und zwanzigstes Kapitel. Ue-
 bergang über die Donau. — Schlacht bey
 Hochstadt. 174

Acht und zwanzigstes Kapitel. Vorfall
 bey Nordlingen. — Treffen bey Neuburg. —
 Einzug der Franzosen in München. 178

Neun und zwanzigstes Kapitel. Ueber-
 gang über den Rhein Luziensteig gegenüber. —
 Einzug unserer Truppen in Feldkirch. — Waf-
 fenstillstand. 185

Dreißigstes Kapitel. Aufkündigung des Waf-
 fenstillstandes. — Proklamation des Generals
 Moreau. 193

Anmerkung des Uebersetzers. 197

Ein und dreißigstes Kapitel. Schlacht
 bey Hohenlinden, durch die französische Armee
 gewonnen. 201

Zwei und dreißigstes Kapitel. Uebergang
 der Rheinarmee über den Inn. — Einzug un-
 serer Truppen in Salzburg. 206

Moreau's Geschichte.



Vorrede.

Ein chinesischer Schriftsteller sagt: Es ist schändlich, seine Nebenmenschen zu hintergehen; ein noch weit schändlicheres Laster aber ist es, die Nachwelt mit Lügen und Unwahrheiten zu berichten. Diesem Grundsatz getreu, haben wir in gegenwärtiger Geschichte bloß die Thatfachen reden lassen. Ohne uns bey einem Werke, das keiner fremden Ausschmückung bedarf, auf einen prachtvollen Styl einzulassen, haben wir die glänzendsten Handlungen mit möglichster Simplizität erzählt, und die den stärksten Einfluß habenden Verbindungen so treu als möglich dargestellt, so wie die lange Reihe der glücklichen Unternehmungen des Französischen

nophon, dessen Genie dem Zufall zu gebieten, die größten Hindernisse zu übersteigen und sogar oft die Launen des Glücks zu überlisten wußte.

Die Nachwelt dürfte leicht abgeneigt seyn, denjenigen Ereignissen Glauben beizumessen, von welchen wir Augenzeugen waren, weil es ihnen an Wahrscheinlichkeit fehlt; und dürfte daher die trugloseste Wahrheit für bloße Erdichtung nehmen. Wenn man aber über das Genie des Helden, der unsere Reichen zum Siege führte, nachdenkt, seinen Charakter und seinen Geist studiert, so werden alle diese Zweifel über den Haufen fallen und das Gefühl der Bewunderung einzig und allein an ihre Stelle treten.

Einige eben nicht glaubwürdige Schriftsteller haben Moreau und Turenne mit einander verglichen. Ohne zwischen diesen beiden Männern eine Parallele zu ziehen, kann man behaupten, daß diese Vergleichung falsch ist. Turenne ergriff die Waffen wider sein Vaterland;

diesen Vorwurf kann man unserm Moreau nicht machen. Von der Regierung mit Undank belohnt, lebte der letztere einige Monate im Stillen und stand nicht an, das Kommando wieder zu übernehmen, als das Vaterland seine Dienste forderte.

Hätte man eine passendere Vergleichung anstellen wollen, so hätte man den Moreau dem Catinat vergleichen müssen und die Vergleichung würde dann, ohne ganz vollkommen zu seyn, einen gewissen Schein der Wahrheit gewonnen haben. Jedoch ohne uns bey diesen mannichfaltigen Vergleichungen aufzuhalten, stellen wir den Mann dar, wie er ist, und man wird nicht abgeneigt seyn, ein weit gesunderes Urtheil zu fällen.

In seinem ersten Feldzuge am Rhein sehen wir ihn den Uebergang über diesen Fluß zur Ausführung bringen, nachdem er, so zu sagen, alles voraus gesehen hatte. Alles, was ihm

durch Geschicklichkeit und Klugheit entrißen werden konnte, wurde dem Zufall beigemessen. Er gieng von einem Siege zum andern; aber die Armeen, die ihn unterstützen sollten, waren geschlagen, und er wurde auf seine eigne Stärke verwiesen, gegen eine dreimal furchtbarere Armee, als die seinige, zu streiten. In die engsten Gebürgsfehlen eingeschlossen, die keinen günstigen Ausweg darboten, gieng er hervor, schlug den Feind auf allen Punkten und bewirkte den schönen Rückzug, der in der Geschichte eine der wichtigsten Epochen macht, und kam nach Kehl, ohne in seinem Marsche aufgehalten werden zu können.

Bei der Armee von Italien sehen wir ihn alle Hindernisse bekämpfen, und gegen weit überlegenere Mächte streiten, mit Klugheit sich zurückziehen und unsere Armeen retten.

Als er zur Rheinarmee war zurückberufen worden, gieng er bei Diersheim zum zweiten

Male über diesen Fluß und schlug den Feind auf allen Seiten. Er verfolgte seine Siege, wurde aber von seinem Marsche durch die Ankunft eines Parlements abgehalten, welcher die zu Leoben unterzeichneten Friedenspräliminarien überbrachte.

Mit dem glücklichsten Erfolg gieng er noch zweimal über den Rhein und drang in das Innere von Deutschland ein. Ohne durch Festungen, Städte und Feldschanzen gedeckt zu seyn, zerstreute er allenthalben den Feind und jagte ihn auf allen Seiten in die Flucht. In einer Entfernung von neun und zwanzig Meilen von Wien nöthigte er den Kaiser zum Frieden und beschloß auf diese Weise seine glorreichen Feldzüge.

Genie, Klugheit, Geschicklichkeit sind die großen Eigenschaften, die den Charakter Moreau's bezeichnen. Noch kann man jene Bescheidenheit, diese wahrhaft glückliche Ge-

be der Taktete, hinzufügen, die ihn an
seiner eigenen Größe zweifeln macht, und
auf Rechnung des Zufalls alles zu schreiben
gewöhnt ist, was einzig und allein ihr selbst
beizumessen ist.

N a c h r i c h t e n
über den
G e n e r a l M o r e a u.

Viktor Moreau wurde um das Jahr 1763 zu Morlaix geboren. Er studierte zu Rennes, im Ile- und Willänedepartement, die Rechte, wo er auch als Advokat rezipirt wurde *).

Zu Anfange der Revolution zeichnete er sich bey den zu Rennes durch die Aristokratie entstandenen Verwirrungen durch Patriotismus und Heldenmuth aus.

Bev Errichtung des Bataillons dieses Departements, veranstaltete der V. Periot, der

*) Wir verweilen uns keinesweges bey der Jugend- und Jünglingsgeschichte Moreau's. Die Eigenheiten derselben sind von keiner Bedeutung und können eben so wenig seine Verdienste erhöhen, als seiner Geschichte ein glänzenderes Ansehen geben.

damals General, Procurator, Syndikus desselben war, nachher Kriegsminister wurde und jetzt den Posten als Staatsrath bekleidet, die Wahl Moreau's zum Befehlshaber dieses Bataillons, mit Erinnerung des Eifers, welchen derselbe für die Sache des Publikums gezeigt hatte.

Er stieg von Posten zu Posten durch die verschiedenen militärischen Grade bis zu dem eines Ober-Generals. Unter seiner Anführung hielten die Franzosen, während der Eroberung von Holland als Sieger ihren Einzug in den Städten Menin, Ypern, Ostende und Neuport; und des grausamen Gesetzes ghnachtet, das alle, die sie von Georgs III. Armee habhaft wurden, zu morden befahl, ließ Moreau der Garnison zu Neuport, die fast aus lauter Hannoveranern bestand, Pardon geben; und hätte der 9te Thermidor nicht, während dieser Verhandlungen, die Tyrannei der Zehndner über den Haufen geworfen, so hätte ihm dieser Beweis seiner Menschenfreundlichkeit zuverlässig das Leben gekostet. Die Zehndner wurden abgesetzt; aber die revolutionistische Regierung überlebte sie und Moreau's Vater wurde am nämlichen Tage

ein Opfer derselben, an welchem er, Moreau, das Fort Geluse zu belagern, seine Soldaten, ohne auf irgend etwas, als auf ihre Tapferkeit, seinen Heldenmuth und Geschicklichkeit sich verlassen zu können, unter dem schrecklichsten Batterienfeuer und gegen einen zahlreichen Feind, den sie in Anordnung setzten, nach der Insel Cazand führte.

Moreau gerieth in Verzweiflung und beschloß, sein Vaterland zu fliehen. Aber die Zusprechungen seiner Freunde und sein immer höher steigender Patriotismus hielten ihn zurück; er versuchte, seinen Thränen freien Lauf zu lassen und kehrte zurück auf die Bahn des Helden. Erhabenes Beispiel von Aufopferung, vermöge welcher Vaterlandsliebe ihn über einen der angenehmsten Affekten der Seele erhob!

Im 4ten Jahre nach seiner Ernennung zum General der Rhein- und Moselarmee, bewirkte er mehrmals den Uebergang über den Rhein mit derjenigen Tapferkeit, welche den Erfolg der weitesten Verfügungen mit Vorbeern krönt und mitten durch den Schwarzwald jenen ruhmvollen Aufzug, welchen die Nachwelt unter die Zahl der glänzendsten Kriegsoperationen, die je in ir-

gend einem Lande zur Ausführung gebracht wurden, aufstellen muß. Er kam an den Rhein zurück, ließ sich nirgends zurückhalten, schlug den Feind bey jeder Gelegenheit und forcierte allenthalben den Uebergang. Endlich öffnete seine Armee in zwei Kolonnen, wovon die eine gegen Freiburg, die andere gegen Hünningen gerichtet war, den Paß und blieb nach einem ausgezeichneten Siege, Meister vom Breisgau, von allen Rheinbrücken und Defileen, die den Eingang ins deutsche Reich offen lassen.

Nach einem so glorreichen Feldzuge wurde Moreau zur Belohnung seiner dem Vaterlande geleisteten Dienste vom Direktorio zurückberufen und war für seine Armee verloren *).

*) Lange wird man sich der abgeschmackten Regierung des Direktoriums erinnern, das die große Kunst verstand, alle Männer von Verdienst von sich zu entfernen und von lauter schlecht denkenden verdorbenen Menschen umringt war. Damals konnte man sagen:

O welch' Honore! tiefer Anbetung würdig — was für elenden Tyrannen hast du die Welt Preis gegeben?

Dieser Undank bedeckte das Direktorium mit Schande; mit Ruhm und Ehre aber denjenigen, der ein Opfer desselben ward. Nicht ohne Grund prophezeigte man damals die Abschaffung dieser so verhaßten Regierung und sah aus ihren Ruinen einen ruhigern Staat und regelmäßigere Ordnung der Dinge hervorgehen.

Die Achtung der Rechtschaffenen war Moreau's Begleiterin in seiner Einsamkeit; und bald fühlte man die Lücke, die seine Abwesenheit bey unsern Armeen verursachte. Er wurde zurückberufen.

In einem weniger edlen Herzen hätte ein rechtlich gegründetes Gefühl leicht hervorstechend seyn können, aber in einer großen, starken und von Vaterliebe glühenden Seele erlöschten alle Gefühle der Rache und die Ehre des Vaterlands allein behält die Oberhand.

Unsere Armeen in Italien waren von allem entblößt und durch das Verschulden eines thörichtesten, vom Direktorio begünstigten Generals allenthalben geschlagen und befanden sich in einem schrecklichen Zustande. Moreau wurde dahin

abgeschickt, den Ueberrest zu retten. All seiner Geschicklichkeit und Anstrengungen ungeachtet, konnte er nicht wieder dahin bringen, sie in Vertheidigungsstand zu setzen, und er zog sich mit solcher Klugheit zurück, daß ein großer Theil dieser Armee gerettet wurde.

Man beorderte einen andern General zu dieser Armee, der die berühmte Schlacht bey Novi lieferte. Moreau that Wunder der Tapferkeit. Der eifrigsten Anstrengung ungeachtet, verlor die französische Armee ihren General und die Schlacht. Die Armee war ohne Oberbefehlshaber, das Kommando wurde dem General Moreau übertragen, der mit besonderer Klugheit die Armee zurückzog, deren Kommando nachher der General Massena übernahm.

Nun kam Moreau nach Paris, wo er Bonaparten zum ersten Male sah. Diese beiden Männer wußten einander zu schätzen und sich durch eine Freundschaft zu verbinden, deren Basis gegenseitige Hochachtung war.

Moreau war einer von denjenigen die am 18. und 19. Brumaire, diesen unvergeßlichen Tagen, Bonaparten zur Seite standen.

Zum Obergeneral der Rheinarmee ernannt, that er zwei berühmte Feldzüge, die in der Geschichte große Epoche machen. In dem letzteren war er nur 29 Meilen von Wien entfernt, als ein Waffenstillstand, dem der Friede bald nachfolgte, seine triumphvolle Laufbahn unterbrach.

Folgende Betrachtungen mögen gegenwärtiger Bemerkung ein Ziel setzen.

„Vor der Revolution verbrauchten Heroism und kriegerische Talente in der Müßigkeit der Garnisonen und die Verordnung, welche bloß den Adelichen den Grad eines Lieutenants zu erreichen verstattete, verringerte noch dazu in einer, jetzt leicht zu errichtenden Proportion, die Zahl dererjenigen, welche aufgefördert waren, sich in dieser Karriere auszuzeichnen.“

„Vom ersten Augenblicke der Revolution an, hatte die öffentliche Ceremonie nicht genug Echo's für die Menge der Namen, welche sie zu proclamiren beauftragt war. Ihre Zahl wuchs von Tage zu Tage, und bald dehnte ein Krieg, in welchem die französische Nation allein gegen

zwanzig coalisirte Mächte triumphirte, diese lange Nomenclatur ins Unendliche auf.“

Unter den in diesem revolutionistischen Zeitpunkte auftretenden Personen, war Moreau einer von denjenigen, deren Betragen schlechters dings keinen Vorwurf verdient. Man sah ihn nie an der Spitze einer Faktion. Vaterlandsliebe war das Gefühl, das ihn beseeelte und das glorreiche Ziel seiner Arbeiten; und er wußte sogar alle angenehme Affekten der Seele und jedes Andenken der Rache diesem Gefühle aufzuopfern.

Mit Unbant belohnt und wieder berufen von Männern, die nicht fähig waren, sich seinen Verdiensten zu nähern, entfernte er sich auf einige Zeit von einem Schauplatze, wo Intrigue und Verderbtheit die einzigen Titel waren, die auf Begünstigung Ansprüche gewährten. In seiner Einsamkeit begleiteten ihn die Achtung und Liebe dererjenigen, welche die Ordnung wieder hergestellt und die Revolution beendet zu sehen wünschten, deren anhaltende Dauer alles umgekehrt hatte, ohne das mindeste wieder herzustellen.

len. Diese Wünsche sind nun endlich in Erfüllung gegangen. Ordnung hat die Unordnung vertrieben und eine weise Regierung, die mit einer seltenen Klugheit alles zu schätzen weiß, hat seinen Verdiensten Gerechtigkeit widerfahren lassen und seine Tugenden belohnt.

G e s c h i c h t e

G e n e r a l s M o r e a u.

E r s t e s K a p i t e l.

Moreau's Ernennung zum General der Rhein- und Mosel-Armee. — Uebergang dieser Armee über den Rhein mit ganzer Macht.

An Pichegru's Stelle, den das Direktorium mit Undank belohnte, trat General Moreau. Dieser General, dessen Operationen mit der Italienschen, der Nord, Sambre, und Maas-Armee in Verbindung standen, schlug den Feind am 2ten Messidor des 4ten Jahrs vor der Brücke bey Mannheim und setzte sich hierauf in Marsch, bey Strassburg über den Rhein zu gehen. Den 5ten Nachmittags beschäftigte er sich an diesem

Orte, nachdem er die Stadthore hatte schließen lassen, mit den letzten Zurüstungen, welche die Nothwendigkeit der Geheimhaltung bis hierher aufgeschoben hatte. Den 6ten wurde dieser Uebergang mit der größten Schnelle und beispiellosesten Tapferkeit ins Werk gesetzt, dessen Ausführung man einer List zu verdanken hatte, deren sich der General mit dem glücklichsten Erfolg bediente.

Unter dem Vorwande, die Truppen mit möglichster Geschwindigkeit zur Armee von Italien zu führen, hatte er eine große Menge Wägen in Requisition gesetzt, und die angegebene Ordre ging dahin, ihnen Lebensmittel von Landau bis Hünningen zu verschaffen. Ein drei Meilen von Landau errichteter Artilleriepark schien zurückgelassen zu seyn, den Feind zu beunruhigen. Bey seiner Ankunft vor Strassburg ließ der General Halt machen, die Wachen verdoppeln, die Thore der Stadt schließen, und veranstaltete, nachdem er geheimen Rath gehalten hatte, den Uebergang über den Rhein. In Zeit von drei Stunden war dazu alles in Ordnung gebracht,

und die Stadtbürger unterstützten die Absichten des Generals aufs eifrigste. Man merkten die Soldaten, daß ihre Reise nach Italien beendet und sie zu einer ganz andern Expedition bestimmt wären. Wende um 9 Uhr waren alle Ladungen außer der Stadt durch den Canal der Schiffsahrt gegangen und um 10 Uhr waren sie alle bey den Booten angekommen. Man schiffte 4 Kanonen ein und setzte sich hierauf in Marsch. Es war schon über Mitternacht, als man die Fahrzeuge zu besteigen anfieng; die Luft sehr heiter und klar, und die ungünstige Mondhelle Ursache, daß man viel Vorsicht anwendete und die besten Schiffschweigen beobachtete.

Die bewundernswürdige Ordnung, die bey dieser Einschiffung herrschte, die Willigkeit der Soldaten und die Thätigkeit der Chefs weisagte den besten Erfolg.

Endlich anderthalb Stunden nach Mitternacht waren die leichten Fahrzeuge von 4 Divisionen geladen, und der General gab das Signal zur Abfahrt.

Ohne einen einzigen Schuß zu thun, stiegen die Truppen mit Besonderer Vermessenheit

aus Land und hohen mit dem Bojornat alle feindliche Lasten auf, die kaum so viel Zeit gewonnen, ihre erste Ladung abzulassen und sich durch die Flucht zu retten. Schreck und Staunen, die sich ihrer bemächtigten, verstatteten ihnen nicht einmal, auf Wegreißung der kleinen Kommunikationsbrücken bedacht zu seyn *), welche über den Rheinarm waren geschlagen gewesen und uns vom festen Lande trennten.

Ein glücklicher Ausgang. Namentlich die Aussetzung auf allen Seiten. Man marschirte auf Kehl (os **), wo der Feind aus der Festung, aus der Stadt, dem Dorfe Kehl und einer Redoute vertrieben wurde. Er machte sogar nicht einmal den Uebergang über die Ringzig streitig, wie daselbst wohl zu erwarten stand; und gegen

*) Alle diese, aus 2 auf der Oberfläche des Wassers schwimmenden Tonnen zusammengesetzte Brücken waren so zerbrechlich, daß sie in Zeit von einigen Stunden gänzlich abgenutzt waren, ehe das Ganze der Avantgarde darauf übergesetzt wurde.

**) Die Feste Kehl war damals nicht im Vertheidigungsstande, sie war geschleift, nachdem sie durch die Traktaten von Baden an das Reich war abgetreten worden und seitdem nicht wieder aufgekauft.

10 Uhr des Morgens war man schon von allen seinen Posten Meister und verfolgte ihn auf dem Wege nach Ofenburg.

Der übrige Theil des Tags verging, ohne daß auf dem rechten Ufer etwas bedeutendes vorfiel. Die stiegende Brücke, die daselbst errichtet worden, und die Transportschiffe wurden, ohne zu ruhen, zum Uebersetzen der Infanterie gebraucht; man schoß von beiden Seiten auf einander und machte einige Gefangene.

Das Resultat dieses Tagewerks war, außer 500 Gefangenen, die Eroberung von 2000 Flinten, 13 Kanonen, einem Mörser und einigen Pulverwägen, überdies verlor der Feind 600 an Todten und Verwundeten.

Den 7ten Messidor um Mittag, nachdem die Brücke fertig und alle Kommunikationen gesichert waren, ließ der General die Kavallerie und leichte Artillerie in zwei Divisionen, benebst dem Reste der Infanterie des Generals Beaupuy auf dem rechten Ufer defiliren. Das Korps des Generals St. Cyr setzte einige Stunden später über den Fluß.

In verschiedenen Märschen wurden noch
abgeführt 100 Gefangene gemacht.

Morgens darauf setzte sich ein Theil der Ar-
mee in Marsch, das Lager bey Wilstädten, auf
dem Wege von Ofenburg, der mit ganzer Nacht
war eingenommen worden, anzugreifen, wobey
eine Kanone und einige Pulverwägen erobert
wurden. Den 9ten machte der Feind einige
Versuche, wieder in Wilstädten einzurücken, aber
er wurde zurückgeschlagen und bis Griessen ver-
folgt.

Während dieser Vorfälle verfügte sich die
Brigade des Generals St. Suzanne gegen den
Niederrhein, auf dem Wege von Kastade bis
Lings.

Der übrige Theil der Armee marschirte un-
ter dem Kommando des General Desaix in drei
Kolonnen.

Der glückliche Erfolg, welcher den Über-
gang über den Rhein bekrönte, war den rechtl-
ichen Veranstaltungen des Obergenerals zu verdan-
ken und den weislichen Verbindungen, nach
welchen er die Anlegepunkte der verschiedenen

Divisionen bestimmt hatte. Die nicht weniger bewunderungswürdigen Thatfachen, die ihm folgten, haben die Kleingläubigen überzeugt, daß der Tapferkeit nichts unmöglich ist, sobald Mente und Erfahrung ihre Begleiter sind.

Zweites Kapitel.

Vorfälle nach dem Uebergang über den Rhein. — Schlacht
bey Kenchen — bey Kaskade — bey Ettingen.

Nach dem, von den verschiedenen Divisionen der Armee an mehreren Orten bewirkten Uebergang über den Rhein mußte man sich nun zu neuen Schlachten und neuen Siegeslorbeern vorbereiten.

Der Feind hatte ein beträchtliches Korps zusammengebracht, das vor dem Städtchen Kenchen und am Bache gleiches Namens *) eine

*) Der Kenchen ist ein Bach, in dem Schwarzwalde entspringt, unweit dem Kniebis; er passirt Kenchen und ergießt sich unterhalb Freistadt in den Rhein. Diese Position ist in der Geschichte bekannt.

vortheilhafte Stellung behauptete. Die Brigade des General St. Suzanne marschirte Tags zuvor gegen Urfassen, ihn aufzuhalten und war schon mit ihm im Handgemenge, als das Korps des Generals Desaix herzutam. Das Treffen wurde allgemein und von einer heftigen Kanonade unterstützt. Die feindlichen Kürassiers versuchten, unsern rechten Flügel abzuschneiden und gaben ein lebhaftes Feuer darauf; aber von unsern Karabiniers und leichter Artillerie unterstützt, vereitelten zwei unserer Bataillons dieses Unternehmen. Diese manövrirten so kaltblütig, ungeachtet sie von allen Seiten umringt waren, und wußten das Feuer so geschickt auf alle Punkte zu richten, von welchen sie bedroht wurden, daß sie die feindliche Kavallerie über den Haufen warfen, welche das Schlachtfeld, mit Menschen und Pferden übersäet, im Stiche ließ.

Montecuculli behauptete sie, aber Turenne fiel ihm in den Rücken und vereitelte ihm den Uebergang über den Rhenen. Eine Meile von der Festung dieses Namens fand dieser große Mann auf den Höhen von Sasbach am 27. Junius 1675 seinen Tod, als er in den Bräuhunden die Stellung des Feindes reconnoisirte, dem er eine Schlacht setzen wollte.

Nun wollte der Feind auf dem linken Flügel seine Stärke von neuem versuchen, wurde aber ebenfalls zurückgeworfen. Die Niederlage war vollkommen. Infanterie, Artillerie, Kavallerie, alles lief in der größten Unordnung, sich zu retten, durch, und widereinander, und wir waren Meister von dem Bache und der Stadt Renchen.

Der Feind überließ uns 10 Kanonen, den größten Theil der leichten Artillerie und eine ansehnliche Menge Munition, und Pulverwägen, verlor 600 Pferde und ließ eine außerordentliche Anzahl Tode auf dem Plage. Wir machten 1200 Gefangene, wovon 500 verwundet waren.

Nach diesem Vorfalle setzte der General die Armee wieder in gehörigen Stand, weil er genöthiget gewesen war, die Schlachtordnung derselben, wegen des Uebergangs über den Rhein, abzubringen.

Ferino kommandirte den rechten Flügel, St. Cyr das Centrum, und Desaix den linken Flügel.

Der Obergeneral sah, daß man zwischen dem Schwarzwalde und dem Rhein nicht vor-

nehmen konnte, ohne sich der Reklungen dieser Gebürge zu versichern, welche uns im Rücken bloßen gegeben hätten, und ließ daher einige Truppen detachiren, das Thal von Nenschen hinabzusteigen und sich desselben zu bemächtigen. Man fand Scharfschützen und bewaffnete Bauern daselbst, die sie vertheidigten aber bald zerstreut wurden. Der Kniebiß, einer der höchsten Berge des Schwarzwaldes, war von dem Würtembergischen Contingent besetzt. Einer starken Redoute und ausgehöhlten Schanze ungeachtet wurde der Feind von dem Berge vertrieben und die Redoute fiel nach einem harten Widerstande in unsere Hände, wobey wir zwei Kanonen und zwei Fahnen eroberten, und 100 Mann und 10 Offiziers gefangen machten.

Das Centrum unserer Armee bemächtigte sich der Rückseite der Gebürge nach einem überaus lebhaften Gefecht und hartnäckigst geleisteten Widerstande. Der unaufhörliche Regen hatte unsere Gewehre verdorben, unsere Leute konnten nicht feuern; das Bajonett war noch das einzige, was unserer Infanterie zur Vertheidigung übrig blieb; aber an einen glücklichen Erfolg ge-

wohnt, warf sie auch damit den Feind offenkundig über den Haufen und er verlor viel an Todeten und Gefangenen.

Am nämlichen Tage rückte die ganze Armee vorwärts, den Feind zu attackiren, der zwischen Gersbach und Kastadt seine ganze Macht in einer vortreflichen Stellung zusammengezogen hatte. Er hatte ansehnliche Verstärkungen erhalten; alles, was er zur Zeit des Uebergangs über den Rhein vor Mannheim hatte, war hier beisammen und schon war ein Theil derjenigen Truppen herzugekommen, welche Prinz Karl von der Armee am Niederrhein eiligst herbeigeführt hatte.

Den Feind von vorne anzugreifen, war nicht so leicht; seine Stellung verursachte uns große Schwierigkeiten, deshalb beschloß der Obergeneral, ihm den linken Flügel abzuschneiden und ihn dadurch zu zwingen, dieselbe zu verlassen. Damals war es nothwendig, daß die Wagnahme von Gersbach zuvor unternommen wurde. Um 5 Uhr des Morgens wurde dieser Posten mit außerordentlicher Herzhaftigkeit angegriffen und nach einer lebhaften Gegenwehr, so wie

das Thal von Ruog erobert. General Recourbe verfolgte den Feind bis Ottenau und nahm ihm unter währendem Nachsehen eine Kanone, zwei Offiziers und hundert Gefangene weg.

Der General, Adjutant Dezaen attakirte das Schloß Ruppenheim, und nach einem dreistündigen harten Gefecht mußten die Ungarischen und Oesterreichischen Grenadiers, die diesen Posten vertheidigten, unsern Bajonetten weichen und den Ort verlassen. Sie kamen mehrmals in der Absicht zurück, das Schloß wieder einzunehmen, aber sie wurden standhaft zurückgeworfen und genöthigt, über die Murg zurückzugehen. Bey dieser Gelegenheit machten wir 300 Gefangene.

Nach einem lebhaften Kanonenfeuer forcierte eine Halbbrigade den Uebergang über die Dübach, eroberte das Dorf Nieder, Bittel, das sich zwei Stunden lang tapfer vertheidigte und wurde endlich Meister von den Kastabier-Holzungen, deren Vertheidigung hartnäckig und lange unentschieden war.

Unser linker Flügel überwältigte allmählig den rechten des Feindes, der auf seinem linken

wohnt, warf sie auch damit dem Feinde heftigsten Abes den Haufen und er verlor viel an Todten und Gefangenen.

Am nämlichen Tage rückte die ganze Armee vorwärts, den Feind zu attackiren, der zwischen Gersbach und Rastadt seine ganze Macht in einer vortreflichen Stellung zusammengezogen hatte. Er hatte ansehnliche Verstärkungen erhalten; alles, was er zur Zeit des Uebergangs über den Rhein vor Mannheim hatte, war hier beisammen und schon war ein Theil derjenigen Truppen herzugekommen, welche Prinz Karl von der Armee am Niederrhein eiligst herbeigeführt hatte.

Den Feind von vorne anzugreifen, war nicht so leicht; seine Stellung verursachte uns große Schwierigkeiten, deshalb beschloß der Obergeneral, ihm den linken Flügel abzuschneiden und ihn dadurch zu zwingen, dieselbe zu verlassen. Damals war es nothwendig, daß die Wegnahme von Gersbach zuvor unternommen wurde. Um 5 Uhr. des Morgens wurde dieser Posten mit außerordentlicher Herzhaftigkeit angegriffen und nach einer lebhaften Gegenwehr, so wie

das Thal von Murg erobert. General Recourbe verfolgte den Feind bis Ottenau und nahm ihm unter währendem Nachsehen eine Kanone, zwei Offiziers und hundert Gefangene weg.

Der General, Adjutant Detaen attackirte das Schloß Kuppenheim, und nach einem dreistündigen harten Gefecht mußten die Ungarischen und Oesterreichischen Grenadiers, die diesen Posten vertheidigten, unsern Bajonetten weichen und den Ort verlassen. Sie kamen mehrmals in der Absicht zurück, das Schloß wieder einzunehmen, aber sie wurden standhaft zurückgeworfen und genöthigt, über die Murg zurückzugehen. Bey dieser Gelegenheit machten wir 300 Gefangene.

Nach einem lebhaften Kanonenfeuer forcierte eine Halbbriade den Uebergang über die Dübach, eroberte das Dorf Nieder, Bihel, das sich zwei Stunden lang tapfer vertheidigte und wurde endlich Meister von den Kaskader Holzungen, deren Vertheidigung hartnäckig und lange unentschieden war.

Unser linker Flügel überwältigte allmählig den rechten des Feindes, der auf seinem linken

Flügel bereits ganz geschlagen war und nöthigte ihn, sich über die Kastädter Brücke und die Fuhrten der Murg auf die Hinterseite dieses Baches zurückzuziehen. Da diese Bewegung durch eine zahlreiche Artillerie gedeckt war, die er auf dem jenseitigen Ufer postirt hatte und durch die ganze noch nicht angetretene Kavallerie unterstützt wurde, so war es unmöglich, ihn in Unordnung zu bringen, und er zog sich vielmehr in guter Ordnung zurück.

Ein Regiment Jäger hatte bemerkt, daß er die Kastädter Brücke wollte abreißen lassen; es gab Feuer auf ihn und verfolgte ihn bis in die Straßen der Stadt, wo er sich genöthigt sah, zwei Kanonen im Stiche zu lassen, ungeachtet seine Kavallerie mehrmals in derselben Absicht zurückkam; aber durch das ununterbrochene Feuer unserer leichten Artillerie, welche unsern Jägern auf dem Fuße gefolgt war, wurde sie zurückgedrängt. In diesen verschiedenen Ueberfällen hatten wir vom Feinde 200 Gefangene gemacht und sein Verlust an Menschen und Pferden war sehr beträchtlich. Nun zog er sich in der Nacht auf Ellingen zurück, wo er sich wieder sammelte und

alle Verstärkungen erhielt, welche der Erzherzog vom Niederrhein und aus der Rannger Gegend zusammengezogen hatte und die Generale Hoge und Wernet ihm zuführten. Seine Macht war unendlich stärker, als die unsrige, und wurde noch durch 6 Detaillons und 12 Schwadronen vergrößert.

Der Haupttheil der feindlichen Armee marschirte ins Rheinthal, die Infanterie längs dem Fuße der Gebürge und die Kavallerie behauptete die Ebene. Nun rechnete der Erzherzog darauf ein beträchtliches Heer durch die Thäler von Murg, Albach und Cayrel von hinten auf uns beschußiren zu lassen, und auf der Ebene eine ungleich stärkere Kavallerie, als die unsrige, von vorne uns entgegen zu stellen, hoffte, daß wir ihm nicht entgehen könnten, und schmeichelte sich, uns wieder über den Rhein zurückzumerfen; aber dieses Projekt wurde durch die Wigiianz und Thätigkeit des Generals Moreau gänzlich vereitelt, welche der unermüdete Eifer unserer Soldaten, wie die Erfahrung und Tapferkeit anderer Chefs der Armee mächtig unterstützte.

In den seit der Vorrückung bei Mafcade abgeflissenen drei Tagen beschäftigte man sich mit Wie-

Vervollständigung des Pferde und Munitiolen, Wiederherstellung der Artillerie und den nothwendig bey einer zu unternehmenden Hauptaction vorauszuschickenden Recognitionen. Diese höchst nothwendigen Vorbereitungen wurden mit solcher Geschwindigkeit ausgeführt, daß unsre Armee, welche vom Erzherzog bedrohet wurde, den 22sten Messidor auf allen Puncten angegriffen zu werden, am 23ten ihm entgegen gieng und auf ihn stieß, als er im Vorrücken war, die Stellung bey der Murg wieder zu nehmen, in der Absicht, uns Tags darauf eine Schlacht zu liefern.

Die Absicht des Obergenerals gieng dahin, seinen linken Flügel zurück zu halten und den Hauptausfall durch unseren rechten Flügel auf den Rücken des Feindes ausführen zu lassen; und nachdem die nothwendigsten Maßregeln genommen und die convenabelsten Anstalten getroffen waren, ertheilte der General Befehl, einige Positionen, welche der Kern der feindlichen Armee vertheidigte, zu forciren; aber erst nach einem blutigen Treffen, bey welchem mit ungewöhnlicher Erbitterung gefochten wurde, gelangte man dahin, sie derselben zu bemeistern.

Die feindliche Avantgarde, den mit dem Geräth begnadeten, munde, der lebhaftesten Gegenwehr ungeachtet, bald zurückgeworfen; aber das Plateau von Rosenfolke, eines der höchsten und höchsten Berge des Schwarzwaldes, dessen Abhang mit dickem Buchholze besetzt ist, war so schwerlich auszurufen, daß es nur mit unbefehllicher Mühe erobert werden konnte. General St. Cyr, der zu dieser Attacke beordert war, hatte seine Leute durch einen ungeheuren Marsch abgemattet, und ergriß die weise Maßregel, den Feind durch successive Ausfälle auf verschiedenen Punkten zu überraschen und einen Theil seiner Kolonne ausruhen zu lassen, um beim Eintritt eines günstigen Zeitpunktes zur Eroberung der Position ganz frische Mannschaften zu haben, sobald der Feind, durch Ermangelung des guten Erfolgs unsrer ersten Bemühungen, weniger mißtrauisch geworden seyn würde.

Bei vier auf einander folgenden Attacken wurden wir wieder zurückgeworfen; dies verursachte eine Panik, in welcher zwei Halbbrigaden auf's Neue gelassen waren. Die feindlichen

sch Kolonnenweise nach marschirten, so weit es die Natur des Umfangs erlaubte, in schönster Ordnung aus. Dieser letzte Versuch gieng durch aus von Brücken. Wir kamen auf das Plateau; der Feind wurde geschlagen und zerstreut, und mit dem Wagnere in die Tiefe verfolgt. Wir machten 200 Gefangene, unter welchen sich 12 Offiziere und ein Oberster befanden.

Auf dem linken Flügel eröffnete General Desaix das Treffen mit dem Angriffe auf das Dorf Malsch, gerade zu der nämlichen Zeit, da die Aktion in den Gebürgen ihren Anfang nahm. Dieses Dorf wurde nach und nach erobert und dreimal wieder erobert; jede Armee hatte ihre dazu ausgerüstete Infanterie daseibst angestellt. Das Treffen dauerte auf diesem Punkte bis Abends 10 Uhr, und es giengen auf beiden Seiten viel Menschen verloren, wir machten 8 Offiziere und gegen 500 Mann gefangen.

Der Feind führt auf der Ebene eine sehr zahlreiche von der Artillerie unterstützte Kavallerie auf; aber die klugen Vorkehrungen des Generals Desaix machten sie ganz unnütz. Obgleich seine große Ueberlegenheit ihm einen fast gewis-

sein glücklichen Ausgang versprochen wurde, so verging doch der übrige Theil dieses Tages, ohne, daß Prinz Karl es wagte, mit dieser ungeheuren Reutermasse etwas zu unternehmen.

Dieser entscheidende Tag, an dem wir offensiv agirten, trug unendlich dazu bey, den Feind muthlos zu machen, der Tags zuvor sich noch geschmeichelt hatte, unsere ganze Armee zu vernichten und uns zu zwingen, über den Rhein zurückzugehen. Im Gegentheil sah er sich genöthiget, uns das Schlachtfeld zu überlassen, nachdem er einen beträchtlichen Verlust an Todten und Verwundeten erlitten, und 1500 Gefangene und eine Kanone eingebüßt hatte; worauf er den Entschluß faßte, sich gegen die Donau zurückzuziehen, um sich zu sammeln und seine ganze Macht zu concentriren. Aus Furcht, daß ihm der Rückzug über den Neckar abgeschnitten werden möchte, verließ er augenblicklich Etlingen, Durlach und Karlsruhe und retirirte nach Pforzheim.

Der im Angesicht einer so starken zahlreichen Armee bewirkte Uebergang über den Rhein,

Oben in der Folge darauf gelieferte und nach und
gewonnene Schlachten, viele Tode, eine große
Menge Verwundete, Gefangene, eroberte Kanonen,
Fusillen und einige Bagage, waren das
Resultat von einigen Tagen und der glänzendste
Beweis von der Tapferkeit der Soldaten, dem
Genie ihres Generals und dem Werthe ihrer
erfahrungsvollen Chefs.

Drittes Kapitel.

March der Armee bis an den Neckar. — Einzug der
 Fremden in Stuttgart. — Zuzug des kgl. Sardinien-
 und Constat.

Unter währenddem Rückzuge betaschirte der Feind
 ein ansehnliches Truppenkorps zu den Befestigun-
 gen von Wahnitz, Mannheim und Philippsburg.

General Prosser ließ bey Mannheim den
 Rhein passiren und formirte aus der Hälfte der
 Landauer Garnison ein Observationskorps, um
 die Garnisonen von Mannheim und Philipps-
 burg zu beschützen, worauf er schon den Feind
 March für March verfolgte.

Den 30sten Messidor begab sich das französ-
 sche Korps nach Stuttgart, indes der linke Flü-
 gel nach dem Ausflusse der Enz avancirte. Ge-
 neral St. Cyr gieng der kaiserlichen Avantgarde
 vor Stuttgart entgegen, ließ sie mit Feuer an-
 greifen, drängte sie bis in die Stadt zurück und

verjagte sie, der lebhaftesten Gegenwehr ungeachtet, aus selbiger wieder heraus.

Genöthiget über dem Neckar stehen zu bleiben, hatte sich der Feind auf den Anhöhen vor Constadt und Feldbach in einer vortrefflichen Stellung wieder gesammelt. Das Projekt des Generals Moreau war, den Feind in seiner Stellung, zwischen Constadt und Eßlingen anzugreifen; da sie aber in der Fronte schwer zu erobern war, so resolvirte er, eine Wendung mit dem rechten Flügel zu machen, um den linken des Feindes abzuschneiden, und wollte hierauf die Avantgarden forciren, um das linke Ufer des Neckars zu überlassen; in dieser Absicht ließ er sie den 3ten Thürmburg bey Eßlingen und Constadt attackiren. Der Feind wehrte sich gegen Eßlingen aufs lebhafteste, er vertheidigte sich mit der möglichsten Hartnäckigkeit; aber unsere Attacke war so gut dirigirt und so herrlich unterstützt, daß er, seiner Ueberlegenheit ungeachtet, das Gewehr strecken mußte und dabey 800 Menschen, theils todt, theils verwundet, verlor.

General Taponier attackirte die Constadter Vorstadt und das Dorf Berg, drängte den Feind

mit solcher Lebhaftigkeit zurück, daß er nicht einmal so viel Zeit hatte, die Dorfbrücke wegzureißen. Am nämlichen Tage setzte sich das Korps des Generals Desaix bey Ludwigsburg und reisirte gänzlich das linke Ufer des Neckars in dieser Gegend.

Die feindliche Armee zog sich in zwei Abtheilungen, den Abgebirgen gegen über, zurück und nahm ihre Richtung durch die Wege von Gund und Göppingen, wo sie in derselben Ordnung verfolgt wurde, die sie, ihren Rückzug zu bewirken, genommen hatte.

Es ist notwendig, hier zu erinnern, daß unmittelbar nach dem Uebergange über den Rhein anser rechter Flügel eins von andern beiden Armeekorps ganz entgegengesetzte Direction nahm, während dieselben den Rhein herabstiegen, aufwärts gieng und seit dem roten Messidor, an welchem Osenburg erobert wurde, aufhörte, mit der Armee gemeinschaftlich zu agiren.

Das Armeekorps sollte das rechte Ufer der Donau gewinnen und über den Schwarzwald durch das Singig, und St. Petersthal gehen,

Es sollte den Durchmarsch durch die Grenzflüsse forciren, um die rechte Flanke am See von Gossau zu decken; indesß der Haupttheil der Armee über der Donau durch das linke Ufer dieses Flusses eintreffen sollte. Ungefähr gegen Ulm zu, sollten diese beiden Corps, nach genannten entgegengesetzten Richtungen, sich vereinigen, um in Masse nach Baiern zu gehen.

Vom 10ten bis zum 16ten Winters haben zwischen den Vorposten einige Scharrmügel statt, die hauptsächlich zu unserm Vortheil ausfielen. Der vortheilhaften Stellung ungeachtet, welche der Feind im Ringigthal behauptete, war er gezwungen, dasselbe zu räumen.

Den 19ten wurden einige Rekognitionen veranstaltet.

Den 21sten passirte ein Reservecorps bey Mollathewether den Rhein.

Den 23ten wurde das Ringigthal rekognoscirt.

General Ferino, der diesen rechten Flügel commandirte, verjagte mit Hülfe einer Division aus dem Centrum, das österreichische Corps, das

unter dem Kommando des Generals Staray, dieses Thal inne hatte.

Den 28ten ließ man zwei Truppenkorps den Rhein passiren, das erste bey Breisach; das andere bey Huningen, welches, ohne Gegenwehr zu finden, zwei Waidstühle erbeutete, zwei Kanonen und beträchtliche Magazine erbeutete.

Die Passagen des Rinzighales und der Waidstühle waren offen, das Korps des Generals Staray auf die Hauptarmee des Erzherzogs, nachdem es in diesem Thal fechtet worden, zurückgeworfen. Unser rechter Flügel avancirte, der rechte desselben nach dem Constanzer See, der linke nach der Donau, ohne von Seiten des Feindes großen Widerstand zu finden, indeß die Armeen ihn in die Abgebürge verfolgten *).

- *) An der Ostseite der Schwarzwald Gebürge, nimmt die Kette der Abgebürge oder Schwäbischen Alpen ihren Anfang und verfolgt eine fast mit der Donau parallele Direction. Sie nehmen ungefähr sechs District von 10 teutschen Meilen ein, über 2. oder 4 in der Breite. Sie sind mit Holzungen überzogen, die Wege außerordentlich rauh und wild, die Kommunikationen äußerst schwierig. In verschiedenen Abtheilungen grenzen sie an den Schwarzwald und an die Wäldungen des Darmstädter und Brandenburger.



Viertes Kapitel.

Operationen und Märsche der Armee während der Verfolgung des Feindes gegen die Abgebürge. — Schlachten bei Meresheim.

Der Marsch der Armee in den unbekannten Abgebürgen war äußerst schwer und gefährlich, um so mehr, da die verschiedenen Korps, in den, durch unersteigbare Gebürge getrennten Thälern, keine Gemeinschaft mit einander haben konnten. Der Feind schien die Absicht zu haben, uns die Gebürgespitzen streitig machen zu wollen, denn er vereinigte seine ganze Macht auf einem weiten Plateau, zwischen Weißenstein und Böhmekirch, von welchem Punkt aus er eins unserer abgerissenen Korps hätte überfallen, mit leichter Mühe schlagen und sodann auf die andern losgehen können; aber er wagte es nicht, uns zu attackiren, Seine Absicht war bloß, uns abzuhalten und dadurch Zeit zu gewinnen, seine Equipage flühen zu lassen. Er verließ diese Stellung, ohne et-

und gehen zu haben und setzt seinen Rückzug fort.

Den 16ten Thermidor stieß der General Desaix auf eine Division von der feindlichen Armee, welche, da sie sich widersezte und das Treffen erneuern wollte, bey Alen mit Verlust von 300 Gefangenen geschlagen wurde. Am nämlichen Tage eroberte das Centrum unsrer Armee Heydenheim nach einer harten Gegendwehr und setzte sich an der Brenz *).

Am 18ten begann beym Reconosciren ein Treffen, in welchem wir 200 Gefangene verloren; nichts desto weniger zogen wir uns in bester Ordnung zurück.

Den 21sten lieferte der Feind der ersten Division von unserm Centrum ein Treffen, das die ganze Nacht hindurch dauerte und uns den Sieg verschaffte.

Den 22sten beschäftigten wir uns mit Reconoscirungen, die in einem so beschwerlichen

* Ein Bach, der von der Hinterseite der Albgebirge herabfließt.

und uns unbefehlten Hande anzugreifen nachwendig waren, und mit Rectifizirung der Stellung unserer Armee.

Den 23ten machte der Feind Halt, anstatt seinen Angriff fortzusetzen. Er schien solche Dispositionen zu treffen, die uns mit einem baldigen Ueberfall bedrohten. Indes entschloß sich der Obergeneral, die Position seiner Avantgarde hinter Eslingen, welche nicht vortheilhaft schien, attakiren zu lassen. Man gerieth ins Handgemenge und der Feind verlor 450 an Gefangenen. Man verfolgte ihn gegen das Holz zu, bis dicht vor Amerdingen; aber ein heftiges Gewitter, das mit einbrechender Nacht herankam, verstattete uns nicht, ihn weiter zu verfolgen und beendete das Treffen.

Den 24ten stellte der Feind seine ganze Macht auf fünf verschiedenen Punkten. Unsere Armee stand vor Neresheim. Die Hauptattake geschah auf unser Centrum. Zwei unserer Halbrigaden, die im Holze geblieben waren, wo sie die Nacht überreilt hatte, als sie Tags vorher den Oesterreichern nachsahen, wurden in den Flanken angegriffen, geschlagen und mit Verlust von 400

Gefangenen bis Dankschillingen zurückgebrungen.
 Dieser erste glückliche Schritt des Feindes machte
 uns jedoch unsern Centro und Hinten: Günstigste
 Stellung; aber die Reservetruppen konnten schnell
 herbei, ersetzten diesen Mangel und ließen sich
 Treffen auf diesem Punkte vor. Das
 Oesterreichische Corps lag sich schickendes und
 wir unternahmen die Hauptattacke auf denjenigen
 Punkt, auf welchem der Feind seine größte
 Stärke beisammen hatte. Seine Scharfschützen
 wurden mehrmals zurückgebrungen und man focht
 den ganzen Tag mit unglaublicher Erbitterung.
 Den folgenden Tag begann das Treffen von neuem
 mit gleicher Furie. Wechselsweise siegten beide
 Parteien. Endlich aber, ungeachtet wir uns mit
 einem vollkommenen Siege nicht schmehlten konn-
 ten, weil die Oesterreicher das Schlachtfeld behielten,
 war er doch für die Rhein- und Mosel-
 Armeen einer der glorreichsten dieses Feldzugs.
 Diese Thaten blieben dem Feinde durch unerschüt-
 terliche Standhaftigkeit und durch die Festigkeit,
 mit welcher unser Centrum, ungeachtet es schon
 ganz abgestumpft war, den heftigsten Anstößen
 widerstand, daß, wenn unsere Truppen mit
 derjenigen unermüdeten Tapferkeit ausgerüstet

waren, welcher sich im attackiren nichts widerstehen kann, sie gleich empfänglich für diese unerschütterliche Ruhe und Gleichgültigkeit waren, welche schließendings erforderlich ist, die wackersten und weiskräftigsten kombirten Anfälle mit Standhaftigkeit auszuhalten und sich mit Vortheil aus den drohenden Gefahren heranzuziehen.

Fünftes Kapitel.

Treffen bei Ramis.

Während das Hauptcorps der Armee die Rückseite der Alb Gebirge gewonnen hatte, avancirte der rechte Flügel in zwei Kolonnen. Die erstere nahm auf dem Wege nach den Waldstädten ihre Stellung über dem Argen *); eroberte Luden und Dregenz und machte einige beträchtliche Beute, drei Feuermörser, einen Mörser, vier

*) Der Argen ist die Verbindung zweier kleiner Bäche, der Ober- und der Nieder-Argen, welche sich unterhalb Wangen vereinigen und sodann in den Constanzer See fallen...

Wasserschlangen, zwei und zwanzig Kanonen und
40 mit Getreide beladene Schiffe.

Die Avantgarde der zweiten Division gieng
auf das Condeische Korps los und lieferte ein
Treffen ganz zu unserm Vortheil, wobey der
Feind einige Gefangene verlor und bis Ramlach
verfolgt wurde.

Angefeuert durch die Verachtung der Oester-
reicher, faßten die Emigrirten den Entschluß,
sich durch einen Hauptstreich auszuzeichnen. Zu
dem Ende veranstalteten sie eine heftige Attacke
auf die Avantgarde der zweiten Division unsers
rechten Flügels. Um desto sicherer sie auszufüh-
ren, vereinigten sie Pist und Stille und dräng-
ten sich unter Begünstigung der Nacht in unsere
Glieder ein, in der Absicht, dieselben in Unord-
nung zu bringen.

Den 26ten Thermidor Morgens um 2 Uhr
griffen sie unsere Avantgarde mit Ungestüm an;
unsere Vorposten wurden von ihrer Infanterie
bis an das Gehölz hinter Ramlach, wo die un-
serige stand, zurückgedrängt. In dem Gehölz
beganng zwischen der leichten Infanterie ein he-
ftiges Treffen; der Streit wurde ernsthafter und

Es sollte den Durchmarsch durch die Grenzstädte forciren, um die rechte Flanke am See von Gossau zu decken; indes der Haupttheil der Armee über der Donau durch das linke Ufer dieses Flusses eintreffen sollte. Ungefähr gegen Ulm zu, sollten diese beiden Corps, nach genommenen entgegengesetzten Richtungen, sich vereinigen, um in Masse nach Baiern zu gehen.

Den 10ten bis zum 16ten September waren gestrichen: den Wörpsten einige Schornsteine weg, die hauptsächlich zu unserm Vortheil ausstrichen. Der vortheilhaften Stellung ungeachtet, wozu der Feind im Ringigthal behauptete, war er genöthiget, dasselbe zu räumen.

Den 19ten wurden einige Reconnoitionen veranstaltet.

Den 21sten passirte ein Reservecorps bey Mondenweither den Rhein.

Den 23sten wurde das Ringigthal rekonnoizirt.

General Gertho, der diesen rechten Flügel kommandirte, besagte mit Hülfe einer Division aus dem Centrum, das österreichische Corps, das

unter dem Kommando des Generals Staray, dieses Thal inne hatte.

Den 28ten ließ man zwei Truppencorps den Rhein passiren, das erste bey Breisach; das andere bey Sinsingen, welches, ohne Gegenwehr zu finden, zwei Wadstübe erbeutete, zwei Kanonen und beträchtliche Magazine erbeutete.

Die Passagen des Ringelthales und der Wadstübe waren offen, das Corps des Generals Staray auf die Hauptstadt des Erzherzogs, nachdem es in diesem Thal fechtet worden, zurückgeworfen. Unser rechter Flügel avancirte, der rechte desselben nach dem Constanzer See, der linke nach der Donau; ohne von Seiten des Feindes großen Widerstand zu finden, indeß die Armees ihn in die Albgebürge verfolgte *).

-
- *) An der Ostseite der Schwarzwald-Gebürge, nimmt die Kette der Albgebürge oder Schwäbischen Alpen ihren Anfang und verfolgt eine fast mit der Donau parallele Direction. Sie nehmen ungefähr sechs District, von 10 teutschen Meilen ein, über 2. oder 4 in der Breite. Sie sind mit Holzungen überzogen, die Wege außerordentlich rauh und wild, die Kommunikationen sehr schwer. In verschiedenen Abtheilungen grenzen sie an den Schwarzwald und an die Wäldungen des Odenwaldes und Frankensandes.



Viertes Kapitel.

Operationen aus Märsche der Armee während der Verfolgung des Feindes gegen die Abgebürge. — Schlachten Meresheim.

Der Marsch der Armee in den unbekannten Abgebürgen war äußerst schwer und gefährlich, um so mehr, da die verschiedenen Corps, in den, durch unerkeithare Gebürge getrennten Thälern, keine Gemeinschaft mit einander haben konnten. Der Feind schien die Absicht zu haben, und die Gebürge spizen freitig machen zu wollen, denn er vereinigte seine ganze Macht auf einem weiten Plateau, zwischen Weissenstein und Schmentkirch, von welchem Punkt aus er eins unserer abgerissenen Corps hätte überfallen, mit leichter Mühe schlagen und sodann auf die andern losgehen können; aber er wagte es nicht, uns zu attackiren, Seine Absicht war bloß, uns abzuhalten und dadurch Zeit zu gewinnen, seine Equipage fliren zu lassen. Er verließ diese Stellung, ohne et-

nicht gehen zu haben und setzte seinen Rückzug fort.

Den 16ten Thermidor stieß der General Desaix auf eine Division von der feindlichen Armee, welche, da sie sich widersehte und das Treffen erneuern wollte, bey Alen mit Verlust von 300 Gefangenen geschlagen wurde. Am nämlichen Tage eroberte das Centrum unsrer Armees Heydenheim nach einer harten Gegenwehr und setzte sich an der Brenz *).

Am 18ten begann beyrn Reconosciren ein Treffen, in welchem wir 200 Gefangene verlorren; nichts desto weniger zogen wir uns in bester Ordnung zurück.

Den 21sten lieferte der Feind der ersten Division von unserm Centrum ein Treffen, das die ganze Nacht hindurch dauerte und uns den Sieg verschaffte.

Den 22sten beschäftigten wir uns mit Reconoscirungen, die in einem so beschwerlichen

* Ein Bach, der von der Hinterseite der Abgehänge herabfließt.

und uns unbefehlten Hande unumgänglich nachher
wendig waren, und mit Rectifizirung der Stellung
unserer Armee.

Den 23ten machte der Feind Halt, anfangs
seinen Aufzug fortzusetzen. Er schien solche
Dispositionen zu treffen, die uns mit einem baldi-
gen Ueberfall bedroheten. Indes entschloß sich
der Obergeneral, die Position seiner Avantgarde
hinter Eslingen, welche nicht vortheilhaft schien,
attakiren zu lassen. Man gerieth ins Handgemenge
und der Feind verlor 450 an Gefange-
nen. Man verfolgte ihn gegen das Holz zu, bis
nicht vor Amerdingen; aber ein heftiges Gewit-
ter, das mit einbrechender Nacht herankam, ver-
stattete uns nicht, ihn weiter zu verfolgen und
beendete das Treffen.

Den 24ten stellte der Feind seine ganze
Macht auf fünf verschiedenen Punkten. Unsere
Armee stand vor Meresheim. Die Hauptattake
geschah auf unser Centrum. Zwei unserer Halb-
brigaden, die im Holze geblieben waren, wo sie
die Nacht überreilt hatte, als sie Tags vorher den
Oesterreichern nachsahen, wurden in den Flanken
angegriffen, geschlagen und mit Verlust von 400

Gefangenen bis zum Folgenden zurückgedrängt.
 Dieser letzte glückliche Schritt des Feindes machte
 uns möglich, unsern Centro und linken Flügel durch
 Öffnung; aber die Reserve truppen konnten schnell
 herbei, ersetzten diesen Mangel und stabilisierten das
 Treffen auf diesem Punkte von neuem. Das
 Entscheidende kam am 2. und 3. Tag. Das Entscheidende
 wir unternahmen die Hauptattacke auf denjenigen
 Punkt, auf welchem der Feind seine größte
 Stärke beisammen hatte. Seine Scharfschützen
 wurden mehrmals zurückgedrängt und man focht
 den ganzen Tag mit unglaublicher Erbitterung.
 Den folgenden Tag begann das Treffen von neuem
 mit gleicher Furie. Wechselsweise siegten beide
 Parteien. Endlich aber, ungenügend mit uns mit
 einem vollkommenen Siege nicht schmeicheln konn-
 ten, weil die Oesterreicher das Schlachtfeld behiel-
 ten, war er doch für die Ehre und des Feind
 Armer einer der glorreichsten dieses Feldzugs.
 Diese Thaten des Feindes dem Feinde durch unerschür-
 fertliche Standhaftigkeit und durch die Festigkeit,
 mit welcher unser Centrum, ungeachtet es schon
 ganz abgeschnitten war, den heftigsten Anstößen
 widerstand, daß, wenn unsere Truppen mit
 derjenigen unermüdeten Tapferkeit ausgerüstet

waren, welcher sich im attackiren nichts widerstehen kann, sie gleich empfänglich für die fernern schütterliche Ruhe und Gleichgültigkeit wären, welche schloßstündig erforderlich ist, die währendsten und meisterhaft combinirten Anfälle mit Standhaftigkeit auszuhalten und sich mit Vortheil aus den drohendsten Gefahren heranzuziehen.

Fünftes Kapitel.

Treffen bei Ramis.

Während das Hauptcorps der Armee die Rückseite der Alb-Gebirge gewonnen hatte, avancirte der rechte Flügel in zwei Kolonnen. Die erstere nahm auf dem Wege nach den Waldstädten ihre Stellung über dem Argen *); eroberte Luden und Dregenz und machte einige beträchtliche Beute, drei Feuermörser, einen Mörser, vier

*) Der Argen ist die Verbindung zweier kleiner Bäche, der Ober- und der Nieder-Argen, welche sich unterhalb Wangen vereinigen und sodann in den Constanzer-See fallen.

Gefangenen, zwei und zwanzig Kanonen und
40 mit Getreide beladene Schiffe.

Die Avantgarde der zweiten Division gieng
auf das Condeische Korps los und lieferte ein
Treffen ganz zu unserm Vortheil, wobei der
Feind einige Gefangene verlor und bis Ramlach
verfolgt wurde.

Angefeuert durch die Verachtung der Oester-
reicher, faßten die Emigrirten bei Entschluß,
sich durch einen Hauptstreich auszuzeichnen. Zu
dem Ende veranstalteten sie eine heftige Attacke
auf die Avantgarde der zweiten Division unsers
rechten Flügels. Um desto sicherer sie auszufüh-
ren, vereinigten sie List und Stärke und dräng-
ten sich unter Begünstigung der Nacht in unser
Glieder ein, in der Absicht, dieselben in Unord-
nung zu bringen.

Den 26ten Thermidor Morgens um 2 Uhr
griffen sie unsere Avantgarde mit Ungestüm an;
unsere Vorposten wurden von ihrer Infanterie
bis an das Gehölz hinter Ramlach, wo die un-
serige stand, durchgedrungen. In dem Gehölz
begann zwischen der leichten Infanterie ein he-
ftiges Treffen; der Streit wurde ernsthafter und

den, fast ganzlich lange ungewiß. Die Emigri-
ten hatten sich unter unsere Truppen gemischt
und schrien; Wir sind verloren! Laßt re-
tiriren! Es rette sich, wer kann! —
Unsere Soldaten ließen sich durch diese Schlingen
nicht verführen, die Emigrirten wurden erkannt
und niedergeschossen.

Die dritte Halbbrigade leichter Infanterie,
von einer überlegenen Macht überfallen, verthei-
digte sich mit wüthender Erbitterung und hätte
sicher der Uebermacht weichen müssen, wenn nicht
die 29ste Halbbrigade, an echelons angestellt,
angerückt wäre, wodurch sodann der Feind zu-
rückgedrängt und allenthalben auf's Haupt geschla-
gen wurde.

Ein Verlust war überaus groß; das adeliche
Jägercorps war beinahe gänzlich verwickelt, 500
Emigrirte, darunter 10 Ritter von St. Louis
und 25 Capitänofficiere sich befanden, wurden
auf dem Schlachtfelde hingerichtet, drei Generale
starben zu Mendelheim an ihren Wunden, und
die Zahl der Verwundeten beläufig auf 12 bis
1300. Blöße.

Seit

Sechstes Kapitel.

Uebergang der Rhein- und Moselarmee über die Donau.

Nach der Schlacht bey Neresheim zog sich die ganze Armee des Erzhertogs über das rechte Ufer der Donau zurück und nahm ihre Stellung hinter dem Lech.

Die französische Armee besetzte die Städte *), Dillingen und Laningen die Donau.

*) Dieser Stadt haben zwei berühmte Schlachten ihren Namen zu danken; die eine, welche die Franzosen unter dem Commando des Marschall von Milsars am 20ten September 1703 wider die Kaiserlichen gewannen; die andere, welche sie das Jahr nachher durch die schlechten Dispositionen der Generale Tallard und Marsin verloren. Dies war einer der größten Unglücksfälle, der je die französischen Armeen betraf.

Ein merkwürdiger Umstand ist, daß unsere Armeen am 24ten August in Höchstädt anlangte, welches der

Siebentes Kapitel.

Uebergang über den Lech. — Schlacht bey Friedberg.

Den 5ten September avancirte die Armee auf Augsburg und warf die noch am linken Ufer stehenden feindlichen Vorposten hinter den Lech zurück. Der Feind retirirte und brännte die Main- und Augsburger Brücken weg.

Den 6ten besogneten man die Fuhrten und ließ die nothwendigen Zubereitungen die Brücken wieder herzustellen.

Mit Anbruch des folgenden Tags waren sämtliche Truppen am Flusse versammelt, den Uebergang zu beginnen. Der rechte Flügel machte durch eine Fuhr bey Hanstetten den Anfang, welche der Feind nicht gehindert und zu besetzen verabsäumt hatte. Den Infanterie erschwerete der reißende Strom den Durchgang; aber was vermag die Kühnheit der Franzosen aufzuhalten? — Den Soldaten gelang das Wasser bis an die

Schützen und sie trugen Flinten und Tornister auf dem Kopfe durch. Die Generale Abbatucci und Montresor, der Infanter der Brigade Cassagne und General Adjutant Savary stiegen ab und stürzten sich an der Spitze ihrer Reute in den Strom, ihnen ein Beispiel zur Nachfolge zu geben. Das erste Peloton eilte der Strom nach sich fort; aber mathematisch ihnen schleunigst zu Hülfe und nur wenige sanken darinnen um *).

Sobald zwei Halbbrigaden, ein Regiment Dragoner, ein Theil des achten Infanterregiments, zwei leichte Artillerie Feldstücke zusammengebracht waren, verfügte man sich nach Kufingen und auf die Anhöhen von Mörtingen, von wo man sich sehr bald bemächtigte. Man avancirte acht feindliche Escadrons auf der Ebene, durch eine Compagnie leichter Artillerie und zwei starke Infanterie Bataillons unterstützt. Wir widersetzten uns dem ersten Angriff dieses Corps

*) Weit entfernt, den Muth der andern, die nachfolgen sollten, zu machen, war dieses Ereigniß für sie nichts, als ein Motiv zu Plaisanterien und die Veranlassung zu einigen Wortspäßen.

pen und verhielten uns defensiv, bis wir einige Verstärkung erhielten, nach deren Ankunft wir offensiv agierten und den Feind verdrängten.

Indeß die Infanterie auf den Ruffinger Anhöhen schlug, avancirte die Cavallerie, welche übergegangen war und durch zwei Reserve-Regimenter verstärkt wurde. Mitten durch die Ebene zwischen dem Lech und der Paar, die linke Seite unsers rechten Flügels mit dem Centro zu vereinigen und die Ausdehnung des letztern zu erleichtern; eine nothwendige Bewegung, auf die linke Flanke des Feindes, der auf den Anhöhen von Friedberg kampirte, eine lebhafte Attacke zu unternehmen. Sobald der rechte Flügel den Strom passirt und die Ruffinger Höhen gewonnen hatte, machte der General St. Cyr seinen Angriff mit einem heftigen Artillerie- und Mustertenfeuer und gelangte dahin, die Oesterreicher von dem Ufer des Leches und den beiden Brücken desselben zu vertreiben, wodurch er in den Stand gesetzt war, ein ansehnliches Truppenkorps passieren zu lassen. Kaum waren diese Truppen übergegangen, so verjagten sie den Feind aus den an den Lech stoßenden Holzungen und er

österreich das Dorf Schanfeld, welches Befestigung
war, konnten im Stiche stehen. 1806

Sobald der Rest des Centrums und die Artillerie, so wie die Reserve, Kavallerie passirt waren, rüstete man sich zum Angriff des Lagers bey Friedberg.

Der rechte Flügel und das Centrum unserer Armee eröffneten den Streit und drängten die Oesterreicher zurück; diese begannen ihren Rückzug auf dem Wege von München und Regensburg; aber die Wachtgarde unserer rechten Flügels hatte schon den ersten gewonnen, um ihnen den Rückzug abzuschneiden, indeß der General St. Cyr von vorne auf sie los ging. Ein Theil ihrer Kolonne war geschlagen, in Unordnung gebracht und mit Verlust der ganzen Artillerie ins Holz zurückgeworfen.

Die erste Division des Centrums eroberte Friedberg und die Anhöhen, in demselben Augenblicke, da sie der Feind verließ und man ihm nachsehen wollte. Er zog sich in der größten Unordnung zurück und sie wurde allgemein. Die Unserigen avancirten hierauf ohne den min-

desen Widerstand bis auf den Berg von Rensburg nach Friedberg, sammelten die Ueberreste des kaiserlichen Corps, 100 Gefangene, 30 Pferde und 5 Munitionswagen.

General Wandame verfolgte den Feind mit der leichten Kavallerie bis in das Thal der Paar und ließ nicht eher nach, als bis die Mattigkeit der Menschen und Pferde ihm nicht mehr verstatete, seinen Vortheil weiter zu verfolgen.

An diesem Tage erbeuteten wir überhaupt 27 Kanonen, 2 Fahnen und gegen 2000 Gefangene.

Achtes Kapitel

March der Armee nach Baiern — Treffen bei Seibersfeld.

Wah dem Uebergange über den Lech avancirte die Armee ohne sonderlichen Widerstand auf Baiern zu. Das Corps des Latour hatte Mühe, sich zu sammeln; der Feind zog sich hinter die Isar zurück und ließ uns allenthalben den Platz, ohne ihn streitig zu machen.

Dem 2ten Bructidor früh, in demselben Augenblicke, da unsere sämtlichen Truppen im Angriff standen, die verschiedenen vom Oberge- neral einzuwerfenden Anordnungen ausgeführt wurden die Vorposten unserer linken Flanke vor Seibersfeld angegriffen und unsere Hochwacht niedergeworfen. Diese Niederlage wurde durch die nach und nach herbeikommenden Bataillone, die das Treffen unterstützten, bald wieder ersetzt. Die feindliche Kavallerie, ungleich stärker, als die

unferige, wurde zweimal in der größten Unordnung auf die sumpfigsten Biesenplätze zurückgeworfen, wodurch sich der Feind veranlaßt fand, bis in die Weidenfelder Holzungen sich zurückzuziehen, wohin ihn unsere Infanterie verfolgte, wegen der Nacht aber verhindert wurde, ihm weiter nachzusetzen.

Die drei Korps, Neuendorf, Satour und Merlantin standen gegen eine einzige, mit der Reserve, Kanallerie vereinigte Division des linken Flügels; dieser Ueberlegenheit ungeachtet scheiterte das Unternehmen des Feindes und er wurde mit Verlust von 1200 Todten und Verwundeten, 300 Gefangenen, 100 Pferden und einem Mörser über den Haufen geworfen.

Dieser Unfall verbreitete unter der österreichischen Armee eine außerordentliche Muthlosigkeit, und beschämte ganz besonders seine von der Cambray und Waas herbeigeführte Kavallerie, welche nach den Versprechungen ihrer Offiziere, die unausführlich unsere Soldaten von Verzeihung hatten, sich geschmeichelt hatte, diese mit leichter Mühe zu besiegen.

Dem unternahm der Feind, nachdem er bey
 Reichenfeld zurückgeworfen und fast auf allen
 Punkten geschlagen war, weiter keinen neuen An-
 griff und schien entschlossen, uns allenthalben ohne
 Widerstand den Platz räumen zu lassen. Viel-
 leicht hatte er die Absicht, uns zu verleiten, uns
 besonnener Weise zwischen der Isar und Donau
 vorzurücken, um mit Vortheil über unsere Flan-
 ken herzufallen, entweder durch die offenen Ber-
 ge von Tyrol, oder durch den Ingolstädter
 Brückenkopf.

Den 17ten attackirte die Avantgarde unsers
 Centrums ein Korps von drei Bataillons und 900
 Pferden, welche Greifingen deckten. Der Feind
 wurde mit solcher Lebhaftigkeit zurückgedrängt, daß
 er nicht einmal so viel Zeit hatte, die Isarbrücke
 wegzureißn, deren wir uns bemächtigten. Dies
 verschaffte uns den Uebergang über diesen Fluß.

Den 18ten veranstaltete der Obergeneral
 die nothwendigen Bewegungen und Rekognosce-
 rungen diesen Uebergang ins Werk zu setzen.

Den 19ten machte die Armee eine Bewegung
 vorwärts und am nämlichen Tage hatte der rechte

Flügel des Königs, von einem starken Korps feindlicher Truppen im Rücken überfallen zu werden, welches uns bei Dachau von Stetten angriff und einen Artilleriepark wegnahm.

Indem man nun Veranstaltungen traf, den Ingolstädter Brückentopf regelmäßig anzugreifen, machten der rechte Flügel und das Centrum am 21sten eine Bewegung vorwärts. Die Avantgarde des rechten Flügels zog sich nach Drosburg, wo sie den Feind heräustrieb, sich der Iserbrücke bemächtigte und 100 Mann gefangen machte; die des Centrums aber attackirte Mainburg, verjagte den Feind und nahm ihm 450 Gefangene und eine Kanone; die des linken Flügels wendete sich nach Neustadt, wo sie gleichergestalt die Oesterreicher verjagte.

Indeß wurde mitten unter so vielen glücklichen Ereignissen die Stellung unsrer Armee zweifelhaft und beunruhigend. Wir hatten keine Nachricht mehr von der Sambre, und Maassarmee, als durch die teutschen Zeitungen; die Munitions-Komponen und Kouriers waren in Gefahr, von den in dem Rücken der Armee insagirenden Partisanen aufgefangen zu werden. Außerdem

konnte der Fall eintreten, daß die vereinigten
 Heere der Generale Wolf und St. Julien, die
 der ihnen entgegenstehenden Division weit über-
 legen waren, sich Bregenz und Lindau bemächti-
 gen und uns des Vortheils des Constanzer Sees
 beraubten. Der Feind schien bloß, die Sache
 von einer Zeit zur andern verschieben zu wollen,
 indem er jedesmal, so oft wir mit ihm schlagen
 wollten, auswich und uns den Platz räumte.
 Es war zu vermuthen, daß der Erzherzog, wenn
 es ihm gelingen wäre, die Sambre und Maas-
 armee abzuschneiden, mit seiner ganzen Macht
 zurückkommen würde, in der Absicht, uns von
 hinten zu debouchiren. Diese wichtigen Be-
 trachtungen veranlaßten den General Moreau,
 die Armee eine Bewegung rückwärts machen zu
 lassen, damit sie eine gedrängtere Stellung ge-
 wähne, in der Erwartung, daß die Sambre und
 Maas-Armee wieder angriffsweise agiren wür-
 de; und um dieser Lust zu machen, beschloß er,
 ein Corps über das linke Ufer der Donau zu
 führen, welches den Prinzen Karl im Rücken be-
 unruhigen sollte, indess der übrige Theil der Ar-
mee sich auf Neuburg zusammenzog, das Corps
das General Latour aufhielt und zu bedro-

hen, ihm in die Klanten zu fallen, im Fall er die Absicht hätte, sich nach Augsburg zu begeben.

Neuntes Capitel.

Fortgang des ehrenvollen Rückzugs der Rhein- und Mosel-Armee. Treffen bey Neuburg.

Wir folgten der Rhein und Mosel-Armee in ihren sieghaften Wärschen von den Ufern des Rheins bis an die Donau und Isar; wir sahen sie in einem Zeitraum von 80 Tagen die ganze Gegend von Mannheim bis München durchstreichen und versuchten es, die Gesichte von 3 Schlachten und mehreren kleinen Treffen, aus denen sie allemal als Sieger zurückkehrte, zu entwerfen. Mit Theilnahme und Beifall sehen wir sie jetzt eine weit beschwerlichere und gefährlichere Bahn betreten! ganz von Feinden umringt, den größten Gefahren ausgesetzt, begannen sie den berühmten Rückzug *), den die Stände

*) Ich weiß nicht, aus welcher Ursache man Moreau's Rückzug mit dem eines Menschen verglichen worden

Thätigkeit und unerschütterliche Tapferkeit der Soldaten der Bewunderung eben so würdig macht, als der erhabene Geist ihres Anführers, dessen Namen man nach Jahrhunderten noch als ein außerordentliches Wunder in den Geschichtsbüchern lesen wird.

Ehe wir zur Erzählung desselben schreiten, ist es nothwendig, die gegenseitigen Stellungungen anzugeben, welche Beide Armeen zur Zeit, da es seinen Anfang nahm, behaupteten.

um die Verdienste desselben wieder in Erinnerung zu bringen. Der Vergleich ist unrichtig. Xenophons Rückzug geschah mitten unter einer ungeheuren Menge und weichen weiblichen Nationen; Moreau vollführte den seinigen unter den größten Gefahren, von furchtbaren Feinden umringt, die dreimal stärker waren, wobei er zu gleicher Zeit mit den Unannehmlichkeiten eines trocknen Bodens, rauher Felsen, Furchungen, enger Pässe und Defileen und mit einer ungeheuren Menge aufrührerischer Bauern die ihn unaufhörlich im Rücken belästigten, zu kämpfen hatte. Xenophons Rückzug war das Werk eines erfahrenen Kriegshelden; der des Moreau die Frucht eines glücklichen Ventes und weiser Veranstellungen. Von dieser ehrenvollen That war alles bis auf die geringsten Ereignisse berechnet, welche an der gewöhnlichen Sichtung irdischer Wahrscheinlichkeiten keinen Theil haben.

Die erste Division des rechten Flügels war in zwei Brigaden abgetheilt; die eine vor Brengenz, die andere bey Rempfen, welcher General Wolf und Sr. Julien mit ihren Corps entgegen standen; General Kröhlich stand am Fuße der Tyroler Gebürge, der Quelle der Iser gegen über.

Die Avantgarde der zweiten Division war bey Wänchen dem Condéschen Corps entgegen gestellt, das auf der andern Seite der Iser stand, der Rest des rechten Flügels aber kampirte bey Freisingen und Moßburg.

Das aus dem Centro, linken Flügel und Reservekorps vereinigzte Heer behauptete seine Stellung bey Geißenfeld und vor der Ingolstädter Brücke nebst Avantgarden zu Rainburg und Neustadt.

Das Oesterreichische Heer des Generals La Tour war unter ihn und die Generale Merkantini und Deway getheilt und kampirte in der Gegend von Landshut hinter der Iser.

Die Division Neumendorf, die von der Vorderseite der Sambre und Maas dahin gekommen

men

man war, dachte Regensburg und stand bey
Münchberg.

Den 24ten Fructidor gieng General Desaix
nach Nürnberg, das Prinz Karl'sche Heer im
Rücken zu beunruhigen.

In der Nacht vom 24. bis 25ten marschirte
er nach Neuburg, wo er dieser Expedition halber
die Donau passirte und seine Richtung auf den
Weg von Eichstädt nahm.

In derselben Nacht verließ die Armee ihre
Stellung bey Geisensfeld, um nach Neuburg zu-
rück zu kommen.

Das Ferinosche Korps verließ um dieselbe
Zeit ihren Stand an den Ufern der Isar und
nahm ihre Stellung vor Friedberg, die Brücken
des Lech zu decken.

Den 26ten gieng das Korps des General
Desaix bey Eichstädt weg. Diesen Tag und den
darauf folgenden 27ten brachte man hin, daß man
die Armee eine Stellung hinter Unterstadt neh-
men ließ; ein Korps blieb vor Neuburg stehen,
und die Posten avancirten bis Döttingen.

Den 28ten attackirte der Feind, von einem dicken Nebel begünstigt, unversehens die zurückgelassenen Truppen, welche Neuburg decken sollten, noch ehe sie Zeit hatten, ihre Stellung zu rectificiren. Der lebhaftesten Gegenwehr ungeachtet, sahen sich die Unsrigen genöthiget, der Uebermacht zu weichen; sobald aber die Infanterie von der Duhesmeschen Division herbeikam, wendete sich der Vortheil des Treffens auf ihre Seite und nach einigen glücklichen Fortschritten mußten wir uns, jedoch ohne den mindesten Verlust, zurückziehen.

Die österreichische Kavallerie, welche sich längs den Wetheringischen mit Moräften umgebenen Holzungen zurückzog, wurde über den Haufen geworfen und in Unordnung gebracht; wobei sie 80 Pferde und eben so viel Mann verlor.

Ein halbes Bataillon leichter Infanterie und zwei inkomplette Husaren-Eskadrons, die als Avantgarde bey Pöttmes standen, wurden von dem Condeschen Korps angegriffen und vertrießen, seiner durch neue Truppen verstärkten Uebermacht zu weichen genöthiget, Pöttmes und retirirten sich nach Pruck.

General Desaix, dessen Expedition zu langsam gieng, die Prinz Karlschen Konvoen aufzufangen und überdies in Gefahr war, abgeschnitten zu werden, erhielt Ordre, sich zurückzuziehen und der Armee zu nähern.

Den 29sten gieng das Centrum und ein Theil des linken Flügels die Donau wieder zurück und postirte sich zwischen Kornfeld und Neuburg. In den Zell- und Pruckschen Waldungen wurde der Feind attackirt und bis Weihering gejagt.

Die feindlichen Abtheilungen drangen über die Straße von Rain und Neuburg, und nahmen uns einen Kriegskommissär und Wagen mit Lebensmitteln weg.

Den 30sten, nachdem Desaix wieder über die Donau zurückgegangen war, stand die ganze Armee am rechten Ufer derselben.

Am ersten Ergänzungstage wurde der Feind aus Pörtmes vertrieben und gezwungen, sich nach Portenau hinter die Moräste zurückzuziehen.

Der zweite sagte die Armee ihren Marsch in den Flanken fort und führte den rechten Flügel an die Donau. Unsere Avantgarde drängten die feindlichen bis Schtobenhausen zurück und nahmen ihnen 100 Gefangene ab. Der rechte Flügel machte auf dem Wege nach München eine Bewegung vorwärts und war so glücklich, ihre Kommunikation mit der Hauptarmee wieder herzustellen.

Zehntes Kapitel

Abzug der Mannheimer und Philippsburger Garnisonen.

— Gemästfamer Angriff des Feindes auf die Besatzung am 2ten Ergänzungstage.

Ehe wir die Operationen des Rückzugs der Rhein- und Moselarmee verfolgen, ist es noch wendig, zu erinnern, daß die Arme nach der Schlacht bei Eßlingen, als sie mit den Deckvorträgen, zur Beobachtung der Mannheimer und Philippsburger Garnisonen, ein Truppenkorps zurückließ, das aus einer Halbbatterie und zwei Eskadrons Dragonern bestand und vom General Scherb kommandirt wurde.

Obgleich dieses Korps weit geringer war, als die vereinigten Garnisonen dieser beiden Plätze und folglich viel zu schwach, seinen Zweck zu erreichen und die Kommunikation der Arme in einer so großen Entfernung zu sichern, so unternahm der Feind doch, nach der ganzen Zeit hin

durch, als unsere Truppen mit immer gleichen fleghaften Schritten fortglengen. Erst nach den glücklichen Fortschritten des Erzherzogs Karl zeigten sich diese Besatzungen außerhalb ihren Mauern, die zusammen gerückten Bauern attackirten unsere Konvoen und überfielen uns von hinten und die Philippsburger Partheien avancirten auf der Heerstrasse von Stuttgart bis Pforzheim.

Den 18ten Fructidor vermauthete General Scherb in seiner Stellung bey Bruchsal von der Philippsburger Garnison und einem Haufen Bauern angefallen werden, deshalb kam er dem Feinde zuvor und attackirte ihn den 18ten bey Obstadt, drängte ihn mit dem Bajonett in seine Plätze zurück mit einem ansehnlichen Verlust.

Den 20ten zeigten sich die Oesterreicher in derselben Position von neuem und wurden ebenfalls zurückgeworfen. Von dieser Zeit an überfielen sie unaufhörlich unsere Vorposten und maskirten ihre Bewegungen, die sie sich anzuführen vorgenommen hatten, um uns in den Rücken zu fallen und den Rückzug abzuschneiden.

Den 27sten wurden mit einbreichender Nacht die kleinen auf unsere Flanken detachirten Korps mit Lebhaftigkeit angegriffen und genöthiget, sich auf das Hauptkorps zurückzuwerfen; dies bestimmte den General Scherb, sich ganz und gar bis Kehl zurückzuziehen, weil er erfahren hatte, daß ein ansehnliches Korps Infanterie und Cavallerie auf ihn los marschirte und dieses Korps durch die Mannheimer und Philippsburger Garnisonen verstärkt werden sollte, um seine Division zurückzuwerfen, Kehl mit Sturm zu erobern, sich in die Thäler von Renchen und Singig zu ziehen und unsere Armee aller Kommunikation zu berauben.

Vom 27sten bis 28sten bewirkte General Scherb seinen Rückzug und durchbrach die Pässe mit dem Degen in der Hand.

Den 29sten Abends um 11 Uhr langte er in Kehl an, nachdem er unaufhörlich in den Flanken und von hinten war beunruhiget worden. Dieser Rückzug war so gut eingeleitet, daß diese Division, fast auf allen Seiten eingeschlossen, nur durch die geschicktesten Manöuvres dem Feinde entgehen konnte, die ihm zum Theil

ihren Marsch beschleunigten und sie von einem fast unermesslichen Uebergange retteten.

Die ganze Besatzung von Kehl bestand damals bloß in einem Bataillon von einer Halbbrigade, benebst einigen Resten von einer zweiten, die zu den Arbeiten angestellt waren. Die nach dem Uebergange über den Rhein angefangenen Festungswerke waren bloß aus dem größten Theile gearbeitet und hatten noch nicht die erforderliche Vollkommenheit erlangt, den Ort vor einer gewaltsamen Eroberung in Sicherheit zu setzen.

Der Obergeneral, der dieses alles vorausgesehen hatte, detachirte eine Halbbrigade Infanterie von der Armee und ein Regiment Reuter, diesem Fort bey guter Tageszeit zu Hülfe zu eilen; aber dieses Corps, das den 22sten Fructidor von der Armee aufbrach, war noch nicht eingetroffen.

General Scherb blieb mit der Reiterei in dem Lager, das er am rechten Ufer der Rinzig vor der Brücke aufgeschlagen hatte; und die Republik hatte das Schicksal dieser Festung, für deren Erhaltung man nicht die mindesten Vortheile

bigungsmaßregeln getroffen hatte, einzig und allein dem unerschütterlichen Muth und der bewundernswürdigen Tapferkeit der Soldaten zu danken.

Am 2ten Ergänzungstage wurde Kehl noch vor Anbruch des Tages von den Oesterreichern angegriffen, die in drei Kolonnen getheilt waren. Ihr Angriff ging glücklich von statten; und es gelang ihnen in kurzer Zeit, unsere ganzen Befestigungswerke zu erobern, so wie das Dorf Kehl und sogar die Festung. Das Korps des Generals Scherb wurde in diesem Augenblicke gänzlich neutralisirt; der Feind war ihm in den Rücken gekommen und hatte ihm die Ankunft vor Kehl abgedröhnen.

General Sirce stellte sich an die Spitze der acht und sechzigsten Halbrigade und hielt das Treffen in der Stadt aus. Er wurde dreimal durch die Übermacht und ein heftiges Feuer, das die große Heerstraße beschloß, zurückgeworfen.

End um 7 Uhr, nach hartnäckten Kämpfen und Wunden der Tapferkeit begann das Glück sich auf unsere Seite zu wenden. Wir machten den Obersten Detach mit 200 Mann in

dem Fort zu Gefangenen. Dieses glückliche Ereigniß belebte von neuem das Vertrauen eines Bataillons, das bereits gewichen war und sich über die Rheinbrücken geworfen hatte. General Schauenburg kam von Straßburg heran und war so glücklich, es zu sammeln und zu einem neuen Angriffe zu führen. Dies gewährte den Vortheil, den wüthenden Angriff des Feindes desto besser auszuhalten; dieser hatte schon viel Leute verloren und wurde durch ein so hartnäckiges Treffen erschöpft.

Straßburg war ohne Besatzung; aber man sammelte und bewaffnete in der Geschwindigkeit die Arbeitsleute aus den Zeughäusern, formirte daraus ein Bataillon und schickte dasselbe, benebst den Grenadieren, Jägern und Kanonierern der Straßburger Nationalgarde zur Hülfe nach Kehl. Diese Verstärkung kam zur gelegenen Zeit und die Unterstützung, welche dieselbe gewährte, gab den Ausschlag.

Der Feind gerieth in Unordnung und wurde aus der Stadt und bald darauf auch aus dem Dorfe Kehl vertrieben, wo das Treffen noch einige Zeit fortbauerte, das er aber von den Unse-

vigen zu räumen genöthiget wurde. Um 10 Uhr behauptete er noch eine Redoute und die letzteren Häuser des Dorfs; um 11 Uhr war Festung, Stadt und Dorf Rehl, so wie alle Festungswerke völlig in unserer Gewalt.

Dies war das Resultat dieser blutigen merkwürdigen Schlacht, die für unsere Armee die traurigsten Folgen haben könnte. Es geschah in der That bloß zur Befohnung eines stehenden, überaus schrecklichen und hitzigen Treffens, daß es uns gelang, den Feind über den Haufen zu werfen, der bereits schon die meisten unserer Festungswerke in seiner Gewalt hatte. Er verlor 650 Tode; außer 300 Gefangenen fielen ein Mörser und einige Munitionswagen in unsere Hände. Unser Verlust war beträchtlich, aber nicht so stark als der seinige.

Nach diesem traurigen Ausgange seines Unternehmens theilte der Feind seine Leute ab, um sie mit einem Mal in die verschiedenen Defileen zu führen, durch die wir uns zurückziehen konnten. Sehr weit schickte er Posten voraus, die uns überrumpelten, und viel Umwege, Equipage und Spitalverwaltungen wegnahmen.

Eine andere Abtheilung der Mannheimer Garnison, welche General Hoge kommandirte, zog sich auf das linke Ufer des Rheins. Er wurde durch einige unbedeutende Festungsabtheilungen in Verbindung mit den mobilen Truppen des Niederrheinischen Departements geworfen und zog sich zurück ohne weiteren Vortheil, als die Linientruppen von der Gulech und die Fortifikationswerke von Germersheim verwüsten zu haben.

Fünftes Kapitel.

Rückzug der Rhein- und Mosel-Armee. —
Schlacht bei Biberach.

Durch kurze Abbrechung der Geschichte des Rückzugs der Rhein- und Moselarmee, wollten wir zugleich das Ganze der Operationen dieser Armee aufstellen, deren betaschirte Korps durch gleiche Tapferkeit um Ruhm und Ehre buhlten. Jetzt ergreifen wir den Faden der Erzählung wieder und folgen dieser unüberwindlichen Kriegsmacht, die alle Hindernisse überstieg und unter den größten Gefahren mit bewundernswürdiger Tapferkeit die Bahn durchbrach.

Die Lage dieser Armee war um so verwickelter, je heftiger die erste Division des rechten Flügels von furchtbaren feindlichen Korps bedroht wurde, die, mit einander vereinigt, eine weit überlegene Masse formirten, als die der Generale Larroque und Poillard waren. Der letztere

sah sich in der That in seiner Stellung bey Kempten ganz eingeschlossen; aber er zog sich heraus, schlug, vom General Tarrau unterstützt, den Feind und erbeutete eine Kanone.

Ohne die geringste Unterstützung beschloß der General Moreau, da uns alle Kommunikation abgeschnitten war, seinen Rückzug fortzusetzen, und nahm eine weit gedrängtere und nähere Stellung, aus welcher er ein Korps zur Bedeckung im Rücken detaschiren und eine günstigere Gelegenheit abwarten konnte, vorwärts zu marschiren. Er setzte sich in Bewegung, um die Stellung an der Iller zu gewinnen, mit dem rechten Flügel nach dem Konstanzer See, mit dem linken nach Ulm zu. In dieser Absicht detaschirte er 4 Bataillons und 2 Regimenter Kavallerie gegen Ulm, diesen Ort und die Donaubrücke zu decken, und die feindlichen, von Mannheim über Stuttgart streifenden Partheien, die bis Göppingen avancirten, zurück zu werfen.

Dieses Detaschement kam, des forcirtten Marsches ungeachtet, nur um eine Stunde früher nach Ulm, als die feindliche Division Rauen-
dorf, die vom linken Ufer der Donau kam und

der Armee im Rücken zu stehn gekommen wäre, wenn sie diesen Fluß hätte passiren können.

Die Disposition der Armee war, über den Lech zurückzugehen und dieses Unternehmen wurde am 3ten Ergänzungstage ausgeführt. Alle Vorichtsmaßregeln waren getroffen, so, daß nicht ein einziges Corps übergangen war und die Avantgarden mit Vortheil nicht angegriffen werden konnten. Einige auf verschiedenen Puncten ausgeführte verstellte Bewegungen hatten den General Latour verführt, welcher, in der Meinung, angegriffen zu werden, sich zurück zog und uns durch mehrere Märsche Vortheile gewinnen ließ; dieß sicherte uns den Rückzug noch mehr.

Unser rechter Flügel und das Centrum giengen über die beiden Brücken bey Augsburg über den Lech zurück. Der linke Flügel passirte durch den Rain und die Avantgarden blieben sämmtlich an diesem Tage auf der Nordseite dieses Flusses.

Am 4ten Ergänzungstage zog sich die Armee hinter die Schutter, der linke Flügel hinter die

Zusam auf Wertingen; die Avantgarden nahmen ihre Position hinter dem Lech. Das Korps des General Nauendorf folgte ihnen auf dem linken Ufer der Donau, dessen Avantgarde an demselben Tage zu Nördlingen und Donaüwerth ankam.

Den 5ten postirte sich die Armee hinter der Mindel, der rechte Flügel bei Remlat, der linke bei Burgau, die Avantgarden über der Zusam.

Am 1ten Wendemidre des 5ten Jahres stellte sie sich hinter der Gang, den rechten Flügel nach Watenweiler und den linken nach Eubersheim vor Leisheim; die Avantgarden über der Mindel.

Den 3ten langte sie über der Iller an.

Das Korps des Generals Ferino blieb zu Memmingen.

Das des Gr. Eyr passirte die Iller über die Brücken bey Illerdissen und Kerschberg.

Der linke Flügel unter dem Kommando des Desatz, kam nach Ulm, gieng dasebst über die Donau und stellte sich auf der Anhöhen hinter der

Stau, mit dem rechten an den Fluß, mit dem linken nach Klingenstein.

Der Obergeneral, der nun die Absicht hatte, sich einige Zeit in dieser Stellung zu halten, hatte immer noch keine Nachrichten, weder aus Frankreich, noch von der Sambre, und Daß, Armee, wußte, daß der Erzherzog ihm im Rücken manövrirte und die Division Nauendorf schnell vorrückte, sich mit einem Korps zu vereinigen, das General Petrasch befehligte, glaubte daher, keine Zeit verlieren zu dürfen, den Rhein wieder zu gewinnen und beschloß, seinen Rückzug weiter fortzusetzen.

Den 2ten kam die Armee hinter den Felsen zu stehen. General Gerino setzte sich mit seinem Korps und 2 Brigaden, die er vor Zeit an sich gezogen hatte, auf die Anhöhen hinter den Schussen.

Das Centrum stand bey Steinhäusern; der linke Flügel zog sich an dem linken Ufer der Donau bis Ellingen, wo er über den Fluß zurückging und ihm verließ, das von dem Feinde heftig

beschossen und in der Nacht vom 5ten zum 6ten geräumt wurde; dieser Flügel nahm seine Stellung zwischen dem Federsee und der Donau.

Nun stand die Armee dichter beisammen; General Latour an ihrer Spitze. Ein beträchtliches Korps feindlicher Truppen, mit dem Condeschen vereint, bedrohte unsern rechten Flügel; Nauendorf, der auf dem linken Ufer der Donau heraufzog, wendete seine ganze Macht gegen unsere linke Flanke und suchte ihr in den Rücken zu fallen. General Petrasch stand mit 10000 Mann hinter den offenen Schwarzwaldgebürgen und der Erzherzog rückte mit einem starken Heere heran, das er vom Niederrhein herbeiführte, Kehl und den Hünninger Brückenkopf einzunehmen. Er war eben über den Mann gekommen, und ein Theil seiner Kavallerie hatte sich schon an den General Petrasch angeschlossen.

Den 9ten Vendemiäre führte Latour seine Avantgarde durch Steinhäusen bis Schuffenried, wo ein lebhaftes Treffen begann. General Eyrr unterstützte seine Avantgarde durch sein Hauptkorps und das Treffen dehnte sich über die ganze Linie aus. Auch General Desaix wurde auf dem

Witten und Herins auf dem rechten Flügel bei Ravensburg angegriffen; allenthalben wurde der Feind geworfen und verlor 300 Gefangene, worunter 5 Offiziere sich befanden.

Unter den zahllosen Gefahren, welche die Armee bedrohten, war sie nicht im Stande, ihren Rückzug fortzusetzen und die Pässe in den Schwarzwaldgebirgen zu durchbrechen, ohne den General Latour weit genug zurückgeworfen zu haben, um sich wenigstens auf einige Tage derselben zu entledigen. Der einzige Vortheil, den wir hatten, war, mit konzentrirter Macht wider die verschiedenen Korps, die uns auf allen Seiten eingeschlossen hatten, in vereinter Masse zu agiren und uns mit der Hoffnung zu schmücken, sie nach und nach und im Einzelnen schlagen zu können. Der Obergeneral wußte dies nach seiner gewöhnlichen Klugheit zu benutzen und dadurch seine Armee vor einem unvermeidlichen Untergange zu sichern.

Das erste feindliche Korps, welches Mureau zu attackiren beschloß, war das Nauendorfsche, das, um uns die Wege nach dem Ren-

den, und Rinzighale abzuschneiden, uns auf dem Fuße war und schon zu viel voraus hatte, als daß es, wegen zu weiter Entfernung, von dem General Latour hätte unterstützt werden könnte. Eine Schlacht war die einzige Hülfe, die uns übrig blieb und die bewunderungswürdige Tapferkeit und heroische Festigkeit unserer Soldaten, forderte ihn auf, dieses kühne Unternehmen zur Ausführung zu bringen, und nach genommenen Maßregeln ließ der Obergeneral die Oesterreicher auf der ganzen Linie angreifen.

Den 1ten begann das Centrum unserer Armee den Hauptangriff gegen halb 8 Uhr des Morgens auf dem Wege von Reichenbach nach Biberach; eine Kolonne gieng von der rechten Seite von Schniffenried auf den Feind los, und aber Oggelshausen geschah der zweite Angriff. Man fight von beiden Seiten mit Erbitterung und nach einer langen Gegenwehr wurden die Oesterreicher geschlagen und mit Lebhaftigkeit verfolgt.

Der rechte Flügel des Feindes wurde gleichgestalt mit Feuer angegriffen und so wie das Hauptcorps zum Weichen gebracht.

Ein vollkommener und glänzender Sieg krönte dieses Tagewerk mit Lorbeern. 5000 Gefangene, unter denen 65 Offiziers sich befanden, 18 Kanonen und 2 Fahnen fielen in unsere Hände. Hätte unser rechter Flügel Sie ihm vorgeschriebene Bewegung befolgt, so hätte der Feind einen noch weit beträchtlicheren Verlust erlitten und wir hätten ungleich mehr dabei gewonnen.

Zwölftes Kapitel

Vorfall bei Rothweil und Bilingen. — Durchzug durchs
Schulenthal.

Der Ulmerer Sieg war noch nicht hinreichend, unsere Armee zu befreien und ihr den Rückzug zu sichern. General Nauendorf war nach Rothweil gegangen, wo er sich mit dem General Petrasch verband; ihre vereinigten Divisionen formirten eine Masse von 25000 Mann, welche Rothweil, Bilingen, Donaueschingen und Neustadt inne hatten. In den Waldstädten lagen österreichische Soldaten und bewaffnete Bauern.

Der Niederlage des General Latour ungeachtet mußte man, da alle Kommunikation der Armee mit dem Rhein unterbrochen war, noch mehr als ein Treffen liefern, um sich einen Weg durch die Waldstädte zu öffnen und die Pässe des Schwarzwaldes zu durchbrechen.

Nach der Schlacht bey Wiberach ließ Moreau nur so viel zurück, als zur Abhaltung des Latour unumgänglich nothwendig war, einen Theil seiner Macht ließ er gegen Niederönggen die Donau passiren, in der Absicht der Nauendorfschen Division bey Rothweil und Willingen entgegen zu gehen.

Den 14ten und 15ten Vendemiäre ließ die Avantgarde von dieser Abtheilung der Armee auf die feindlichen Vorposten, die sie glücklich über den Haufen warf, und kam am 18ten in Rothensünster an. Hier fiel ein hitziges Treffen vor, in welchem die Oesterreicher bis über Rothweil geworfen wurden und 140 Kürassiers verloren, die mit Sattel und Zeug in die Gefangenschaft gerietzen.

Während dieser Attacke kam ein anderes Corps unserer Truppen das Breguethal herauf, fiel nach einem zweiten Treffen dem Willinger Posten in den Rücken und erbeutete 2 Kanonen und 150 leichte Pferde.

Nun konnte die Armee durch die Thäler von Reichen und Rinzig, welche von dem Feind

de stark besetzt waren, kehl nicht wieder gewinnen und hatte keinen andern Weg vor sich, um sich zurückzuziehen, als durch die engen beschwerlichen Thäler welche an Freiburg stießen, und durch die Waldstädte. Zu Folge dessen gieng sie nach diesem erfochtenen Siege durch Moskirch und Pfullendorf auf die Höhe von Stogach und Friedingen, wo sie sich den 16ten festsetzte. Von hier aus wurde eine Halbbriade detachirt, den Weg durch die Waldstädte zu öffnen und die große Munition, und Bagage Konvoi nach Hünningen zu führen. Diese Absicht wurde ohne große Hindernisse erreicht und der übrige Theil der Armee setzte seinen Rückzug fort und nahm seine Richtung durch Donaueschingen. Hier bestimmte der Obergeneral das Conglun der Armee, den Paß des Höllenthales *) zu durchbrechen; hob es

*) Um von Neustadt bis Freiburg die Schwarzwalds Gebürge zu durchgehen, muß man durch ein zwei Stunden langes, äußerst enges und von schroffen Felsen beschränktes Thal. Dieses Thal, oder viel mehr nur eine Felsenvalle, in dessen untersten Tiefe ein Waldwasser strömt und dessen Seiten nur einige Metren von einander entfernt sind, heißt das Höllenthal; durch dieses furchtbare Delle mußte der größte Theil der Französischen Schwarzwalds

aus der Linie aus und formirte aus dem rechten und linken Flügel ein vereinigtcs Korps, das der Armee des Latour, Petrasch und Nauendorf die Spitze bieten sollte.

Diesen Paß zu durchbrechen befehligte, überwand die Armee alle Schwierigkeiten, welche die Natur dieses Landes ihnen verursachte, mit unglaublicher Standhaftigkeit.

Den 20ten Vendémiaire griff sie mit außerordentlichem Muthc alles an, was in diesem furchtbaren Thale ihr aufstieß. Der Feind wurde geschlagen; 100 Gefangene und eine Kanone

bürge durchbrechen, von vorne, von hinten und in den Flanken vom Feinde umringt.

In dieser Gebirgsstclle war es, wo der fähige Villars im Jahre 1702 sich entbrach, etwas zu unternehmen, als der Kurfürst von Baiern ihm anlag, die Schwarzwaldd. Gebirge zu durchbrechen, um sich mit diesem General zu vereinigen; er schrieb ihm folgende Antwort: Das Thal von Freudenstadt, das Sie mir vorschreiben, ist der Weg, den man das Oberrheinthal nennt. Gew. Scheit verzeihen mir den Ausdruck. Aber ich bin nicht Zentner stark, um das Gebirge zu durchbrechen.

gerleihen in unsere Hände und der Feind zog sich in der größten Unordnung über Emmendingen zurück.

Den 21sten setzte sich das Centrum vor Freiburg.

Den 22sten 23sten und 24sten mußte der Rest der Armee, der sich in der Nähe des Rheins befand, durch dasselbe Thal defiliren. Die Munition, und Bagage, Konvoi gieng durch die Waldstädte und kam, unter Bedeckung einer Abtheilung des rechten Flügels, ebenfalls ohne einigen Verlust zu Hünningen an.

So hatte diese tapfere Armee, deren Zustand mit einmal gefahrvoll und interessant wurde, die Aufmerksamkeit von ganz Europa auf sich gezogen; durch die weisesten Verfügungen ihres Anführers, so wie durch seine Geschicklichkeit, mit welcher er die gute Disposition der Truppen und ihre unerschütterliche Tapferkeit zum Vortheil zu brauchen mußte, war sie so glücklich, dem Feinde zu entgehen, der sich geschmeichelt hatte, sie ganz und gar aufzuheben. Nach einem Marsche von hundert Meilen, den

te unter unendlichen Schwierigkeiten und den größten Gefahren zurücklegte, stellte sie sich wieder an ihren Grenzen ein, gekrönt mit den ehrenvollen Trophäen glänzender Siege, welche diesen Rückzug unter die rühmlichsten Heldenthaten setzt, die uns die Geschichte im Einzelnen aufbewahrt.

Dreizehntes Kapitel.

Rückzug der Armee über Hünningen.

Den 24sten 25sten und 26sten schlugen sich die Avantgarden jenseits der Elz. In einem dieser Treffen machten wir vier Kompagnien eines feindlichen Regiments mit neun Offizieren gefangen.

Den 27sten wurden die Vorposten vom linken Flügel in dem Hölten, St. Peters und Weithale angegriffen und gezwungen, sich zurück zu ziehen; aber das Hauptcorps dieses Flügels hielt sich in seiner Stellung und setzten uns alle Ma-

Bewegungen des Feindes durch diese Schärgeth-
len zu öffnen, waren umsonst.

Den Morgen darauf war der Erzherzog
Karl, der seine ganze Macht zusammengezogen
hatte, im Anzuge, uns anzugreifen.

Die Aktion nahm auf dem linken Flügel
durch den Angriff des Dorfs Rönndringen ihren
Anfang; die Avantgarde desselben behauptete
dieses Dorf, und lehnte zu verschiedenen Malen
die wiederholten Angriffe des Feindes ab. Der
Erzherzog sah sich genöthiget, sich in Person an
die Spitze seiner besten Grenadiers zu stellen,
um sie zu zwingen, das Dorf zu verlassen. Fast
auf allen Punkten leisteten wir gleichen Wider-
stand. So wie aber der Feind von Baldkirch
Meister war und wir uns von den Anhöhen,
die er behauptete, beherrscht sahen, hielt es Mo-
reau für unvorsichtig, länger in unserer Stel-
lung zu bleiben und ließ die Armee ein wenig
hinter Langenbühlungen sich zurückziehen, po-
stirte sie bey Nymburg und maskirte die Pässe
von Baldkirch.

In dieser Stellung griff uns der Feind am
18ten von neuem an und konnte, seiner Mehr-

legenheit und heftigsten Anstrengung ungeachtet, von 10 Uhr des Morgens bis in die späte Nacht hin, es doch nicht dahin bringen, uns zu wetzen und den Platz abzugewinnen; die Infanterie seines rechten Flügels wurde von der des Desaix bey dieser Affäre übel zugerichtet.

Moreau sah, daß die ganze Macht des Erzherzogs beisammen war und es Mühe kosten würde, sich im Breißgau mit einer geschwächten und durch anhaltende Märsche und Regenwetter abgematteten Armes zu halten, die noch dazu an Schuhen und den nothwendigsten Kleidungsstücken Mangel litt; deshalb faßte er den Entschluß, sich über Hünningen zurückzuziehen und daselbst wieder über den Rhein zu gehen.

Den Feind zu einer Diversion zu zwingen, welche das Gleichgewicht herstellen konnte, gieng Desaix mit dem linken Flügel bey Breisach wieder über den Rhein und eilt auf Rehl, das Hintertreffen des Erzherzogs zu bedrohen. Der übrige Theil der Armee retirirte über Hünningen, von dem nahen Feinde so zusammengedrängt, daß unsere Arrieregarde unaufhörlich mit ihm in Handgemenge war.

Vierzehntes Kapitel.

Defensiv: Schlacht bey Schliengen.

Die französische Armee hatte nur eine einzige Brücke bey Hünningen, um über den Rhein gehen zu können, und, da der Feind ihr auf dem Fuße war, so war es schwer, dieses Defile zu passiren, ohne angegriffen zu werden; doch dieser Nachtheil wurde durch eine gut gewählte Stellung ersetzt, in welcher man die Schlacht abwarten konnte.

Den ersten Brumaire traf die Armee bey Schliengen ein. Hier beschloß Moreau zu bleiben, ungeachtet er der Schwächere war, um den Erzherzog aufzuhalten. Er hatte sogar einige Hoffnung, sich daselbst zu halten, im Fall dieser General, vom Anrücken des Desaix auf Rehl unterrichtet, einen Theil seiner Macht dahin schicken und sich selbst schwächen würde.

Den 3ten Brumaire Morgens um 7 Uhr wurden wir längs der ganzen Linie angegriffen. Unsere Soldaten behaupteten eine solche Standhaftigkeit, daß sie von keiner Seite geworfen und die Schlachtordnung durchbrochen werden konnte. Sie schlugen alle feindliche Angriffe mit einer ungewöhnlichen Tapferkeit ab, und die Nacht, von einem dicken Nebel und fürchterlichen Orkan begleitet, machte dem Streit ein Ende.

Die feindliche Armee war wenigstens zweimal so stark, als die unsrige, seitdem General Desaix davon-getrennt war, und aus Unmöglichkeit, sich jenseits des Rheins zu halten, faßte Moreau den Definitiventschluß, über diesen Fluß zurück zu gehen und die Armee trat den Rückzug in der auf diese Bataille folgenden Nacht an.

Den 4ten kam sie in die Gegend von Nellingen.

Den 5ten passirte sie gänzlich bey Hünningen den Rhein, ohne daß der Feind es wagte, die Arriergarde zu beunruhigen.

Erzherzog Karl ließ vor Hünningen ein sehr beträchtliches Korps zurück und verfügte sich mit

möglichster Schnelle mit dem ganzen Rest seiner Armee nach Kehl.

Moreau dagegen postirte seiner Seite bey Hüningen ein hinlängliches Korps, ihn aufzuhalten, und zog sich mit der Hauptarmee in die Gegend von Straßburg.

Fünfzehntes Kapitel.

Belagerung der Festung Kehl — Öffnung der Landgräben. — Unerwarteter Ausfall. — Abzug der Franzosen von Kehl.

Nach dem am 2ten Ergänzungstage unglücklich ausgefallenen Unternehmen der Oesterreicher auf die Festung Kehl hätte man nicht geglaubt, daß sie dieselbe methodisch anzugreifen gesonnen seyn und einer regelmäßigen Belagerung werth halten würden, da die Festungswerke und Feldschanze noch nicht aufgeführt, sondern erst entworfen waren. Die Kontrevallationslinien, welche sie den 5ten Grumäre angefangen hatten, be-

srachtete man bloß als Vertheidigungswerke. In-
deß konnte man gegen das Ende dieses Monats
weiter nicht daran zweifeln und man sah deutlich,
daß eine Belagerung beschlossen war.

Während desselben Monats schon hatte man
angefangen, die Truppen bey den Festungsar-
beiten anzustellen und sie mit schwerer Artillerie
und Pallisaden zu versehen.

General Desaix hatte, nachdem er bey Bres-
lach über den Rhein gegangen war, das Ober-
kommando dieser Festung übernommen, deren
Besatzung ansehnlich verstärkt worden; auch ver-
doppelte man den Fleiß bey den Festungsarbei-
ten, die aus Mangel an Arbeitern seit dem ersten
Ergänzungstage waren gehemmt gewesen.

Der Feind ließ seiner Seits keinen Augen-
blick unbenuzt, seine Kontrevallationslinien zu
verbessern. Sobald nun unsere Festungswerke
soweit gediehen waren, daß wir glauben konnten,
ihn mit einigem Vortheil anzugreifen, entschloß
sich General Moreau, einen Versuch zu machen,
ihn zu Aufhebung der Blockade zu zwingen, oder

ihn wenigstens durch ein kühnes Unternehmen zu überlisten.

Am ersten Grimdre setzten wir uns zu einem bedeutenden Ausfalle in Bereitschaft, indeß der Feind den Laufgraben am rechten Ufer der Ringig öffnete. Den 2ten setzten sich unsere Truppen, sobald es tagte, mit Unererschrockenheit in Marsch, den linken Flügel der Kontrevallation, hinten zwischen dem Rhein und der Ringig zu attackiren und beschnürten von der Insel Erlenrhein und linken Seite der Feldschanze. Eine unserer Kolonnen forcirte die beiden ersten Redouten, welche diese Linien vom Rheinarne her deckten; eine zweite drang gegen das Centrum vor und eroberte Sunthaim und die beiden an das Dorf stehenden Redouten; aber drei andere zwischen diesen zwei durchbrochenen mitten innen befindlichen Redouten konnten nicht weggenommen werden, und der Rest unsrer Truppen, bestimmt, jene, die den ersten Angriff gethan hatten, zu unterstützen, hatte nicht herzukommen und sich genug ausdehnen können; man war daher genöthigt, die feindlichen Linien zu verlassen und nach einem vierstündigen Gefecht in die Feldschanze

zu retiriren. Wir nahmen 700 Oesterreicher gefangen; 7 Kanonen und 2 Mörser fielen in unsere Hände und 15 Feldstücke vernagelten wir, die wir aus Mangel an Pferden nicht hinwegführen konnten.

Dieser ungestüme Ausfall verursachte unter dem Feinde eine lebhafteste Bestürzung. Alle Generale und der Erzherzog selbst begaben sich in Person an die Defnung, die wir gemacht hatten. Die ganze österreichische Macht setzte sich in Bewegung und der Feind wendete seine äußersten Kräfte an, unsere Absicht auf diese Linien zu vereiteln. Ein dicker Nebel der uns verhinderte, einander zu erkennen, und der nasse Boden, welcher den Marsch der Unserigen aufhielt, begünstigte ihn und er war so glücklich, seine Festungswerke wieder zu erreichen. Unsere Generale und Soldaten übten bey diesem Vorfalle Staunen erregende Wunder der Tapferkeit aus. Moreau, der sich am tiefsten in das Treffen hineinbegeben hatte, bekam eine matte Kugel an den Kopf; dem General Desaix wurde ein Pferd unter dem Leibe erschossen und erhielt eine starke

Kontusion am Beine; auch dem Oesterreichischen General Latour wurde ein Pferd getödtet.

Ungeachtet wir der schwächere Theil und die zu besiegenden Hindernisse zahllos waren, so zogen wir uns doch mit guter Ordnung in unsere Festungswerke zurück. Das schlechte Wetter und die Langsamkeit, mit welcher sich die Truppen ausbreiteten, die nur eine einzige Oeffnung hatten zu defiliren, waren Ursache, daß diese Affäre nicht allenthalben den glücklichen Ausgang gewann, den man sich versprochen hatte; es war eine blutige Schlacht und es wurden von beiden Seiten sehr viel verwundet.

Der Ausgang dieser Schlacht war für die Festung Kehl entscheidend und für die Generale Moreau und Desaix überzeugend, daß der Feind sehr gut verschanzt war und durch seine Festungswerke zu sehr uns eingeschlossen hielt, als daß wir hätten ein hinlängliches Korps ausbreiten können, ihn zur Aufhebung der Blockade zu zwingen, daher denn diese Festung *) einer so regelmäßigen Attacke in der Folge unterliegen mußte.

1. *) Dies ist die dritte Belagerung, welche diese Festung ausstanden hat, die anfänglich nach dem Entwurf

Fünzig Tage nach Oeffnung der Laufgräben und am 115ten Tage der Belagerung, war diese Festung nicht mehr im Stande, einen ziemlich lebhaften Angriff mit ganzer Macht auszuhalten; fast alle Pallisaden waren niedergerissen, die Gräben zum Theil mit eingefallenen Mauern angefüllt, das Herbeikommen einiger Verstärkung äußerst erschwert; sich länger darinnen halten zu wollen, wäre eben so viel gewesen, als: sich dem gänzlichen Verlust der Truppen und der Artillerie, die sie vertheidigten und deren Rückzug unmöglich war, aussetzen zu wollen. Da man sich also nicht versprechen konnte, sie länger zu halten, so beschloß man, sie zu räumen.

des Marschall von Vauban, sowohl zur Vertheidigung der Stadt Straßburg, als der Rheinpassage erbaut und befestiget worden.

Im Jahre 1703 begann der Marschall von Villars die Belagerung im Winter und führte sie weit schneller und weniger methodisch aus, als die Ingenieure es wünschten. Die Laufgräben wurden den 25ten Februar geöffnet und der Haupttrumpelpfad am 10ten März.

Im Jahre 1733 war die Belagerung von Reth die erste Kriegsoperation. Der Marschall von Berwick eroberte es am 28ten Oktober, den 10ten Tag nach Oeffnung der Laufgräben.

General Desaix wurde vom Obergeneral Moreau gewählt, mit dem Feinde zu unterhandeln und beschloß dieses Geschäft also, daß Kehl binnen 24 Stunden von unsern Truppen geräumt werden, diese mit Waffen und Bagage, klingendem Spiel und fliegenden Fahnen abziehen und alles, was ihnen zugehörte, mit sich nehmen sollten.

In dem Augenblicke dieser bewirkten Capitulation, da die französische Armee von einer so anhaltenden, gefährvollen Gegenwehr schrecklich ermüdet, unaufhörlich bey der strengsten Kälte unter dem Gewehr stand und die Pferde aus Mangel an Fourage verhungern mußten, entschuldigte alles die Uebergabe von Kehl an den Feind, mit mehr als 100 Feldstücken, Artillerie-Munition, und Pulverwagen &c. Desaix, eben so braver Soldat, als kluger Geschäftsmann, rettete der Republik das Ganze; er überredete den Feind, daß sein Lager minirt wäre und der Obergeneral die Absicht hätte, es sprengen zu lassen; daß jedoch, um den Verlust mehrerer tausend braver Krieger zu verhüten, die Franzosen lieber von Kehl abziehen und ihr ganzes Artillerielager rath fortschleppen wollten.

Die Bevollmächtigten des Erzherzogs Karl bewilligten diesen Vorschlag und man benachrichtigte die brave Besatzung von Kehl von dem vier- undzwanzigständigen Waffenstillstande zu Räumung der Artillerie und von ihrem ehrenvollen, auf den kommenden Tag bestimmten Abzuge. Augenblicklich bemächtigten sich die Kanoniere der angelegten Feldstücke und schleppten sie auf das linke Ufer des Rheins; jeder Soldat von der Linie ergriff oder schleppte einen Wagen, Stückfugel, oder Pallisade fort, mit einem Worte: man schaffte in 24 Stunden 102 Feldstücke, eine große Anzahl Wagen, und alle Pallisaden hinweg; man nahm sogar ausser den feindlichen Stückfugeln, Mörser, Bombenstücke etc. mit fort. Die Oesterreicher, Augenzugen unserer Thätigkeit, fühlten sich von staunender Bewunderung hingerissen und die französischen Soldaten sagten auf deutsch zu ihnen: Wir werden auch nicht einen Nagel im Etiche lassen. Endlich standen am 21sten Brumaire die Franzosen unter den Waffen und überließen, vom braven Desaix kommandirt, den Oesterreichern das Gebiet von Kehl, mit Redouten bedeckt, die sie demoliren mußten, eine geschleifte Festung und die

Stadt in der Nacht. Mit Ober- und Untergeräth, Bagage, klingendem Spiel, brennender Fackeln, fliegenden Fahnen gingen sie nun über den Rhein zurück und ließen dem Feind die schmeichelnde Hoffnung, eine Festung und Wein zu finden, die nicht vorhanden waren.

Die Belagerung von Kehl ist eine der merkwürdigsten und berühmtesten, welche die Geschichte je aufzuweisen hat.

Eines Theils erblickte man eine zahlreiche Armee, stolz, den Feind zum Rückzuge gezwungen zu haben, kommandirt von einem Prinzen, dessen hohe Abkunft über die schon unter das Joch des Gehorsams gebeugten Soldaten eine magische Gewalt behauptete, um so strenger, je mehr er sich der Knechtschaft näherte; man sah sie alle Zubereitungen einer großen Belagerung gegen noch unvollständige Festungswerke, deren Eroberung jedoch von einer außerordentlichen Wichtigkeit war, ausführen. Durch den traurigen Ausschlag ihres Angriffs vom 2ten Ergänzungstage des 4ten Jahrs vorsichtiger geworden, unternahm sie einen zweiten Angriff, der sie zu einem sichern, aber langsamern Siege führen sollte, er

folgte die ihr fehlende Tapferkeit durch ungeheure Arbeiten, begann die Belagerung einiger abgerissenen Festungswerke, führte eine furchtbare Artillerie gegen alte, von heranziehenden Truppen vertheidigte, verwitterte Ruinen auf. Nichts desto weniger war sie durch die unerschütterliche Standhaftigkeit ihres Gegners, der Schritt vor Schritt ihr den Platz streitig machte, genöthiget, jeden Ort, wo sie sich verschanzen wollte, durch einen Ausfall zu behaupten und verlor auf diese Weise im Einzelnen, durch eine Menge kleiner Treffen, mehr Soldaten, als eine Hauptattacke ihr gekostet haben würde. Endlich nach fünfzig Tagen, durch drückende Arbeiten ermüdet, erreichte sie ihr Ziel, aber mit Verlust von 6000 Menschen *)

*) Unter diesem Verluste hat man bloß diejenigen zu verstehen, welche durch das Feuer der Belagerten und bei den Ausfällen geblieben sind; keinesweges aber die, welche in den Lazarethen ein Opfer der, durch außerordentliche Strapazen und Strenge der Jahreszeit entstandenen Krankheiten wurden; noch weniger die Gefangenen und Ueberläufer, deren Zahl sehr beträchtlich war, dergestalt, daß man den Verlust des Kaisers bei dieser Belagerung auf 15000 Menschen rechnen kann.

Artillerie und zur Belagerung eines Places von der erste Linie *) nöthigen Munition.

Auf der andern Seite muß man die ausschaltende Gegenwehr einer in Eil aufgeworfenen Festung bewundern, die an verschiedenen Theilen bloß überkleidet war, ohne Gebäude, ohne Magazine, ohne Sicherheit; verbunden mit einer Feldschanze von einer großen Ansicht, deren Hauptfortifikation aber, in Schüssen und Morästen bestehend, durch den Frost in Nichts verwandelt wurde; das einzige, was ihr zu Statuten kam, war, daß sie nicht gänzlich umringt werden und mit Strassburg leicht Verbindung unterhalten konnte. Man muß sich wundern, daß ein solcher Ort so viel über den Feind vermochte, daß er alles auf Rechnung des Zufalls schrieb und allenthalben mit der zaghaftesten Behutsamkeit zu Werke gieng. Obgleich die Besatzung derselben aus solchen Truppen bestand, die durch so anhalten-

*) Der Feind verbrauchte 93000 Stäckkugeln von allen Größen, 3000 Kartätschen, 30,000 Bomben, oder Haubitzgranaten. Nach dieser Angabe kann man ungefähr berechnen, was er ausserdem darauf verwendet hatte.

de Märsche sehr ermüdet waren und denen man, so wie es ihre Lage heischte, weder Kleidungsstücke, noch die nothwendigsten Erquickungen verschaffen konnte, so lief doch der Termin ihrer Vertheidigung viel früher zu Ende, als man ihr denselben hätte vorher bestimmen können, und wenn ihr endlich das unvermeidliche Loos belagerter Plätze, denen keine Hülfe geschehen kann, zu Theil wurde, so erlag sie doch mit Ehren und hatte den Ruhm, eine außerordentliche Diverſion bewirkt und durch eine unermüdete Gegenwehr zur Erwerbung einer der berühmtesten Festungen Europa's beigetragen haben *).

*) Man kann nicht leugnen, daß Kehl durch seinen langen hartnäckigen Widerstand zur Wagnahme von Mantua außerordentlich viel beigetragen hat.

Sechzehntes Kapitel.

Belagerung des Hünninger Brückenkopfs durch die Kaiserlichen. — Ausfall auf dieses Fort. — Oeffnung der Laufgräben. — Räumung der Brücke durch Kapitulation.

Der mit so vieler Klugheit bewirkte Rückzug der Rhein- und Mosel-Armee und die tapfere Vertheidigung der Festung Kehl sind historische Denkmäler, welche lange noch von dem großen Geiste desjenigen zeugen werden, der das Ganze dieser Operationen und die ruhmvolle, unerschütterliche Tapferkeit der französischen Soldaten leitete. Die Nachwelt dürfte vielleicht, bei Lesung dieser Heldenthaten den Geschichtschreiber der Parteilichkeit beschuldigen, der den ruhmwürdigen Verlauf derselben zu zeichnen sich erkühnte, und sich entbrechen, denjenigen Verhandlungen Glauben beizumessen, die ihm zu ausgedehnt scheinen, so wie der wundervollen Ausfüh-

zung. Aber diese Zweifel wurden bald verschwin-
den, wenn man den Charakter des Chefs, der die
Pläne entwarf, so wie des Soldaten, dem die
Ausführung überlassen war, gründlich studirt;
und Bewunderung wird das einzige Gefühl seyn,
das, für den einen, wie für den andern, in ih-
rem Herzen Platz nehmen wird.

Nach Räumung der Festung Kehl hatten die
Franzosen auf dem rechten Rheinufer weiter
nichts inne, als das Hornwerk, welches die
Hünninger Brücke deckte, und sie konnten sich
nicht schmeicheln, es lange zu behalten; indem
seine Lage der Natur nach sehr ungünstig war.
Ueberdies schonte der Erzherzog, der mit aller
Anstrengung sich bemühte, uns Kehl wieder zu
nehmen, nichts, uns auch dieser schwachen Un-
terstützung zu berauben, die uns am rechten Ufer
dieses Flusses noch übrig geblieben war. Als er
die Verfügungen traf, Kehl anzugreifen, hatte
er vor Hünningen ein Korps von dreizehn Ba-
taillons und zwölf Escadrons, unter dem Befehl
des Prinzen von Fürstenberg, stehen lassen, den
Brückenkopf zu maskiren und Vorbereitungen
zum Angriff zu machen.

Nach dem Rückzuge der Armee wurde das Kommando dem General Abainci übertragen, der diesen Brückenkopf mit einer wahrhaft heroischen Tapferkeit vertheidigte *), und bey einem Ausfalle gefährlich verwundet wurde, in welchem er 1200 Feinde tödtete und verwundete, und 100 Gefangene machte **).

All' unserer Bemühungen ungeachtet gingen die feindlichen Arbeiten von Tage zu Tage vorwärts. Sie hatten neue Batterien errichtet, die schwere Artillerie in Empfang zu nehmen, die von Kehl herkam. Alles bewies deutlich, daß es unmöglich war, die Schanze zu retten, und durch hartnäckige Verlängerung ihrer Vertheidigung konnte der Verlust derselben nur auf eine

*) Hünningen ist auf dem linken Ufer des Rheins erbaut, welcher die Mauern desselben bespült. Der Brückenkopf steht auf einer Insel, dem Orte gegen über und ist vom rechten Ufer durch einen Arm von zehn Klaftern Breite getrennt.

**) Dieser junge Held starb nach einigen Tagen an seiner Wunde. Er nahm die Asche der Feinde und die Thränen seiner Landsleute mit ins Grab; denn er war das Marceau von der Rhein- und Mosel-Armee.

Letzte Zeit verschoben werden. Man beschloß daher dem Feinde eine Kapitulation vorzuschlagen, welche angenommen und den 13ten Pluviose Nachmittags festgesetzt wurde. Die Bedingungen derselben waren für die Garnison sehr annehmlich, welche die Gewandtheit besaß, bis zum 17ten alles wegzuräumen; dies war der Zeitpunkt, zu welchem der Feind Besitz davon nehmen sollte. Sie mußte, diesen Aufschub weislich zu benutzen; denn ob sie gleich nur einige Fahrzeuge zur Kommunikation hatte, so ließ sie ihm doch, wie bei Aehl, nichts als aufgeworfene Erdhaufen.

Dieses Ereigniß war denn die gänzliche Beendigung dieses eben so glorreichen, als merkwürdigen Feldzugs. Denn obgleich diese Armee auf denselben Punkt wieder zurückkam, von welchem sie ausgerückt war, so verschaffte doch ihr Einfluß eine Menge unschätzbbarer Vortheile. Dergleichen waren: die Begünstigung der zahllosen Siege der Armee von Italien und die Wegnahme von Mantua, die Erschöpfung der feindlichen Hülfsequellen und, da sie auf ihre Kosten zehrte, die Schonung der unsrigen.

Siebzehntes Kapitel.

Feldzug des 7ten Jahres. — Neue Vorbereitungen über den Rhein zu gehen. — Eröffnung des Feldzugs und zweiter Uebergang über diesen Fluß bey Diersheim am ersten Idreal.

Nach Räumung der Hünninger Oräcken, Schon je wurde die Armee in ihre Cantonirungs-Quartiere verlegt, von den Esträpazen des vorigen Feldzugs auszuruhen und sich zur Erndte neuer Vorbeern vorzubereiten; sie erwartete bloß den Eintritt der günstigern Jahreszeit, sich auf neue in Marsch zu setzen.

General Moreau gieng nach Paris, um den Plan zu einem neuen Feldzuge zu verabreden. Man beschloß einen zweiten Uebergang über den Rhein, ertheilte die nöthigen Befehle und machte neue Zurüstungen bey Diersheim über den Rhein zu gehen.

Die

Die Nachrichten von den Fortschritten der Armee von Italien, welche den Feldzug bey guter Zeit begonnen hätte, kamen in den ersten Tagen des Germinal in Straßburg an. Diese machten es um so fühlbarer, wie nothwendig es war, von Seiten des Rheins angriffswette zu agiren, um, zu Gunsten Bonaparte's eine Diversion zu machen, die diesem nothwendig war. Diese Absicht hatte man nicht erreicht, indem man sich begnügte, den Feind in der Pfalz anzugreifen; auch stand die Sambre- und Maas-Armee in Bereitschaft, sich an das rechte Ufer zu begeben, mithin war es nothwendig, daß die vom Rhein und der Mosel, in der Bestimmung, den beiden Abtheilungen unsers Kriegs-Systems zur Verbindung zu dienen, den Rhein ohne Aufschub passirte und sich auf die nämliche Linie, wie die beiden andern verfügte. Das Glück der Armee von Italien, das Interesse des Vaterlands heischten aufs nachdrücklichste, die Eröffnung des Feldzugs zu beschleunigen und den Uebergang über den Rhein mit möglichster Schnelligkeit zu vollführen.

Den 30sten Germinal befanden sich mit Anbruch des Tages Detaschements von der Armee unter verschiedenem Vorwande in allen Anführchen des Jfflusses.

Den 30sten wurden alle Fahrzeuge, deren man sich zum Uebersehen bediente, auf Strasburg gerichtet, wo sie um Mittag ankamen. Hier verweilte man, diejenigen abzusondern, welche zu falschen Angriffen bestimmt waren, und die verschiedenen ans Land gesetzten Kolonnen zu organisiren; auf einer andern Seite wurden die Bewegungen der Truppen aufs vollkommenste vereinigt.

Die Korps, welche das Centrum ausmachten und bestimmt waren, zuerst überzusetzen, wurden unter verschiedenem Vorwande dergestalt dirigirt, daß sie den 30sten Germinal Abends sich an dem zum Uebergang bezeichneten Orte einfanden.

Die 1ste, 2te, 3te, 4te, 5te, 6te, 7te, 8te, 9te, 10te, 11te, 12te, 13te, 14te, 15te, 16te, 17te, 18te, 19te, 20te, 21te, 22te, 23te, 24te, 25te, 26te, 27te, 28te, 29te, 30te, 31te, 32te, 33te, 34te, 35te, 36te, 37te, 38te, 39te, 40te, 41te, 42te, 43te, 44te, 45te, 46te, 47te, 48te, 49te, 50te, 51te, 52te, 53te, 54te, 55te, 56te, 57te, 58te, 59te, 60te, 61te, 62te, 63te, 64te, 65te, 66te, 67te, 68te, 69te, 70te, 71te, 72te, 73te, 74te, 75te, 76te, 77te, 78te, 79te, 80te, 81te, 82te, 83te, 84te, 85te, 86te, 87te, 88te, 89te, 90te, 91te, 92te, 93te, 94te, 95te, 96te, 97te, 98te, 99te, 100te, 101te, 102te, 103te, 104te, 105te, 106te, 107te, 108te, 109te, 110te, 111te, 112te, 113te, 114te, 115te, 116te, 117te, 118te, 119te, 120te, 121te, 122te, 123te, 124te, 125te, 126te, 127te, 128te, 129te, 130te, 131te, 132te, 133te, 134te, 135te, 136te, 137te, 138te, 139te, 140te, 141te, 142te, 143te, 144te, 145te, 146te, 147te, 148te, 149te, 150te, 151te, 152te, 153te, 154te, 155te, 156te, 157te, 158te, 159te, 160te, 161te, 162te, 163te, 164te, 165te, 166te, 167te, 168te, 169te, 170te, 171te, 172te, 173te, 174te, 175te, 176te, 177te, 178te, 179te, 180te, 181te, 182te, 183te, 184te, 185te, 186te, 187te, 188te, 189te, 190te, 191te, 192te, 193te, 194te, 195te, 196te, 197te, 198te, 199te, 200te, 201te, 202te, 203te, 204te, 205te, 206te, 207te, 208te, 209te, 210te, 211te, 212te, 213te, 214te, 215te, 216te, 217te, 218te, 219te, 220te, 221te, 222te, 223te, 224te, 225te, 226te, 227te, 228te, 229te, 230te, 231te, 232te, 233te, 234te, 235te, 236te, 237te, 238te, 239te, 240te, 241te, 242te, 243te, 244te, 245te, 246te, 247te, 248te, 249te, 250te, 251te, 252te, 253te, 254te, 255te, 256te, 257te, 258te, 259te, 260te, 261te, 262te, 263te, 264te, 265te, 266te, 267te, 268te, 269te, 270te, 271te, 272te, 273te, 274te, 275te, 276te, 277te, 278te, 279te, 280te, 281te, 282te, 283te, 284te, 285te, 286te, 287te, 288te, 289te, 290te, 291te, 292te, 293te, 294te, 295te, 296te, 297te, 298te, 299te, 300te, 301te, 302te, 303te, 304te, 305te, 306te, 307te, 308te, 309te, 310te, 311te, 312te, 313te, 314te, 315te, 316te, 317te, 318te, 319te, 320te, 321te, 322te, 323te, 324te, 325te, 326te, 327te, 328te, 329te, 330te, 331te, 332te, 333te, 334te, 335te, 336te, 337te, 338te, 339te, 340te, 341te, 342te, 343te, 344te, 345te, 346te, 347te, 348te, 349te, 350te, 351te, 352te, 353te, 354te, 355te, 356te, 357te, 358te, 359te, 360te, 361te, 362te, 363te, 364te, 365te, 366te, 367te, 368te, 369te, 370te, 371te, 372te, 373te, 374te, 375te, 376te, 377te, 378te, 379te, 380te, 381te, 382te, 383te, 384te, 385te, 386te, 387te, 388te, 389te, 390te, 391te, 392te, 393te, 394te, 395te, 396te, 397te, 398te, 399te, 400te, 401te, 402te, 403te, 404te, 405te, 406te, 407te, 408te, 409te, 410te, 411te, 412te, 413te, 414te, 415te, 416te, 417te, 418te, 419te, 420te, 421te, 422te, 423te, 424te, 425te, 426te, 427te, 428te, 429te, 430te, 431te, 432te, 433te, 434te, 435te, 436te, 437te, 438te, 439te, 440te, 441te, 442te, 443te, 444te, 445te, 446te, 447te, 448te, 449te, 450te, 451te, 452te, 453te, 454te, 455te, 456te, 457te, 458te, 459te, 460te, 461te, 462te, 463te, 464te, 465te, 466te, 467te, 468te, 469te, 470te, 471te, 472te, 473te, 474te, 475te, 476te, 477te, 478te, 479te, 480te, 481te, 482te, 483te, 484te, 485te, 486te, 487te, 488te, 489te, 490te, 491te, 492te, 493te, 494te, 495te, 496te, 497te, 498te, 499te, 500te, 501te, 502te, 503te, 504te, 505te, 506te, 507te, 508te, 509te, 510te, 511te, 512te, 513te, 514te, 515te, 516te, 517te, 518te, 519te, 520te, 521te, 522te, 523te, 524te, 525te, 526te, 527te, 528te, 529te, 530te, 531te, 532te, 533te, 534te, 535te, 536te, 537te, 538te, 539te, 540te, 541te, 542te, 543te, 544te, 545te, 546te, 547te, 548te, 549te, 550te, 551te, 552te, 553te, 554te, 555te, 556te, 557te, 558te, 559te, 560te, 561te, 562te, 563te, 564te, 565te, 566te, 567te, 568te, 569te, 570te, 571te, 572te, 573te, 574te, 575te, 576te, 577te, 578te, 579te, 580te, 581te, 582te, 583te, 584te, 585te, 586te, 587te, 588te, 589te, 590te, 591te, 592te, 593te, 594te, 595te, 596te, 597te, 598te, 599te, 600te, 601te, 602te, 603te, 604te, 605te, 606te, 607te, 608te, 609te, 610te, 611te, 612te, 613te, 614te, 615te, 616te, 617te, 618te, 619te, 620te, 621te, 622te, 623te, 624te, 625te, 626te, 627te, 628te, 629te, 630te, 631te, 632te, 633te, 634te, 635te, 636te, 637te, 638te, 639te, 640te, 641te, 642te, 643te, 644te, 645te, 646te, 647te, 648te, 649te, 650te, 651te, 652te, 653te, 654te, 655te, 656te, 657te, 658te, 659te, 660te, 661te, 662te, 663te, 664te, 665te, 666te, 667te, 668te, 669te, 670te, 671te, 672te, 673te, 674te, 675te, 676te, 677te, 678te, 679te, 680te, 681te, 682te, 683te, 684te, 685te, 686te, 687te, 688te, 689te, 690te, 691te, 692te, 693te, 694te, 695te, 696te, 697te, 698te, 699te, 700te, 701te, 702te, 703te, 704te, 705te, 706te, 707te, 708te, 709te, 710te, 711te, 712te, 713te, 714te, 715te, 716te, 717te, 718te, 719te, 720te, 721te, 722te, 723te, 724te, 725te, 726te, 727te, 728te, 729te, 730te, 731te, 732te, 733te, 734te, 735te, 736te, 737te, 738te, 739te, 740te, 741te, 742te, 743te, 744te, 745te, 746te, 747te, 748te, 749te, 750te, 751te, 752te, 753te, 754te, 755te, 756te, 757te, 758te, 759te, 760te, 761te, 762te, 763te, 764te, 765te, 766te, 767te, 768te, 769te, 770te, 771te, 772te, 773te, 774te, 775te, 776te, 777te, 778te, 779te, 780te, 781te, 782te, 783te, 784te, 785te, 786te, 787te, 788te, 789te, 790te, 791te, 792te, 793te, 794te, 795te, 796te, 797te, 798te, 799te, 800te, 801te, 802te, 803te, 804te, 805te, 806te, 807te, 808te, 809te, 810te, 811te, 812te, 813te, 814te, 815te, 816te, 817te, 818te, 819te, 820te, 821te, 822te, 823te, 824te, 825te, 826te, 827te, 828te, 829te, 830te, 831te, 832te, 833te, 834te, 835te, 836te, 837te, 838te, 839te, 840te, 841te, 842te, 843te, 844te, 845te, 846te, 847te, 848te, 849te, 850te, 851te, 852te, 853te, 854te, 855te, 856te, 857te, 858te, 859te, 860te, 861te, 862te, 863te, 864te, 865te, 866te, 867te, 868te, 869te, 870te, 871te, 872te, 873te, 874te, 875te, 876te, 877te, 878te, 879te, 880te, 881te, 882te, 883te, 884te, 885te, 886te, 887te, 888te, 889te, 890te, 891te, 892te, 893te, 894te, 895te, 896te, 897te, 898te, 899te, 900te, 901te, 902te, 903te, 904te, 905te, 906te, 907te, 908te, 909te, 910te, 911te, 912te, 913te, 914te, 915te, 916te, 917te, 918te, 919te, 920te, 921te, 922te, 923te, 924te, 925te, 926te, 927te, 928te, 929te, 930te, 931te, 932te, 933te, 934te, 935te, 936te, 937te, 938te, 939te, 940te, 941te, 942te, 943te, 944te, 945te, 946te, 947te, 948te, 949te, 950te, 951te, 952te, 953te, 954te, 955te, 956te, 957te, 958te, 959te, 960te, 961te, 962te, 963te, 964te, 965te, 966te, 967te, 968te, 969te, 970te, 971te, 972te, 973te, 974te, 975te, 976te, 977te, 978te, 979te, 980te, 981te, 982te, 983te, 984te, 985te, 986te, 987te, 988te, 989te, 990te, 991te, 992te, 993te, 994te, 995te, 996te, 997te, 998te, 999te, 1000te.

Der kleine Fißgel, der ſich durch die Pfalz und das Zweybrückſche ausdehnte, mußte ſich etwas ſpäter in Bewegung ſetzen, um nach und nach an dem Orte zum Uebergange einzutreffen.

Den 30ſten um 2 Uhr begann die Flotille ſich von Straßburg aus in Bewegung zu ſetzen. Das Waſſer war außerordentlich ſeicht, die Fahrt gieng ſehr langſam. Eins von den Fahrzeugen, welches Ruder führte und ſchwerer beladen war, als die andern, ſtrandete auf dem kleinen Zuflusse dergeltalt, daß es nicht möglich war, es wieder flott zu machen. Augenblicklich ſtürzten der Obergeneral Defaix und mehrere vornehme Offiziers ſich bis an den Gürtel in den Strom, das Schiff wieder los zu arbeiten. Es ſetzt das her weniger in Verwunderung, was der franzöſiſche Soldat thun kann, ſobald man die Beiſpiele betrachtet, die die Generals ihm geben, welche ſich nicht entbrechen, die ſchwerſten Arbeiten mit ihm zu theilen.

Die zu dieſer Expedition beſtimmten Truppen waren nun hinter dem Damme vor Kiltſtadt verſammelt.

Die Kanonade der oberen und untern salischen Angriffe und besonders die von Rehl, ließ sich schon längst hören; es war beinahe 6 Uhr und noch hoch am Tage, als man sich in Marsch setzte. Als unsere Truppen an dem bestimmten Orte ankamen, formirten sie sich auf einer Sandbank, welche durch zwei kleine Arme von dem festen Lande abgerissen war, so wie sie laubeten, und giengen auf das Dorf Diersheim los, das sie, so wie die großen daran stoßenden Holzungen, in Besitz nahmen. Sie wurden Anfangs daraus zurückgedrängt; aber vermittelst der nach und nach herzukommenden Verstärkungen gelang es ihnen, sich darinnen festzusetzen; sie avancirten auf dem linken Flügel dergestalt, daß sie den Feind nöthigten, eine Batterie im Stiche zu lassen, von welcher er die Stücke zurückzog.

Um 3 Uhr erhielten die Oesterreicher Verstärkung, thaten einen lebhaften Angriff auf das Dorf Diersheim und verjägten unsere Truppen, wurden aber sogleich wieder zurückgeworfen.

Unser rechter Flügel dehnte sich nunmehr gegen Honau aus, das Centrum behauptete das

Dorf und der linke Flügel setzte sich an den Rheindämmen.

Um 11 Uhr begann der Feind, nach abermaliger erhaltener Verstärkung, einen neuen Angriff auf unser Centrum, indeß eine Kolonne, die durch Honau ihre Richtung genommen hatte, längs dem Rhein herauf kam und uns in den Rücken zu fallen suchte. Er wurde tapfer aufs Centrum zurückgeworfen, aber auf unserm rechten Flügel gelang es ihm, uns zu zwingen, eine Krümmung des Damms, der unsre Flanken deckte, aufzugeben. Die Generale Desaix und Davoust strengten alle ihre Kräfte an, ihn über den Haufen zu werfen; und aller Schwierigkeiten ungeachtet, die ein abgerissener, morastiger Boden und ein heftiges Musketenfeuer verursachten, waren sie doch schließlich, von neuem den Damm wieder zu erreichen, von welchem uns der Feind vertrieben hatte; sie schlugen ihn, warfen ihn in größter Unordnung ins Dorf Honau zurück, und machten 300 Gefangene. Bey diesem Treffen wurde General Desaix im Schenkel durch eine Kugel verwundet.

Die zahlreichen Verstärkungen frischer Truppen, welche der Feind unaufhörlich erhielt, seine Kavallerie und Artillerie gewährten ihm große Vortheile über uns, die wir erst einige Stücke hatten übersehen können, welche noch dazu abgenommen waren. Auch wurde um 3 Uhr Nachmittags unser Centrum beim Dorfe Diersheim während angegriffen; einundzwanzig Häuser des Dorfs wurden durch diese Kanonade ein Raub der Flammen. In einem dicken Rauch und Flammenwirbel gehüllt, gab Diersheim einen furchterlichen Anblick. Die Kolonnen drangen ins Dorf und es begann ein heftiges Treffen zwischen der beiderseitigen Infanterie. Von der Uebermacht der feindlichen Artillerie überwältigt und durch die lodernde Flamme verhindert, räumten die unsrigen das Dorf und ließen die Oesterreicher bis über die Kirche vorrücken. Aber General Davoust, der während dieses Treffens mit zwei Bataillons sich auf Honau gezogen hatte, attackirte das Dorf, indeß wir die rechte Flanke des Feindes durch unsere leichte Kavallerie angriffen. Dieses Treffen belebte unsere Infanterie von neuem, die wieder nach Diersheim gieng. Der Feind, auf beiden Flügeln mit ein-

mal angegriffen, wurde geschlagen und in größter Unordnung auf die Ebene zurückgeworfen, wo er sich nur mit schmerzlicher Mühe wieder sammelte und das Schlachtfeld mit Todten übersäet verließ. Die unbedeutende Zahl unsrer Reiterei und die Müdigkeit der Infanterie verstattete uns nicht, diesen Vortheil weiter zu verfolgen; wir erhielten bloß das Dorf Honau, das unsern rechten Flügel deckte.

Auch that der Feind einen Ausfall auf unsern linken Flügel, wurde aber zurückgeworfen.

Um 5 Uhr des Abends hatte man an der Brücke noch nicht angefangen und unterhielt die Verbindung bloß vermittelst der fliegenden Brücke; um 6 Uhr erst steng man an, daran zu arbeiten und beendete sie, der Unbequemlichkeit des Platzes, der Finsterniß und des feindlichen Feuers ungeachtet, mit außerordentlicher Geschwindigkeit.

Der Brückenbau war vollendet. Moreau theilte Befehl, sämtliche angekommenen Truppen darüber gehen und in Schlachtordnung sich stellen zu lassen, sobald sie auf dem rechten Ufer angekommen seyn würden. Am 20ten October 1796

um 2 Uhr machte man mit dem Desfiliren über die Brücke den Anfang.

Während der Nacht zog der Feind alle seine Corps zusammen, uns mit dem anbrechenden Morgen anzugreifen, in der Hoffnung, daß unsre Brücke noch nicht fertig wäre, und er uns in den Rhein zurück werfen könnte.

Früh um 6 Uhr, noch ehe alle Einrichtungen beendet waren, attackirte er uns; sein erster Versuch wendete sich auf Honau und Diersheim, wo er Anfangs einige Vortheile erhielt, dennoch aber zurückgeworfen wurde. Der Angriff auf unser Centrum war noch weit schrecklicher; der Haupteingang des Dorfs Diersheim war mit drei starken Batterien besetzt, die es von vornen und in den Flanken auf Schußweite bewillkommen, und den größten Theil unsrer Kanonen aufs neue unbrauchbar machten. Nach einem heftigen Artilleriefeuer stürzten die feindlichen Kolonnen mit ungewöhnlicher Schnelle über das Dorf her. In-
des ein Theil der unsrigen den feindlichen Angriff quohielt, zog sich eine zweite Abtheilung auf der rechten Seite von Diersheim hin und fiel ihm in die linke Flanke. Das letzte Corps wurde von

einer zahlreicheren Kavallerie angetroffen und diese gegenseitig von der andern, welche ungleich schwächer, als jene, keinen Anstand nahm, unsere Infanterie zu unterstützen. Dieses Gefecht, eines der schrecklichsten, das man je gesehen hat, dauerte ziemlich lange und der Sieg blieb eine geraume Zeit unentschieden. Unsere Kavallerie wurde zu verschiedenen Malen bis in die Gärten von Diersheim zurückgedrängt; dem Obergeneral und General Vandamme die Pferde verwundet und den Ausgang entschied zuletzt der glückliche Angriff eines Husarenregiments, unterstützt von einigen Kavallerie- und Dragoner-Pelotons, die sich vereinigt hatten, wodurch der Feind genöthiget war, sich in seine Stellung zurückzuziehen, die er in den Frühestunden behauptet hatte. Unsere außerordentlich schwache Kavallerie verstaetete uns nicht, unsern Vortheil weiter zu benutzen. Zwei kaiserliche Generale wurden in dieser Schlacht verwundet.

Der Feind hatte viel Menschen verloren, und von seinem Uebermuthen übermüdet, beschloß er seinen Rückzug.

Italien, welcher dem General Moreau die Nachricht von der Unterzeichnung der Laabener Friedenspräliminarien überbrachte. Die Feindseligkeiten hörten sogleich auf und die Armee behielt die Stellung, in der sie sich bey der Ankunft dieses Kurriers befand.

So endete dieser Feldzug, dessen glänzender Anfang die glücklichsten Folgen versprach und der, seiner kurzen Dauer ungeachtet, nicht weniger reich an großen Thaten war, indem man in einem Zeitraum von drei Tagen, den Uebergang über den Rhein, das kühnste Unternehmen von allen, welche die militärischen Jahrbücher uns als Beispiel aufstellen, eine Schlacht und acht Treffen zählte.

Achtzehntes Kapitel.

General Moreau nach dem 18ten Fructidor nach Paris berufen. — Seine Ankunft. — Er ist für seine Kräfte verformt.

Nach zwei so glorreichen Feldzügen hätte man nicht erwarten sollen, daß man dem General Moreau das Kommando einer Armee nehmen würde, mit der er, so zu sagen, Wunder gethan hatte. Das Direktorium, das Frankreich damals beherrschte, war fähig, alles aufzuopfern um im Besitz der Macht zu bleiben, die unaussprechlich ihren Händen zu entrinnen drohte. Die Schlacht vom 18ten Fructidor war beschlossen und am nämlichen Tage wurde Moreau nach Paris berufen, der ohne Aufschub Gehorsam leistete und dessen Ankunft folgende drei Aufträge vorangiengen.

Armee am Rhein und Mosel.

Der Obergeneral an das vollziehende Direktorium.

Hauptquartier Straßburg den
24ten Fructidor, J. 5.

Bürger-Direktoren.

Ihren Befehl, nach Paris zu kommen, habe ich am 22sten sehr spät und zehn Meilen von Straßburg erhalten.

Es bedurfte einiger Stunden, mich zur Abreise vorzubereiten, die Ruhe der Armee zu sichern und einige Personen arretiren zu lassen, die in einen interessanten Briefwechsel verwickelt waren, den ich Ihnen selbst vorlegen werde.

Ich überfende Ihnen eine damit verbundene Proklamation, die mein Werk ist und die Wirkung hatte, viele Ungläubige zu bekehren; ich gestehe, daß es schwer zu glauben war, daß der Mann, der seinem Vaterlande so wichtige Dienste leistete, und kein Interesse dabey hatte, es zu hintergehen, sich einer solchen Infamie schuldig machen könnte.

Man hielt mich für einen Freund des Völkerguß, und schon lange halte ich ihn meiner Achtung nicht mehr werth. Sie werden sehen, daß niemand mehr kompromittirt war, als ich, daß alle Projekte auf

das Unglück einer Armee gedeutet wurden, die ich
kommandirte. Ihre Tapferkeit hat die Republik
gerettet.

Unterzeichnet Moreau.

Proklamation.

Der Obergeneral der Rhein- und Mosel-Armee.

Hauptquartier Straßburg den
24ten Brumidor, J. 5.

So eben erhalte ich die Proklamation des vollziehenden Direktoriums vom 1sten dieses Monats, welche Frankreich beweist, daß Mchegrü sich des Zutrauens unwürdig gemacht hat, das er lange Zeit der Republik und besonders den Armeen einzufößen mußte.

Man hat mich zugleich berichtet, daß mehrere Soldaten, die in den Patriotismus dieses Repräsentanten ein großes Zutrauen setzten, nachdem von ihm geleisteten Diensten, an dieser Behauptung zweifelten.

Ich bin es meinen Kriegskammern, meinen Mitbürgern schuldig, sie mit Wahrheit zu versetzen.

Es ist nur allzubahr, daß Mchegrü das Zutrauen Frankreichs täuschte. Ich habe es einem der

Mitglieder des vorstehenden Direktoriums unternehmen dieses Monats berichtet, daß mir ein Briefwechsel mit Conde und andern Agenten des Prätextenden in die Hände gefallen war, der mir keinen Zweifel an dieser Verrätherei mehr übrig ließ.

Das Direktorium hat mich nach Paris berufen, und verlangt ohne Zweifel bestimmtere Anzeigen über diesen Briefwechsel.

Soldaten! seyd ruhig und wegen der inneren Ereignisse außer Furcht. Seyd versichert, daß die Regierung, durch Unterdrückung der Royalisten, ein wachsames Auge auf die Aufrechterhaltung der republikanischen Konstitution haben wird, die ihr zu vertheidigen geschworen habt.

Unterzeichnet: Moreau,
Obergeneral.

Note. Es verbreiten sich in Straßburg anonyme Schriften, unter dem Titel: Adressen von der Rhein- und Mosel-Armee.

Der Obergeneral achtet sie nicht würdig, sie abzuleugnen; sie können nichts anders seyn, als das Werk einiger Faktionisten.

Das Nitrogen der Armer ist für alle Welt Erkennungen kennzeichnend.

Unterzeichnet: Moreau.

Der:

Der Obergeneral der Rhein- und Mosel-Armee.

An den Bürger Barthélemy, Mitglied des
vollziehenden Direktoriums der französi-
schen Republik.

Hauptquartier Straßburg den
29ten Brumaire, J. 5.

Bürger Direktor!

Sie werden sich ohne Zweifel erinnern, daß ich bey
meiner letztern Reise nach Basel Ihnen berichtete,
daß wir beim Uebergange über den Rhein einen
Marketenberwagen dem General Klinglin weggenom-
men, auf welchem sich 2 oder 300 Briefe von seiner
Korrespondenz befanden. Die von Wirtterbach wa-
ren darunter begriffen, aber diese waren die weniger
bedeutenden. Viele Briefe sind mit verborgenen
Zeichen geschrieben, aber wir haben den Schlüssel
dazu gefunden und man ist damit beschäftigt, al-
les zu entziffern, welches aber wohl lange dauern
könnte.

Niemand führt darinnen seinen wahren Namen,
bergestalt daß viel Franzosen, die mit Klinglin, Con-
de, Wickham, Enghien und andern korrespondiren,
schwerlich zu entdecken sind; inzwischen haben wir
solche Anzeigen, daß schon viele entdeckt worden.

Ich war entschlossen, diesen Briefwechsel nicht bekannt zu machen, weil der Friede zu vermuthen war und es für die Republik keine Gefahr weiter hatte, um so mehr, da dieses alles nur gegen sehr wenig Menschen beweist, indem niemand genannt ist.

Alein, da ich an der Spitze dieser Partheien, die, ausgemacht wahr, unserm Lande so viel Unheil bringen, auf einem erhabenen Posten des größten Zutrauens gewürdiget, einen Mann in diesen Briefwechsel verwickelt sehe, bestimmt, bey der Wiedereinsetzung des Prätendenten, die derselbe zum Ziel hatte, eine große Rolle zu spielen; so hielt ich es für Schuldigkeit, Sie davon zu benachrichtigen, damit Sie sich nicht durch seinen vorgeblichen Republikanismus mögen verführen, und auf seine Schritte können ein wachsames Auge richten lassen, und sich den traurigen Folgen widersetzen, die es für unser Land haben könnte, weil seine Projekte bloß auf Bürgerkrieg abzwecken.

Ich gestehe, Bürger Direktor! daß es mir unendlich viel kostet, Sie von dieser Verrätheren zu unterrichten, um so mehr, da derjenige, den ich Ihnen kennbar mache, mein Freund war, und es gewiß noch seyn würde, wenn ich nichts wüßte. Ich rede von dem Volksrepräsentanten Michegrü. Er ist zu flug zu Werke gegangen, um nichts zu schreiben; bloß mündlich hat er mit denjenigen kommuniziert

die zu diesem Briefwechsel beauftragt waren, an seinen Projekten Theil nahmen und seine Antworten erhielten. Er ist unter mehrern Namen bezeichnet und unter andern unter dem Namen: Baptiste. Ein Brigadeführer, mit Namen Badouville, war ihm zugethan und unter dem Namen Coco aufgeführt. Er war einer von den Couriers, deren sich jener bediente, so wie die übrigen Korrespondenten. Sie müssen ihn in Basel mehrmals gesehen haben.

Dieses große Unternehmen sollte zu Anfange des Feldzugs vom J. 4 zu Stande gebracht werden. Man rechnete auf die Unglücksfälle bey meiner Ankunft zur Armee, die, unwillig, geschlagen worden zu seyn, ihren vorigen Chef wieder verlangen sollte, welcher alsobald nach den erhaltenen Instruktionen agiren mußte.

Zur Reise, die er zur Zeit seiner Dimission nach Paris machte, sollte er 900 Louisd'or erhalten; daher seine Entsagung auf die Gesandtschaft in Schweden. Ich muthmaße, daß die Familie Lajoloir in diese Intrike verwickelt ist.

Nur das große Vertrauen in Ihren Patriotismus und Ihre Klugheit hat mich veranlaßt, Ihnen gegenwärtiges zu wissen zu thun. Die Beweise sind heller als der Tag, aber ich zweifle, daß sie gerichtliche Gültigkeit haben dürften.

Ich bitte, Bürger Direktor! mir Ihre Bedanken über eine so tägliche Angelegenheit zu eröffnen. Sie kennen mich zu gut, als daß Sie sich nicht überzeugen sollten, wie viel mir dieses Beständniß kosten mußte; es bedurfte nichts geringeres, als der Gefahren meines Vaterlandes, Ihnen dasselbe zu thun. Vertraute dieses Geheimnisses sind nur 5 Personen; die Generale Dessaix, Regnier, einer meiner General-Adjutanten und ein Offizier, der zu den Geheimgeschäften der Armee beauftragt ist und unaufhörlich den Anzeigen folgt, welche die Briefe, mit deren Entzifferung man sich beschäftigt, geben.

Seyn Sie versichert &c.

Unterzeichnet: Moreau.

Der Beweise seines Patriotismus und dem Vaterlande geleisteten Dienste ungeachtet, war General Moreau für die Rhein- und Moselarmee verloren; das Direktorium, dessen Thorheiten seine geringsten Laster waren, lohnte ihm mit Ungnade und übertrug das Kommando der Armee einem andern General.

Ehe wir zur Beendigung dieses Kapitels schreiten, müssen wir noch bemerken, daß, als der Briefwechsel des Generals Moreau zum Vorschein

Sam, mehrere an seiner Richtigkeit zweifelten, und sich erlaubten, ihn für untergeschoben auszugeben. Ob ihre Behauptung Grund hatte, wollten wir nicht untersuchen; alles, was wir davon sagen können, ist, daß derselbe nie abgeleugnet worden. Uebrigens wird die Zukunft enthüllen, was deshalb in der Wahrheit beruhet und man wird nicht abgeneigt seyn, über die Ereignisse des 18. Fructidors ein gesundes Urtheil zu fällen, so bald der Partheigeist Niemand's Augen mehr verblendet.

Noch dieser Schlacht trat General Moreau, vom Direktorio mit Lob und Belohnung, einen Augenblick von dem Theater ab, auf welchem er eine so vortreffliche Rolle gespielt hatte und zog sich in das Dunkel der Einsamkeit zurück.

Aber auch hier benutzte er seine müßigen Stunden. Er widmete sie den Wissenschaften und Wünschen für sein Vaterland. Wie ein zweiter Catinat, erwartete er den Augenblick, wo er wieder auftreten und seinem Vaterlande nützlich seyn, und Beweise seines Eifers und seiner Anhänglichkeit geben konnte. Und obgleich die Regierung ihm mit dem schwärzesten Undank ge-

lohn hatte, glaubte er doch nicht, demselben seine Dienste versagen zu dürfen, als man ihn von neuem dazu aufforderte.

Bald sehen wir ihn wieder das Kommando einer verrathenen und schon halb verkauften im schrecklichsten Zustande sich befindenden Armee übernehmen, die Ueberbleibsel derselben durch Ungewirkte Rückzüge retten und mit allen Widerwärtigkeiten kämpfen mit dem stoischen Muth, der den wahren Helden charakterisirt. Doch wir wollen uns nicht vor der Zeit auf diese Begebenheiten einlassen und auf den Zustand der italienischen Armee einen Blick werfen, in welchem sie war, als ihm das Kommando derselben übertragen wurde.

Neunzehntes Kapitel.

Moreau's Beförderung als Divisionsgeneral bey der Armee von Italien unter Scherer. — Die von diesem General der Armee geleisteten Dienste.

Im 7ten Jahre kündigte das vollziehende Directorium dem Könige von Böhmen und Ungern und dem Großherzoge von Toscana den Krieg an und übertrug dem damaligen Kriegsminister Scherer das Kommando der Armeen von Neapel und Italien. Diese waren, Infanterie und Kavallerie zusammen, 50000 Mann stark und aus den Kriegsbataillons und der französischen Reiterei ausgehoben; mehr als 11000 fremder Truppen, piemontessischer, polnischer, helvetischer und cisalpinischer. General Moreau erhielt das Kommando dreier Divisionen und Befehl, Verona und Legnago zu maskiren und die vom rechten Ufer der Etsch nach Passringo kommenden Hülfsvölker ab- und eingeschlossen zu halten. Den 6ten Germinal marschirte General Scherer mit

den andern 3 Divisionen auf die feindliche Festschanze, welche mit dem Bajonett erobert wurde.

Während der linke Flügel unsrer Armee diesen Vortheil erlangte, schlug Moreau, an der Spitze der übrigen 3 Divisionen den Feind, der von Verona und Legnago einen Ausfall that, und bemächtigte sich der Dörfer St. Massimo und St. Lucia. 20000 Mann fielen sogleich von Verona aus, sie wieder zu erobern. Siebenmal wurde das Dorf St. Massimo verloren und gewonnen; endlich aber behaupteten wir das Schlachtfeld, das mit österreichischen Todten und Verwundeten bedeckt war. General Moreau machte bey dieser Gelegenheit 14. bis 1500 Gefangene und erbeutete zwei Haubitzen.

Den 14ten rekonnozirte der Feind, nach erhaltenener Verstärkung, die Divisionen des General Moreau mit Uebermacht, wurde aber zurückgedrängt. Unter dem Vorgeben, den Feind nächstens anzugreifen, suchte dieser in der Nacht vom 14ten bis zum 15ten beym Obergeneral um Befehl an, entweder die Schlacht in seiner Stellung abzuwarten, oder auf den Feind loszugehen. Der Feind fiel wirklich mit Gewalt über das

Lager her, das er am 15ten früh behauptete. Der General war schon ausgerückt, um zu avanciren. Die Oesterreicher attackirten ihn von hinten und die Division Delmas, die am Eingange des Dorfes Bullas: Preda angekommen war, von vornen. Ohne über die Annäherung des Feindes zu staunen, ließ Moreau eine Wendung zur Rechten machen, Sonna und Somma Campagna links liegen und zwang den Feind, den Weg auf Verona wieder einzuschlagen. Aber zwei Divisionen, die ihn unterstützen sollten, waren durch Uebermacht zum Weichen gebracht worden. General Moreau zog sich daher während der Nacht auf Vigasio und bewirkte seinen Rückzug, ohne vom Feinde beunruhiget zu werden.

Nach einer Menge auf einander folgender Treffen, in welchen unsere Armee unaufhörlich durch die vereinigte Macht der Oesterreicher, noch mehr aber durch die Fehler des Obergenerals geschlagen wurde, übertrug man das Kommando der Armee von Neapel und Stalien dem General Moreau, der sich's angelegen seyn ließ, die Fehler seines Vorgängers zu verbessern.

Seine erste Sorge war, alle Magazine und Equipage, die in ihren vorgerückten Stellungen Gefahr liefen, dem Feinde in die Hände zu fallen, an die französische Grenze zurück zu ziehen.

Den 5ten Floreal passirten die Oesterreicher mittelst zweier Brücken, die Adba und nöthigten uns zum Rückzuge. Der Lärm verbreitete sich in Mailand und die Unsrigen räumten diese Stadt, wo die Oesterreicher am 7ten zu Mittag einrückten.

Während dieser Zeit marschirte Suwarow, an der Spitze von 8000 Russen in größter Eile nach Italien zur Verstärkung der Oesterreicher.

Nun erlitt unsere Armee, der Anstrengungen des braven Moreau ungeachtet, eine Niederlage über die andere und wurde unaufhörlich geschlagen. Eine schreckliche Entblößung von allem brachte die Soldaten zur Verzweiflung; die festen Plätze wurden die Beute des Feindes und diese Armee, seit zwei Jahren zu siegen gewöhnt, zog sich, zerstreut und in Unordnung gebracht, auf die französischen Grenzen zurück. Die Eisalpinische Republik wurde aufgelöst; Genua ber

fürchtete gleiches Schicksal *) und in den neapolitanischen Staaten verbreiteten sich die Schrecken des Bürgerkriegs. Alle diese Unglücksfälle wurden Scherern, als dem Schrecken von Mailand, Turin und Chambery aufgebürdet, den man noch dazu beschuldigte, die französische Armee verkauft und dem Feinde übergeben zu haben.

Mitten unter diesen gehäuften Unglücksfällen, und des schlechten Zustandes der Armee ungerachtet, entschloß sich Moreau, einen neuen Versuch zu machen. Infolge dessen sammelte er ein Korps und gieng damit auf die Russen los, die aus dem tiefften Norden herzukamen, die Franzosen zur Vernunft zu bringen. Nach einem furchterlichen Treffen, in welchem die Unsrigen Wunder der Tapferkeit thaten, warf er die Russen am 23ten über den Po, welche theils ersäuft, theils getödtet, und der Ueberrest gefangen gemacht wurde **).

*) Die benachbarten großen Mächte, sagte sie, haben einen Wechsel auf uns gezogen, in Form eines Todtenscheins, und wir athmen nur noch so lange, bis derselbe wird eingelöst werden.

**) Diesen glücklichen Ausgang bestätigte die Antwort der französischen Soldaten gegen diejenigen, die ihnen

Dieser glücklichen Fortschritte ungeachtet wurden während des ganzen Monats Prätial unsere Truppen von Zeit zu Zeit geschlagen; Moreau, Macdonald und Viktor, von überlegenern Feinden angegriffen, im Messidor allenthalben gezwungen sich zurück zu ziehen.

Den 4ten Thermidor wurde die französische Garnison von Alexandria, 2200 Mann stark, genöthiget, zu capituliren. Zwei Tage nachher fiengen die Oesterreicher an, Mantua zu bombardiren, nachdem sie zuvor die Russenwerke gänzlich zerstört hatten. Der Ort hielt sich nicht länger als vier Tage. Der Kommandant Latour Boissac *) übergab sie dem General Kray, des

die Ankunft von 45000 Russen anzeigten: Man muß sie besiegen, sagten sie, aber nicht zählen.

*) Durch die Uebergabe dieses Platzes wurde der französische Name im Geringsten nicht entehrt. Latour Boissac, welcher noch Mittel hatte, sich zu halten, war allein straffällig genug, als daß der Schimpf, der daraus erfolgte, auch auf andere hätte fallen sollen. Man hatte ihn in Verdacht, daß er sich hätte durch das Gold der Engländer blenden lassen, womit die Russen und Kaiserlichen diese Plätze er-

sen Korps sich mit der Armee des Syparow vereinte, welcher Alexandria, Turin und Tortona weggenommen hatte und Coni und Genua bedrohte.

Inzwischen vereinigte sich Macdonald, nach einem ehrenvollen Rückzuge, mit Moreau in Italien, und, anstatt neue Truppen nach Italien zu schicken, und der vereinigten Macht der Russen und Kaiserlichen Widerstand zu leisten, ernannte in dieser Zwischenzeit das Direktorium einen andern General und schickte den General Joubert, Moreau's Stelle einzunehmen.

Joubert kam bey der Armee von Italien an; Moreau übergab ihm das Kommando und setzte sich in Bereitschaft, nach Paris zurückzu-

oberten. Nachdem er 3 Monate in den kaisert. Erblanden gewesen war, gieng er nach Frankreich, unter dem Versprechen, vor seiner Auswechslung nicht wider den Kaiser zu dienen. Aber die Konsultn der Republik gaben ihm den verdienten Lohn und ließen ihm andeuten, daß seine Dienste für Frankreich ihr Ziel erreicht hätten; untersagten ihm, Uniform zu tragen, mit der Erklärung, daß öffentliche Berachtung eine weit nachdrücklichere Rache für die Republik wäre, als richterliches Urtheil.

lehren; aber auf Jouberts Veranlassung blieb er noch einige Tage bey der Armee und wohnte der berühmten Schlacht bey Mosk bei, welche Suwarow am 28ten Thermidor gewann.

Diese Schlacht kostete dem General Joubert das Leben. Eine Kugel traf ihn in demselben Augenblicke, da er an der Spitze seiner Soldaten stand und sie mit dem Bajonett anrücken ließ. Sein Verlast und seine letzten Worte *) vermehrten die Wuth der Franzosen und ihrer Generale. St. Cyr, Perignon, Suchet, Grouchy und Dessolles verdoppelten ihren Wuth; mehrere wurden verwundet und Moreau hatte drei Pferde unter sich todt **). Ein russisches Korps wurde in Stücken gehauen und General Kray verlor viel Leute. Aber die Franzosen mußten, der taktischen Kenntniß und Tapferkeit ihrer

*) Indem Joubert fiel schrie er: Marsch! Marsch! Avancirt immer fort und streitet für die Republik.

*) General Joubert fiel gleich im Anfange der Schlacht, und die Divisionsgenerale übertrugen das Kommando dem General Moreau selbst und befolgten seine Befehle. So mächtig ist die Gewalt echter Verdienste mit Bescheidenheit verbunden.

Obst ungeachtet, der Uebermacht weichen, nachdem sie, mit Verlust von 10,000 Mann, den Feind dreimal geschlagen hatten; inzwischen behaupteten sie doch ihre Stellung.

Zwanzigstes Kapitel.

Moreau verläßt die Armee von Italien. — Seine Ankunft zu Paris. — Verhandlungen des 18ten und 19ten Brumaire.

Nachdem nun Moreau die Armee wieder in ihre vorige Stellung zurückgeführt hatte, verließ er sie und kam nach Paris.

Hier sah er Bonaparten zum ersten Male. Hier staunten sich diese beiden Männer mit wohlbehaglichem Gefühl der Bewunderung an, frei von jener niedern Eifersucht, die nur kleine Seelen foltert; denn jeder von ihnen konnte ausrufen:

Auf wen in der ganzen Welt könnte ich eifersüchtig seyn?

Das erste, was Bonaparte zu Moreau sagte, war: Ich habe mehrere von Ihren Lieutenants bey meinen Feldzügen in Italien gehabt; ich kann Sie versichern, daß es vortreffliche Offiziers sind. —

Freundschaft und Zutrauen wurden bald unter diesem beiden Männern von seltenem Verdienst und ungemeinen Geistesgaben errichtet und der Steger von Italien beschenkte den französischen Xenophon mit einem prächtigen, mit Diamanten besetzten Türkenäbel.

Den 15ten Brumaire J. 8 wurde zu Ehren der Generale Bonaparte und Moreau von dem gesetzgebenden Korps ein Banket im Tempel des Siegs *) eröffnet. Nichts weniger als Aufrichtigkeit präsidirte in dieser Versammlung, wo die Gäste still und traurig waren. Die Musik allein erhellte die Luft rein; kaum wurden einige Gesundheitens ausgebracht. Bonaparte und Moreau entfernten sich, und Jeder war auf seiner Huth,

*) St. Sulpiz.

Suth, sich in Vertraulichkeiten einzulassen. Mehrere Mitglieder des gesetzgebenden Korps wußten, daß große Veränderungen im Werke waren und nur eine kleine Anzahl daran Theil nehmen sollte.

Den 18ten berufte Bonaparte, als er zum General der in Paris stehenden Truppen war ernannt worden, augenblicklich zu seiner Unterstützung die Generals Lefevre, Moreau, Angbréossie, Murat, Darmont, Lannes, Macdonald und eine ansehnliche Menge der vornehmsten Offiziers, die sich in Paris befanden, zusammen.

Die einzelnen Umstände von den Verhandlungen des 18ten und 19ten Brumaire sind bekannt genug, um die Auseinandersetzung derselben zu erlassen. Es ist hinreichend, zu bemerken, daß Moreau eben so thätig dazu mitwirkte, als die Andern zu Paris sich befindenden Generale, und dies gewährte ihm neue Ansprüche auf die Erkenntlichkeit seines Vaterlands.

Ein und zwanzigstes Kapitel.

Moreau zum Obergeneral der Rheinarmee ernannt. —
Zurüstungen zum Uebergang über den Rhein bei
Reichlingen.

Im Monat Primäre war dem General Massena das Kommando der Armee von Italien übertragen worden, dem General Moreau das der sämtlichen französischen Truppen, die zuvor die Armee an der Donau und dem Rhein ausmachten und unter dem Namen der Rheinarmee in eine waren gezogen worden. In den ersten Tagen des Herbstes kam dieser General nach Basel, woselbst er sein Hauptquartier aufschlug.

Den Winter hindurch beschäftigte man sich mit Organisation der verschiedenen Armeekorps und mit den auf Verproviantirung aller Art und auf die Verwaltungs-Geschäfte Bezug habenden Operationen. Die Armee wurde ansehnlich verstärkt und stellte eine furchtbare Fronte dar, theils

durch die Zahl, theils durch die Beschaffenheit der Truppen, aus denen sie bestand. Nur konnte man mittelst der Anstrengungen der Regierung, sie in einen guten Stand zu setzen und den drückenden Bedürfnissen des so lange von allen entblößten Soldaten abzuhelpen, und besonders wegen der Wahl des ihr gegebenen Oberhauptes, nicht mehr zweifeln, daß diese Armee bestimmt war, in dem Hauptplane des zu eröffnenden Feldzugs eine große Lücke auszufüllen.

Der Abzug der Russen hatte die österreichische Armee auf ihre eigene Mannschaft reduzirt, und so ziemlich das Gleichgewicht beider Partheien der Zahl nach wieder hergestellt. Die Zurückberufung des Prinzen Karl, vielleicht des einzigen Generals, würdig, dem Moreau entgegen gestellt zu werden, und das dem General Kray anvertraute Kommando der österreichischen Armee, alles dieses weiffagte von neuem den glücklichsten Erfolg und neue Lorbeern.

In diesem Zustande befanden sich beide Armeen, ehe die Feindseligkeiten von neuem ihren Anfang nahmen.

Der rechte Flügel unter dem Kommando des General Lecourbe, war in drei Divisionen und ein Reservekorps getheilt; die Stärke desselben belief sich auf 37,000 streitbare Köpfe, einige Bataillons ungerechnet, welche unter dem Befehl des General Morecy den linken Flügel der Reserve-Armee formirte, die über den St. Gotthard nach Italien eindringen sollte. Sie nahm die ganze Morgen- und Mitternachtsseite der Schweizergrenze ein und zog sich längs dem Rhein hin, von der Quelle bis an die Vereinigung desselben mit der Aar: ihr stunden die sämmtlichen österreichischen Truppen entgegen, die in Graubünden und dem Vorarlbergischen standen, unter dem Kommando des Prinzen von Reuß, und überdies der Theil vom rechten Flügel unter Kray, welcher sich am Rhein zwischen dem Lac und der Rutach ausbreitete.

General Moreau hatte sich das Kommando des Centrums dieser Armee vorbehalten, welches aus 3 Divisionen bestand, die zu Basel und in der umliegenden Gegend zusammengestoßen waren. Es war 30,000 Mann stark und stand dem Centrum des General Kray bey Donauessingen gegenüber.

Das dritte Armeekorps, unter dem General St. Cyr, stand, 15 bis 20,000 Mann stark, gegen Neubreisach und im Angesicht des Krayschen Korps bey Frelburg und längs der Rheinlinie im Breisgau.

Das Korps des General St. Suzanne formirte den linken Flügel, war der Zahl nach das schwächste und behauptete Kehl, Straßburg und die umliegende Gegend. Diesem stand ein Korps von 15,000 Mann bey Offenburg und alle in den Thälern der Kinzig und auf der Kniebiffer Gebürgskette zerstreute Truppen entgegen.

Die wahre Stärke der französischen Armee belief sich auf 90 bis 95,000 streitbare Köpfe, und die feindliche konnte ungefehr eben so stark seyn, deren Centrum bey Donaueschingen stand und folglich eine weit vortheilhaftere Stellung hatte, als die unsrige.

Moreau's Plan, angriffsweise zu verfahren, war, der zu Vereinigung seiner Truppen ungünstigen Stellung ungeachtet, mit möglichster Kunst und Geschicklichkeit ausgearbeitet, und durch die verschiedenen Bewegungen, die er machen ließ, und falschen Attacken, die er commandirte, täusch-

te er den General Kray in allen seinen Kriegsoptionen.

Am 5ten Floreal des 8ten Jahrs eröffnete sich dieser so weislich eingeleitete und so geschickt ausgeführte Feldzug am Rhein, der durch den glücklichen Ausgang, den er gewann, eben so berühmt bleiben wird, als durch die Menge der Siege, die ihn bekrönten.

Das Korps St. Suzanne gieng bey Kehl über den Rhein und auf Offenburg los. Der Feind leistete ihm tapfern Widerstand und es wurde den ganzen Tag gefochten; aber man konnte dieses Korps nicht abhalten, die Stellung des rechten Flügels an Griessen, und des linken an Urlassen zu behaupten, zu gleicher Zeit gieng das Korps St. Cyr bey Breisach über und avancirte bis Freyburg, wo es den Feind heraustrrieb. Die dritte Division des Reservekorps unter dem General Richpanse gieng durch Basel, marschirte den Rhein hinab und avancirte bis Schliengen.

Am 9ten befand sich die Armee, den rechten Flügel ausgenommen auf dem rechten Ufer des Rheins; Moreau war bey Basel mit seinen beiden Divisionen über diesen Fluß gegangen.

Am nämlichen Tage forcirte die Division Desmas die Brücke über Albbach bey den Albbach-
 der Schmelzhütten, wo sich der Feind stark ver-
 schanzt hatte, indeß Richpanse zu St. Blasius
 anlangte und 4 Bataillons über den Haufen
 warf, die dasselbe innen hatten.

Den 10ten Floreal war ein großer Theil
 der Armee hinter der Butach *) vereinigt und
 fast alle Divisionen standen mit einander in Ver-
 bindung. Diesen Tag benutzte man zur vollkom-
 menern Reconnoszirung des Terrains und gegen
 Abend setzte sich die Konvoi in Marsch von Gries-
 berg aus, nach dem Orte der Ueberfahrt.

Den 11ten früh gegen 4 Uhr machte der
 Feind ein starkes Musketenfeuer auf die am Ufer
 unsrer Seite in Ordnung gestellten Fahrzeuge,
 die er entdeckt hatte. Es breitete sich in einem
 Augenblicke über die ganze Fronte aus; aber
 bald vertrieb unser Artilleriefeuer den Feind vom
 jenseitigen Ufer, und 4 Kompagnien stiegen in
 die Barken und waren bald übergesetzt. Die
 Truppen kamen hierauf in Menge an, sich einzu-

*) Ein Bach im Schwarzwald.

Schiffen und die erste Ueberfahrt ward durch einen glücklichen Erfolg vollkommen gesichert.

Man beschäftigte sich nachher mit Erbauung der Brücke, welche bald vollendet wurde. Mit beispielloser Hitze stürzten die Truppen darüber hin und der Uebergang wurde so schnell bewirkt, daß noch vor 9 Uhr des Morgens die ganze Armee nebst einem Kavallerie-Reservekorps am jenseitigen Ufer des Rheins war, sich auf der Ebene stellte und in bester Ordnung avancirte.

Der zweite Uebergang bey Paradis *) war mit mehr Beschwerlichkeiten verknüpft. Der Feind stand mit ganzer Macht bey dem Dorfe Bussingen und auf den mit Weinbergen bedeckten Anhöhen; unsere Truppen waren zu schwach diese Stellungen einzunehmen, die sie nichts desto weniger zu verschiedenen Malen mit Herzhaftigkeit angriffen. Aber eine unserer Kolonnen, die durch Reichlingen passirt war und sich auf

*) Paradis ist ein Fräuleinstift, unmittelbar am Ufer des Rheins gelegen, eine halbe Meile über Schaffhausen im Angesicht und ein wenig unterhalb dem Dorfe Bussingen, das ihm auf dem rechten Ufer gegenüber liegt. Um an das Ufer zu kommen, muß man über den Klosterhof.

Schaffhausen gerichtet hatte, setzte den Feind zwischen zwei Feuer und zwang ihn, das Dorf Büsingen plötzlich zu verlassen und wir rückten noch am nämlichen Tage in Schaffhausen ein.

Der Württembergische Kommandant der Festung Hohentwiel *) kapitulirte, ungeachtet man weit entfernt war, auf einen Angriff mit ganzer Macht zu denken. Die Beznahme dieser Festung war eine der ersten glücklichen Folgen des Uebergangs, wobei wir überdies noch dem Feinde 3 Kanonen abnahmen und 7 bis 800 Gefangene machten, unter welchen sich ein Major und mehrere Offiziers befanden.

*) Die Festung Hohentwiel liegt auf der Spitze eines Berges in Form eines Zuckerhutes, der sehr hoch und von allen Seiten abhängig ist, von dem Rheine in einer Entfernung von 3 Meilen aufs wenigste, und das Dorf Singen, auf dem Wege von Schaffhausen nach Stockach beherrscht. Die Lage dieser Festung macht sie fast unüberwindlich.

Zwei und zwanzigstes Kapitel.

Schlacht bey Engen.

Nach dem Uebergange über den Rhein bey Reichlingen, war, mit Ausnahme des Korps St. Suzanne, das sich damals noch auf dem Marsche von Freiburg nach Offingen befand, die ganze Armee beisammen und in Schlachtordnung gestellt.

Der Feind, durch unsere Bewegungen getäuscht, marschirte in größter Eile, Stockach zu gewinnen und daselbst den stärksten Theil seiner Macht zusammen zu ziehen, ehe wir in der gehörigen Entfernung waren, ihn anzugreifen. Moreau verlor seiner Seits nicht einen Tag, auf ihn los zu gehen und bemühte sich, ihn durch seine Bewegungen zu verführen. Am 13ten Floreal ließ er die Armee vorrücken, sich der Linie von Stockach bey Engen zu bemächtigen.

Vor diesem letztern Orte zog General Krays den größten Theil seiner Macht zusammen. Dies-

Seits der Dorfs Wolterdingen stieß die Division Delmas auf seine Avantgarde, die er bis auf die andere Seite des Dorfs zum Weichen brachte, wo sie sich auf einem erhabenen Platze, unter Deckung einer zahlreichen Artillerie und eines starken Kavalleriekorps, wieder setzte. Hier begann wieder ein hitziges Treffen, so wie auf dem linken Flügel mit der Division Richpanse zwischen Wolterdingen und Leibperdingen. Die Holzungen von Welschengen, Mülhausen, Echingen und Hohenheben wurden, der hartnäckigsten Verteidigung und unserer ungleich schwächeren Artillerie ungeachtet von unsern Leuten erobert, und wir blieben in der Nacht Meister davon.

Unser rechter Flügel marschirte auf Stockach und stieß auf den Feind, der sogleich bis vor diese Stadt zurückgeworfen wurde, wo er uns mit einer zahlreichen Infanterie und Kavallerie, durch eine furchtbare Artillerie unterstützt, erwartete. All seiner Anstrengungen ungeachtet wurde er mit ansehnlichem Verlust bis hinter Stockach zurückgeworfen. Unsere Truppen drangen mit ihm zugleich so durch einander in diese Stadt ein, wo man ungeheure Hafer- und Wehlmagazine und

eine ansehnliche Bäckerei stand. Streifend gewann unsere Kavallerie die jenseitigen Anhöhen.

Das Korps St. Cyr mußte sich mehrmals mit dem Feinde einlassen. Die Brigade des Generals Roussel attackirte die Oesterreichischen Truppen, welche Nauendorf kommandirte und ein über Engen hervorstehendes Plateau innen hatten, mit Lebhaftigkeit. Dieser Platz wurde hartnäckig vertheidigt, mehrere Male verloren und gewonnen und gegen 10 Uhr des Abends endlich noch von den Unsrigen behauptet.

In der Nacht zog sich nun der Feind über Mößkirch und Grombach zurück, mit Verlust von 4000 Todten auf dem Schlachtfelde, das er uns überließ und wir blieben, zufolge des vorgesezten Ziels unsers Obergenerals, Meister von der Gegend von Stöckach bey Engen.

Diese Schlacht kostete dem Feinde 90 Kanonen, 3 Fahnen und mehr als 7000 Gefangene,

Drei und zwanzigstes Kapitel.

Schlacht bey Mößkirch. — Treffen bey Biberach.

Der glückliche Ausgang der Schlacht bey Engen war die Vorbereitung zu den Siegen der französischen Armee in gegenwärtigem Feldzuge. Nachdem der Feind diese Schlacht verloren, so machte er einen schnellen Rückzug, dergestalt daß man ihn erst am 15ten einholen konnte. Er schien geneigt, das Treffen in einer Ebene vor Mößkirch abzuwarten, wo er eine beträchtliche Macht gesammelt und mit einer ansehnlichen Artillerie versehen hatte. Mit Anbruch des Tages ließ Moreau die Armee vorrücken.

An der Spitze des rechten Flügels zog sich General Lecourbe von Stockach nach Mößkirch und ließ rechts eine Brigade stehen, den Constanzer See zu beobachten, und eine auf Klosterwald, die Wege von Pfullendorf und Mengen besetzt zu halten.

Das Korps St. Cyr avancirte rechts über Liebtingen.

Das Reservekorps marschirte in der zweiten Ordnung vom rechten Flügel.

Die Division Montrichard nahm ihre Richtung auf Mößkirch durch Grombach und öffnete bald die Wege mit Kavallerie und Artillerie. Aber der Feind machte durch seine große Ueberlegenheit den größten Theil unsrer Feldstücke unbrauchbar und es bedurfte der äußersten Anstrengung der Chefs und der größten Aufopferung der Soldaten den Streit auf diesem Punkte zu bestehen. Aber ein Theil von der Division Wandamme, welcher zu Klosterwald eingetroffen war, unterstützte den General Montrichard und setzte ihn in Stand, Mößkirch zu behaupten; und bald drang General Molitor, welcher Auftrag hatte, diese Stadt anzugreifen, an der Spitze zweier Halbbrigaden daselbst ein.

General Kray konnte die glücklichen Fortschritte unsers linken Flügels nicht aufhalten; er zog deshalb auf seinem rechten eine Masse von 20,000 Mann zusammen, an deren Spitze er

mit unerschütterlicher Anstrengung sich bemühte, unsern Linien zu forciren und zum Weichen zu bringen; aber ob gleich unsere Truppen unaufhörlich ein fürchterliches Artilleriefeuer ausstehen mußten und genöthiget waren, unter dem entseßlichsten Feuer dreimal zu changiren, so manövriren sie doch mit solcher Herzhaftigkeit und Kaltblütigkeit, daß sie die Angriffe des Feindes abschlugen und er sie nicht abschneiden konnte. Die Division Richempanse, welche noch nicht geschlagen hatte, kam herzu und unsere Truppen, durch diese Verstärkung aufs neue angefeuert, griffen den Feind mit einer Tapferkeit an, die den Sieg entschied. Der Ausgang war, der Kühnheit und Uner-schrockenheit der Unserigen ungeachtet, lange un-gewiß, weil sie allein, ohne die außerordentli-chen Kaltblütigkeit und erhabenern Talente des Obergenerals, nicht hinreichend gewesen wären den Sieg zu ersechten. In der Nacht fieng der Feind an, auf allen Seiten zu weichen und über-ließ uns das Schlachtfeld. Er retirirte über Segmaringen, wo er über die Donau zurück-zieng. Sein Verlust belief sich in dieser Schlacht auf 4000 Tode und Verwundete, 3000 Gefan-gene, 5 Kanonen und mehrere Munitionswagen.

Tags darauf verfolgte ihn die Division Ney mit Lebhaftigkeit, brachte ihn in Unordnung und nahm ihm noch 1500 Gefangene.

Hierauf nahm die Armee ihre Stellung, mit dem rechten Flügel an Konstanzer See, mit dem linken an der Donau bey Mengen.

Den 17ten und 18ten avancirte die Armee bis über die Schaffsen.

Den 19ten rückte sie immer weiter vor.

General St. Cyr avancirte an der Spitze zweier Divisionen gegen Eberach, stieß bey Oberndorf auf den Feind und drängte seine Vorposten bis in seine Hauptstellung zurück, wo er auf den Höhen diesseits des Thales dieses Baches vortheilhaft stand. Er hielt sie mit zehn Bataillons einem starken Korps Kavallerie und fünfzehn Kanonen besetzt; nichts destoweniger nahm sich General St. Cyr vor, ihn anzugreifen und that dies mit solchem Ungestüm, daß dieses Korps in Unordnung gebracht und in den Rißgraben geworfen wurde. Unsere Truppen verfolgten ihn und bezogen Eberach.

Noch diesem ersten glücklichen Erfolg ließ St. Cyr ein neues feindliches Corps erstellen, das in einer vortrefflichen Stellung auf einem erhabenen Plateau stand, zu welchem nur ein einziger Zugang war. Er hatte seine Einrichtung so gut getroffen und der Angriff geschah mit solcher Kühnheit, daß dieses Corps in die Flucht geschlagen wurde und dem Sieger das Schlachtfeld überlassen mußte.

Die Division Michépanse stieß ihrer Seite weit vor Viberach auf den Feind, drängte ihn bis über diese Stadt zurück, vor welcher er gerade um dieselbe Zeit ankam, als das Corps St. Cyr seinen Eingang daselbst hielt. Gleich griff Michépanse die Anhöhen jenseits des Daches an, welche von einem zahlreichen Corps, unter Beschuss einer starken Artillerie, besetzt waren. Inmitten mit solchem Ungestüm, daß er die Stellung des Feindes erschütterte, das und den Platz räumte und mit Todten und Verwundeten bedeckt überließ.

Inmitten der Schlacht machten wir noch Des Reichthums gefangen, welche uns geführ nach oben und 1771 unter der Hand. 2. 1771. 1771.

so viel an Todten und Verwundeten verloren. In Ulberach fanden wir beträchtliche Magazine.

Der Feind retirirte sich jenseits der Iser, von welcher er die Brücke abbrach.

Den 20ten Floreal verließ der rechte Flügel, der an diesem Vorfalle keinen Theil genommen hatte, seine Stellung über der Altrach, um oberhalb Memmingen über die Iser zu gehen. Die Divisionen Montriehard und Lorges giengen über den Bach und griffen sogleich den Feind an. Der Streit war hartnäckig und dauerte bis in die Nacht, da uns endlich das Schlachtfeld blieb.

Den 21sten erneuerten dieselben Truppen den Angriff und giengen nach Memmingen, wo sie bloß eine leichte Avantgarde fanden, welche ziemlich weit jenseits über die Stadt hinaus geworfen wurde. Die Bataillon wurden in diesem Treffen überzugerichtet und wir machten 1200 Gefangene.

Das Korps des Generals St. Suzanne, das seit dem 9ten Floreal von der Armeel abgesondert, seinen Marsch fortgesetzt hatte, am nach Alt-Breisach über das rechte Ufer der

Donau zu gehen und durch Freiburg, das Höl-
lenthal, Offingen und Donaueshingen passiert
war, stieß den zosten auf der Höhe unsers linken
Flügels zu uns, schloß sich mit seinem rechten
ans Centrum der Armee an und erhielt von die-
sem Tage an die Benennung des linken Flügels.
Dieser Flügel behielt seine Stellung über dem
rechten Ufer des Flusses. —

Vier und zwanzigstes Kapitel.

Wegnahme der Flotille von Williams auf dem Constanzer See. — Eroberung unserer Truppen von Wangen, Lindau und Bregenz.

Der Obergeneral sah, daß es, den rechten Flügel zu unterstützen und die Kommunikation mit demselben zu sichern, von äußerster Wichtigkeit war, sich zum Meister von Bregenz und Lindau zu machen, detachirte deshalb die erste Brigade des rechten Flügels unter General Laval, sich dieser Plätze zu bemächtigen. Unsere Kanonierschaluppen, zur Aufsicht über den See und den Bewegungen der österreichischen Flotille Widerstand zu thun befehligt, trugen zu dieser Action bey.

Den 19ten verfügten sie sich auf Lenggen Argen, landeten daselbst und schickten zum Recognosciren aus. Aber Williams hatte seine Flotille verlassen und gieng zu Lande mit 2 Ka.

monen- und einem Corps Tyroler Jäger auf das schwache, aufgeschiffte Detachement los, welches er zwang, in seine Schaluppen zurückzuziehen.

Den 20sten bemerkte ein Theil der Truppen welche Rheinaud behaupteten, daß der Feind seine Posten vom Rheinufer an sich gezogen hatte, paßirte den Fluß und zerstörte die Batterien, welche derselbe errichtet hatte, unsere Kommunikation zu erschweren.

Den 21sten begaben sich unsere Kanonier-Schaluppen nach Lindau, welches sie leer fanden. Sogleich nahm ein Theil seine Richtung auf Oregenz. In dieser Anfuhr war es, wo wir 17 Schaluppen wegnahmen, welche mit der von Williams verlassenen österreichischen Flotille gemeine Sache machten, nachdem wir zuvor ihre Kanonen aufgehoben hatten.

Dies war das Ende dieser benüthigten Flotille — ein eitler Versuch, der für die Oesterreicher nicht den geringsten Nutzen hatte und den die unsrige, an Menge und Gehalt um die Hälfte schwächer, gänzlich entkräftete. Dieser Williams,

in den türkischen Belagerungen so fürchtbar, verließ den Constanzer-See eben so ehrenvoll, als den Rütcher, indem er, ohne einen Schuß zu thun, sich unter seinen Schaluppen wegschlich und auf dem festen Lande rettete.

In diesem Hafen befanden sich beträchtliche Fourage, Magazine.

Nach dem Treffen bey Memmingen betraute Moreau ein ansehnliches Korps unter dem Befehl des General Lorgee, um mit der Reservearmee gemeinschaftliche Sache zu machen. Dieses Korps gieng den 22sten Floreal von der Armee ab. Gegen das Ende des Monats vereinigte sich ein anderes Korps mit dem General Moncey, um über den St. Gotthard zu gehen; dieses nöthigte uns, Bruggen zu verlassen, nachdem wir zuvor die Magazine, so wie die im Hafen befindlichen Schaluppen und Fahrzeuge aufgehoben hatten. Lindau nahm Gelegenheit zur Gegenwehr und man vertheidigte einige Tage lang diesen Platz.

Fünf und zwanzigstes Kapitel.

Treffen bey Erbach und Delmesingen

Den 22. 23 und 24ten ließ der Obergeneral verschiedene Bewegungen machen, um vorwärts zu kommen, welche ohne besonders merkwürdige Ereignisse ausgeführt wurden.

Den 26ten wollte General Kray die isolirte Stellung des St. Suzanne benutzen, besetzte derothalben das Holz zwischen Papelau und Achstede, um ihn gänzlich zu verderben und richtete gegen diesen einzigen Standpunkt der Armee eine außerordentlich starke Macht. Es gelang ihm, durch die verschiedenen Brigaden durchzubrechen und sie voneinander zu trennen und brachte es sogar so weit, uns zurück zu werfen. Aber General St. Suzanne war so glücklich durch gute Anstalten, die verschiedenen Theile seines Korps zu sammeln und das Treffen zu erneuern. Hierauf

begann St. Cyr, welchen Moreau eine solche Stellung hatte nehmen lassen, daß er den St. Suzanne unterstützen konnte, eine Kanonade vom rechten Ufer der Iser, welche den Feind veranlaßte, sich zusammenzuziehen. Zu dem Endzwecke stand derselbe mit zwei Divisionen am linken Ufer des Flusses, denn Moreau sah vorher, daß man gewiß etwas wider ihn unternehmen würde. Obgleich unsere Truppen durch ein zwölfstündiges Gefecht erschöpft waren, verfolgten sie dennoch den Feind und nahmen ihre vorige Stellung wieder.

Den 27, 28 und 29sten ließ Moreau die Armee auf dem linken Flügel eine Bewegung machen um den größten Theil auf die andere Seite der Donau zu führen, in der Absicht, den Feind zu veranlassen, von Ulm wegzugehen, oder wenigstens auf der vor diesem Orte stehenden Feldschanze zu rekonosziren. Aber Kray, durch neun Korps verstärkt, war in Ulm zu sicher, als daß man wider seinen linken Flügel etwas hätte unternehmen können und von der rechten Flanke konnte man ihm nicht anders beikommen, als durch einen langen Umweg. Dies veranlaßte den General Moreau über die Donau ganz wieder zurück zu

auf den Bach los gehen, in der Hoffnung, daß der Feind ihm verlassen und ihm den Uebergang streitig machen würde.

Den 30sten Floreal, 1sten und 2ten Prærial gieng unsere Armee über die Donau zurück, warf sich auf die rechte Seite und besetzte den Strich zwischen der Wundel und Jfer. Vor ihm hatte St. Cyr ein Observationskorps stehen lassen, das linke Flügel aber war über die Donau zurück und auf die andere Seite der Jfer gegangen.

Den 2ten Prærial that der Feind einen lebhaften Angriff auf das Korps St. Suzanne; er setzte mit der Kavallerie durch die Fuhrt über die Donau, vorwärts Erbach, unter Bedeckung von 11 Kanonen und ließ die Brücke wieder ausbessern, Infanterie und Artillerie übersetzen zu lassen. Ein beträchtliches Kavalleriekorps wendete sich auf Nischtedt, das wir innen hatten; seine größte Anstrengung war auf Delmesingen gerichtet, das er sogleich wegnahm; in der Folge aber wurde er durch geschickte Manöuvres des Moreau und durch die Tapferkeit der Soldaten wieder herausgejagt. Er wurde auf allen Seiten gemorfen und gieng über die Donau zurück mit

Verlust von 400 Gefangenen, darunter ein Offizier vom höhern Range war, und einer großen Anzahl Töchter, Verwundeter und Ertränkter.

Sechs und zwanzigstes Kapitel.

Einzug der Franzosen zu Augsburg. — Schlacht am linken Ufer der Iser. — Uebergang über den Lech,

Moreau, der die Absicht hatte, durch den scheinbaren Uebergang über den Lech den Feind zu verführen, seine Stellung vor Ulm zu verlassen, ließ die Armee verschiedene Bewegungen vor der Iser machen. Der rechte Flügel avancirte bis Augsburg, wo er den 8ten eintraf. Hier nahm die Armee ihre Stellung, mit dem rechten Flügel an dem Lech, mit dem linken an der Iser und eine Division am jenseitigen Ufer dieses Bachs, welche sie bis zum 14ten behauptete.

Der Feind hatte am linken Ufer der Iser eine starke Reconnoissance unternommen und ließ den Moreau vermuthen, daß er die Absicht

habe, die daselbst stehende Division anzugreifen; zufolge dessen ertheilte er auf dem rechten Flügel Befehl, sich auf dem linken zusammen zu ziehen, um sich der Armee zu nähern. Dieser nahm seine Stellung über der Bertach *) und ließ zu Augsburg und Landsberg Detachements zurück.

Vom 15ten bis 16ten näherte sich derselbe immer mehr, räumte die beiden eben genommenen Städte und setzte sich zwischen der Gunz und Kamlach.

Diese rückwärts gehende Bewegung, welche die Konzentrirung der Stärke der Armee beabsichtigte, gab auf wenig Augenblicke Veranlassung, durch die deutschen Zeitungen den Sieg auszusprechen; aber der Feind konnte sich eben nicht lange seiner Rückkehr nach Augsburg freuen, die wie ein Triumph gefeiert wurde; Dank sey es der Tapferkeit unserer Soldaten, welche ihre Absicht erreichten, eine unendlich weit überlegene Macht über den Haufen zu werfen.

*) Ein Bach, der sich unterhalb Augsburg mit dem Lech vereinigt.

Während dieses Manövre ausgeführt wurde, attackirte der Feind, der ein starkes Kriegsgeschütz zusammen gezogen hatte, mit 40,000 Mann, die am linken Ufer der Iser stehende Division Richpanse. Diese Division war in drei Abtheilungen getheilt und die Brigade vom rechten Flügel wurde mit Hige angegriffen. Die Division Ney rückte über die Brücke von Kilming schnell an und drängte den Feind bis Dittenheim zurück; aber eine über Kerchberg anrückende Kolonne war mit zwei Bataillons beschäftigt und diese konnten sich daselbst nicht halten. Durch dieses Manövre kömten die Oesterreicher vor die Brücke bey Kilming. General Ney machte einen Contremarsch, um diesen wichtigen Posten wieder zu gewinnen; eine Halbbrigade avancirte in Doppelschritten unter dem heftigsten Feuer, ohne durch einen einzigen Flintenschuß zu antworten; der Feind wurde geschlagen und in einen engen Holzweg zurückgeworfen, wo er, mit Verlust von 1200 Gefangenen, Artillerie und Munitionswägen im Stiche lassen mußte. General Richpanse, welcher zurückgedrängt wurde, sich aber mit äußerster Harnäckigkeit vertheidigte, erneuerte den Angriff, nöthigte den Feind zum

Rückzuge, und machte seiner Seite 200 Gefangene, worunter sich der General Graf von Sporck befand.

In dieser Schlacht machten wir 2000 Gefangene und erbeuteten acht Kanonen sammt Pulverwägen.

Ueber Hals über Kopf retirirten die Oesterreicher die Nacht hindurch bis jenseit der Donau und brachen alle Brücken ab, die sie über diesen Fluß geschlagen hatten.

Nach dieser Affäre beschloß Moreau, den rechten Flügel abnormals über das Loch zu führen. General Lecourbe bewirkte den Uebergang über diesen Fluß mittelst zwei verschiedenen Brücken, schlug den Feind und nahm ihm 2 Kanonen ab.

Den 23ten näherte sich die Armee der Donau, um der Division Lecourbe in ihren Bewegungen zur Seite zu stehen. Der Feind wollte sie angreifen, aber er wurde allenthalben geschlagen und verlor bey dieser Gelegenheit 400 Tode und Verwundete und 600 Gefangene.

Am nämlichen Tage war Prinz Reuß vorgerückt, unsere Position vom rechten Flügel an-

zugreifen; General Molitor, der sie kommandirte, gieng ihm entgegen, warf ihn, jagte ihn in die Flucht und machte 150 Mann zu Gefangenen.

Sieben und zwanzigstes Kapitel.

Uebergang über die Donau. — Schlacht bey Hochstadt.

Hartnäckig behauptete Kray seine Stellung vor Ulm, und Moreau, der nicht in Bayern einrücken konnte, ohne jenen herausgedrängt zu haben, entschloß sich, um ihn zu zwingen, zu einem außerordentlich kühnen Manövre. Ohne Brückengeräth, ohne Fahrzeug unternahm er es, unterhalb Ulm die Donau zu passiren. Die Absicht dieses Unternehmens war, den Feind von seinen Magazinen zu Regensburg, Ingolstadt und Donauwerth abzuschneiden und ihn zum Rückzuge, oder zum Schlagen zu zwingen.

General Recourbe wußte, daß die Brücken bey Mindheim und Gremheim am leichtesten herzustellen wären; entschloß sich, auf diesem Punkte

überzugehen und machte den 29sten Decbr. eine falsche Attaque auf Dillingen und Laningen, um das in dieser Gegend stehende Korps Starrey, welches die Niederdonau vertheidigen mußte, abzuziehen.

Den 30sten früh begann die Division Guadin die Attaque gegen Blindheim, mittelst einer Kanonade, wodurch der Feind genöthiget wurde, sich vom Ufer wegzuziehen. Bald gingen 80 Schwimmer mit 2 kleinen Röhren über, in welchen sie ihre Waffen überführten. Sie landeten am gegenseitigen Ufer und ohne sich zum Anziehen Zeit zu nehmen, ergriffen sie bloß das Gewehr setzten nackend dem Feinde nach und nahmen ihm zwei Kanonen ab. Hierauf passirten die Kanonieren auf Leitern, die man quer über die Brückenpfeile warf, um diese Feldstücke zu bedienen und gegen den Feind zu richten.

Dieser glückliche Erfolg des ersten Unternehmens erleichterte die Wiederkerrichtung der Brücken, welche die Pontonniers und Winterer mit außerordentlicher Geschwindigkeit bewerkstelligten. Zwei Batterien setzten aber das nehmen sogleich die Dörfer Blindheim und Gremheim weg, der

Reiß von dem Oeffentlichen Demuthard aus. Ein
 du passirte nach und nach.

Der Feind marschirte nun mit vereinter
 Macht auf der einen Seite von Donaumerth,
 auf der andern von Dillingen her, gegen uns
 los. Um die Verthigung dieser beiden Corps
 zu verhindern, ließ Lecourbe die drei Scher-
 nungen angreifen, welches mehrmals verloren
 und gewonnen wurde. Seiner Ueberlegenheit un-
 getrübet, wurde der Feind durch einen heftigen
 Angriff in Unordnung gebracht, welche zwei Es-
 cadrons Karabinier, ein Peloton von der 3ten
 der Husaren und die Geforte des General Lecour-
 be ausführten. Dieser Angriff, von einer Hand
 voll braver Krieger begonnen, drängte ihn bis
 Donanwerth wieder zurück. Man thatte 2500
 Gefangene, erbeutete 16 Kanonen, 4 Fahnen
 und 300 Pferde.

An der Spitze mehrerer Kavallerieregimen-
 ter schlug sich Lecourbe auf die linke Flanke des
 Oesterreicher die mit einer zahlreichen Kavallerie
 gedeckt war; er überfiel sie, und ließ sie aus
 dem Wege von Gachhofen bis Dillingen herabsie-
 ren.

angreifen, worauf sie zurückgedrängt wurde und die Infanterie im Stich ließ, von welcher ein Theil gefangen und abgeschnitten, der Ueberrest aber bis Grundelfingen lebhaft verfolgt wurde.

General Kray ließ seine ganze Kavallerie gegen uns aufmarschiren, welche sie unsrige eine Zeitlang zurückdrängte und nach erhaltener Verstärkung setzte er sich mit einem Korps von 8000 Mann vor der Brenz fest. Glücklicherweise war ein Theil des Reservekorps über die Donaubrücken bey Dillingen und Lauingen gegangen, welche wieder hergestellt waren; die Division Decaen vereinigte sich mit dem General Lecourbe. Der Feind wurde von unserer Kavallerie wüthend angegriffen und zuletzt gänzlich über den Haufen geworfen. Das Treffen dauerte bis Abends 11 Uhr, als der Feind, der bis über die Brenz zurückgeworfen war, uns seine Stellungen überließ.

In dieser Schlacht hatten wir 5000 Gefangene gemacht, 5 Fahnen und 20 Kanonen sammt Pulverwägen erobert; den Tag darauf nahmen wir noch 300 Wagen und 1200 Pferde, so wie die zu Donaumerth befindlichen Magazine weg.

Acht und zwanzigstes Kapitel.

Vorfall bey Nordlingen. — Treffen bey Neuburg. —
Einzug der Franzosen in München.

Der Feind, der sich nach der Schlacht bey Hochstädt in die Nothwendigkeit versetzt sah, entweder noch eine Schlacht zu liefern, oder seine Stellung bey Ulm zu verlassen, um Ingolstadt zu gewinnen, bewerkstelligte seinen Rückzug. Die Armee begann ihn zu verfolgen; allein, da er sehr schnell retirirte, so wurde bloß sein Nachtrab von dem General Lecourbe eingeholt, welcher 150 Gefangene davon machte. Er schien auf der Anhöhe von Nordlingen, wo er eine starke Artillerie aufführte, Stand halten zu wollen; aber er konnte es nicht verhindern, daß ein Theil der Armee die an die Straße stoßenden Holzungen durchbrach und gegen Rißlingen sich setzte.

Nachdem der Feind vor Ulm seine Vorposten vom rechten Ufer der Donau zurückgezogen hatte,

ging General Richpanse bey Sünzburg über diesen Fluß, wo er die Brücke wieder in Stand setzte und die Verrennung dieses Platzes von beiden Ufern formirte.

Zur nämlichen Zeit schlug General Kray dem General Moreau einen Waffenstillstand vor, indem er diesem von dem in Italien, am 27sten Präréal, zwischen Melas und Verthier geschlossenen Nachricht gab. Moreau wollte ihn nicht Zeit gewinnen lassen, sich in Baiern zu setzen und uns den Einzug streitig zu machen, und schlug deshalb sein Anerbieten aus; aber in der Hoffnung, daß er bald Gelegenheit finden würde, seinen Marsch zu hemmen, veränderte er das Ziel seiner Absichten und ließ augenblicklich unter dem Kommando des General Decaen ein Detaschement nach München aufbrechen, das in Eilmärschen dahin abgieng.

Den 5ten und 6ten Messidor verfolgte man den Feind der sich hinter die Bernis zog; er verlor eine ganze Kolonne von seiner Equipage; das Schloß Harburg kapitulirte und wir machten 150 Mann gefangen.

Den 5ten marschirte der rechte Flügel unserer Armee auf Neuburg; die Division Montrichard welche sich nach diesem Orte schlug, hatte die härtesten Anfälle der kaiserlichen Armee auszuhalten; wir stießen auf ihre ersten Vorposten vor dem Dorfe Straw und drängten sie bis auf die Anhöhen von Unterhausen, welche der Feind mit Mannschaft stark besetzte. Er wurde abermals von der Fronte angegriffen, seine Stellung aufgehoben und wir gelangten von hinten auf die Anhöhen gegen Neuburg über. Aber die Oesterreicher erhielten unaufhörliche Verstärkungen, erneuerten den Angriff und verdrängten uns von den Anhöhen. Die Division Montrichard sah sich zum Rückzuge genöthiget und bewirkte ihn schon in der besten Ordnung, als Grandjean, der mit seiner Division über den Lech gegangen war, ihr zu Hülfe kam. Der Feind wurde aufgehalten; unsere Truppen stellten sich in drei Kolonnen, ihn in seiner Position anzugreifen, und diese arbeiteten mit solcher Standhaftigkeit und vereinigten Kräften, daß es ihnen gelang, dieselbe zu erobern und ihn gänzlich daraus zu verdrängen.

In diesem Handgemenge fiel der brave *Lacour d' Auvergne* *), erster Granadier bey der französischen Armee, welcher in der 46ten Halbbrigade im Gliede stand.

Man focht von beiden Theilen mit gleicher Hitze und erst um 11 Uhr des Abends nahmen unsere Truppen Besitz von den Höhen bey Unterrhausen.

In der Nacht räumte der Feind Memburg, verbrannte die dasige Brücke und retirirte nach Ingolstadt, auf beiden Seiten des Flusses, mit Zurücklassung von 800 Gefangenen von 15 verschiedenen Regimentern.

Am nämlichen Tage befand sich das unter den Befehlen des Generals Decaen stehende Detaschement, welches in Eilmärschen nach München anrückte, bey Dachau, gelangte Tags darauf zu seiner Bestimmung und bemächtigte sich der Hauptstadt Baierns, nachdem es 24 Meilen des

*) Es ist merkwürdig, daß dieser brave Granadier, aus Turenne's Blut entsprossen, in demselben Herzogthume und am demselben Tage fiel, an welchem sein Ahnherr blieb. Turenne starb am 27ten Julius 1675.

Landes, über 12 Myriameter in 3 Tagen zurück, gelegt und während des Marsches 3 Treffen ausgehalten hatte.

Treffen bey Landsbut.

Nach verschiedenen kunstvollen Bewegungen beschloß Moreau, seinen linken Flügel vor Ingolstadt stehen, den rechten aber dergestalt vorrücken zu lassen, daß er die Division Decaen unterstützen könnte, welchen der Feind angegriffen haben würde, wenn er die Absicht gehabt hätte, über die Isar zu gehen.

Vom 9ten bis 14ten Messidor, machte die Armee verschiedene Märsche zwischen dem Lech und der Isar, über die Paar, Inn und Ammer.

Da die österreichische Armee die Stellung bey Ingolstadt nicht gedeckt und nur eine Garnison daselbst gelassen hatte, war Moreau auf seinem linken Flügel ruhig, wo es hinreichend war, diese Stadt zu beobachten. Er detachirte den General Lecourbe mit der ersten Division und den Flankirs gegen das Korps des Prinzen von Reuß; von einer Seite mußte er sich gegen Brengenz und Giedditz richten, von der andern auf

Fußten und Meut, über den Oberlech, um den Feind zu bedrohen, ihm durch das Ober: Inthal in den Rücken zu fallen. Um vor dem Feinde diese Bewegung zu verstecken, mußte er eine machen, wodurch er Regensburg zu bedrohen schien.

Den 15ten setzte sich die erste Division vom rechten Flügel zu dieser Expedition in Marsch; der Rest der Armee fing an zu manöuvriren und der linke Flügel drängte die eine Division bis Neustadt über die Donau zurück.

Den 18ten Messidor attakirten unsere Truppen nach verschiedenen gemachten Bewegungen, den Landhuter Posten in 3 Kolonnen.

Der Feind vertheidigte diesen Posten mit 4000 Mann. Unsere Truppen griffen ihn mit Lebhaftigkeit an, forcirten die Brücke und hauten unter einem heftigen Musketenfeuer das Thor mit der Art ein. Hierauf drangen sie schnell durch den auf der Insel liegenden Theil der Stadt und gelangten zu einer zweiten Brücke, die der Feind zu vertheidigen suchte; aber französische Tapferkeit und Unererschrockenheit ließ ihm nicht Zeit dazu, und nachdem man auch hier auf dieselbe Art

das Thor eingehauen hatte, verfolgte man ihn bis jenseit der Stadt. In einiger Entfernung sammelte er sich wieder und erneuerte den Angriff zweimal; aber aller Anstrengungen ungeachtet wurde er lebhaft zurückgeworfen.

600 Gefangene, 1 Oberster, 2 Kanonen und 150 Pferde waren unsere Beute; überdies verlor noch der Feind 400 Tode und Verwundete.

Während dieser Bewegungen war die Division Richempanse vor Ulm stehen geblieben. In der Nacht vom 18. zum 19ten that die dasige Besatzung einen Ausfall. Sie zog sich längs der Blau und Donau hinauf und machte einige glückliche Fortschritte, wurde aber doch zurückgeschlagen und genöthiget, mit Verlust von 150 Gefangenen, vielen Todten und Verwundeten sich wieder hineinzuziehen.

Neun und zwanzigstes Kapitel.

Uebergang über den Rhein Luziensteig gegenüber. —
Einzug unserer Truppen in Geldfisch. — Waffen-
stillstand.

Geleitet durch den Geist ihres Generals eilte die französische Armee von einem Siege zum andern; der glückliche Ausgang des einen war das Vorspiel zu dem folgenden; alles wich der Stärke unserer Waffen; alles beugte sich vor einer Armee, welche Kaltblütigkeit und Tapferkeit im höchsten Grade verband und alle Hindernisse für nichts achtete. Wir folgen ihr aufs neue und sehen sie abermals eine schlachtenreiche, gefährvolle Laufbahn beginnen und ehrenvoll und sieghaft beschließen.

Indeß ein Theil des rechten Flügels in Verbindung mit den Flankirs der Generale Molitor und Mansoury, auf das Korps des Prinzen Neussing, manövrirte die Hauptarmee immer

fort, um sich zu vereinigen und an der Isar zu konzentriren.

Die Division Rey, welche Ingolstadt blockirt halten sollte, stellte bis Dürnberg häufige Reconnoissirungen an, um den General Kray auf unsern linken Flügel aufmerksam zu machen. Um aber die Bewegung bey Gueffen zu unterstützen, wo der Angriff den 22sten geschehen sollte und die Verstärkungen, welche von Tyrol kommen konnten, eingesperrt zu halten, avancirte die Division Montrieux am nämlichen Tage noch bis Benedikt Beuren.

Am 22sten griff General Subin die feindlichen Stellungen vor Gueffen an, besetzt durch Redouten und Schanzen, die mit Artillerie besetzt waren. Er nahm eine nach der andern ein, und brachte die Oesterreicher bis Gueffen zum Weichen, wo unsre Truppen mit ihnen zugleich einrückten, nachdem sie zuvor alle Hindernisse überwunden hatten. Dieser glückliche Vorfall verschaffte uns 900 Gefangene und drei Kanonen.

General Laval welcher Jämonstadt wegnehmen sollte, fand diese Stadt leer und ließ sogleich

ein Bataillon auf Brezgenz losgehen, den General Mositer zu verstärken.

Dieser General, welcher zur Hauptausführung dieser Expedition beordert war, theilte die zu seiner Disposition ihm anvertrauten Truppen in drei Korps und war so glücklich, alle Hindernisse zu übersteigen, die die schlechten Gebürge wege ihm verursachten. Der Uebergang über den Rhein bey Luziensteig wurde den 24sten Messidor glücklich bewerkstelliget; eine Kolonne wurde sogleich auf das rechte Ufer übergesetzt, der außerordentlich unbedeutenden Hülfsmittel und des reißenden Stroms ungeachtet. Der Feind staunte über unsre Geschwindigkeit und stellte uns, da er sich nicht in der gehörigen Positur befand, nur einen schwachen Widerstand entgegen. Hierauf detachirte General Jarbon einige Truppen gegen Ehur und marschirte mit dem Reste gegen Feldkirch zu, wo er, der Entfernung wegen, an demselben Tage nicht eintreffen konnte.

Die Kolonne des Adjutants Dormenans rückte am nämlichen Tage in Ehur ein, wo sie mit einer Abtheilung jener, die bey Luziensteig übergegangen war, zusammentraf.

General Mollitor, der am nämlichen Tage nach Feldkirch marschirte, stieß vor Hohenrubst auf ein beträchtliches feindliches Korps, das er, der Ueberlegenheit desselben ungeachtet, angriff und bis Goezi zurückdrängte, wo es Verschanzungen hatte, die er mit Sturm wegnahm.

Die Tapferkeit, die wir bey diesen mannichfaltigen Anfällen bewiesen hatten, machte den General Jellachich, Kommandanten in Feldkirch, glauben, wir hätten Verstärkungen erhalten; aus dieser Ursache entschloß er sich, den Ort zu räumen und unsere Truppen hielten den Morgen darauf, den 25ten Messidor, ihren Einzug daselbst.

Diese Expedition war die letzte dieses Feldzugs, wobey wir Feldkirch, Zuessen und Immenstadt gewannen, Graubünden und den Pas bey Luziensteig besetzten, 1300 Gefangene machten und einige Kanonen erbeuteten.

Da Kray neue Waffenstillstands-Vorschläge gethan hatte, so nahmen den 23ten Messidor die Verhandlungen ihren Anfang, um die Bedingungen festzusetzen und den 26ten desselben

Monats wurde ein Vertrag geschlossen, der alle Feindseligkeiten hemmte.

Inzwischen that die Ingolstädter Garnison in der Nacht vom 27sten zum 28sten auf der linken Seite der Donau einen starken Ausfall, der unsere Posten zum Weichen brachte; aber General Mey, der diese Stadt blokirte, warf sie, mit Verlust von 600 Gefangenen, in die Mauern zurück.

Während dieses Monats, da die Gallobatavische Armee sich noch nicht gegen den Niederrhein in Marsch gesetzt hatte, hielt es der Obergeneral für dienlich, den General St. Suzanne zu detachiren, um vor Mainz ein Korps aufzubringen, das in Franken einzubrechen bestimmt war; um die Mitte des Präréal war er von der Armee abgerückt.

Den 14ten Messidor hatte dieses Korps seine Bewegung angefangen und die Nidda passiert. Den 23sten wurde dasselbe in seiner zwischen Neuweissenburg und Hanau genommenen Stellung angegriffen, aber es schlug den Feind und machte 200 Gefangene. Es verfolgte seine

glücklichen Fortschritte, als der Waffenstillstand ihm das ganze Land bis an die Rheinuß öffnete.

Die durch den Waffenstillstand bestimmte Demarkationslinie erstreckte sich von dem rechten Ufer des Rheins, in Graubünden, bis an den Ausfluß des Rhodans in denselben Fluß. Diese schloß sich rechts an die Armee von Italien an durch Chur, das Engadinal, den Splügen und Chiavenna. Auf dem rechten Ufer des Rheins, zwischen dem Rhodan und Düsseldorf, sollten unsere Truppen die Stellungen behaupten, in welchen sie sich bey Abschließung des Vertrags befanden. Aber vor Mainz konnte die Demarkationslinie nicht über die Rur hinausgehen. Auch kam man überein, daß die vom Feinde besetzten und innerhalb dieser Linie liegenden Plätze, in jeder Rücksicht in dem Stande bleiben sollten, in welchem sie sich erwiesenermaßen in dem Augenblicke befanden, da der Waffenstillstand seinen Anfang nahm.

So endete dieser glorreiche Feldzug. Der Waffenstillstand, das Resultat desselben mußte überhaupt als Einleitung des Friedens angesehen werden. Den 9ten Thermidor wurden die Prä-

liminarien von dem ersten Konsul und dem Grafen St. Julien, als kaiserlichen Bevollmächtigten, unterzeichnet. Der Kaiser weigerte sich, den Traktat zu ratifiziren.

Diese Winkelzüge schienen bloß darauf angelegt zu seyn, um Zeit zu gewinnen, und die Armee, welche die Ruhezeit, deren sie sich erfreute, benutzte, um sich in den Stand zu setzen, neue Feldzüge zu beginnen, erhielt Befehl, die Feindseligkeiten zu erneuern.

General Moreau schrieb an den Erzherzog Johann *) damals Oberbefehlshaber der österreichischen Armee, am ersten Ergänzungstage, daß wegen Verweigerung des Kaisers, die Friedenspräliminarien zu ratifiziren, welche dessen Bevollmächtigter festgesetzt hatte, er von seiner Regierung Befehl erhalten habe, die Feindseligkeiten augenblicklich wieder anzufangen, im Fall der Kaiser nicht gesonnen wäre, wegen eines neuen Waffenstillstandes auf einen Monat mit ihm zu unterhandeln und zufolge dessen den Franzosen die Plätze Philippsburg, Ulm und Ingolstadt zur Gewähr

*) General Ray war in Ungnade gefallen.

seiner Absichten eines abzuschließenden definitiven Friedens zu überlassen.

Der Kaiser, von den vortheilhaften Stellungen der Franzosen durch den Schritt, den er that, sich selbst zur Armee zu begeben, genauer unterrichtet, fürchtete für seine Staaten. Er bevollmächtigte demnach den Grafen Lehrbach und den Baron Lauer, mit dem vom Obergeneral Moreau bevollmächtigten General Lahorie zu unterhandeln. Die verlangten festen Plätze wurden zugestanden und man wurde wegen eines Waffenstillstandes von 45 Tagen einig, welcher am 3ten Ergänzungstage unterzeichnet wurde.





Dreißigstes Kapitel.

Aufkündigung des Waffenstillstandes. — Proklamation
des Generals Moreau.

Vom Einflusse des englischen Goldes beherrscht, benutzte das Wiener Kabinet die Verlängerung der zugestandenen Waffenruhe zu Anwerbung neuer Mannschaften und neuer Organisirung der Armeen.

General Moreau reiste den 26ten Decembre von Paris ab und kam den 6ten Frimäre in München an, wo er an die Rheinarmee, welche sich bereits auf mehreren Punkten in Bewegung gesetzt hatte, folgende Proklamation erließ.

Hauptquartier München,
den 6ten Brimäre.

Der Obergeneral an die Armee.

„Soldaten! Die französische Nation war weit entfernt, zu glauben, daß ihr abermals genöthigt seyn würdet, in der rauhesten Jahreszeit die Waffen zu ergreifen, um ihr einen Frieden zu erkämpfen, den sie aufrichtig wünscht und welchen ihre Feinde durch Ränke zu verschieben suchen, deren sich die Diplomatie nur zu oft bedient.“

„In der That, man erwartete nichts weniger, als daß ein Unterhändler ohne Vollmacht zu negotiiren erscheinen würde.“

„Die französische Regierung, so aufrichtig wie die eines freien Staates seyn soll, bemühte sich, dem Gesandten des österreichischen Hauses die vortheilhaftesten Vorschläge zu thun und zweifelte im geringsten nicht daran, euern Arbeiten ein Ziel zu setzen, und Glück und Ruhe der Republik wieder herzustellen.“

„Der Graf Cobenzl hat sich erklärt, daß er über den Frieden nicht anders unterhandeln könnte, als in Gegenwart englischer Kommissarien.“

„Vergebens stellte man ihm vor, daß ein Volk, welches alle diejenigen in Europa besoldet, die sie

Waffen wider uns ergreifen wollen, nie einwilligen werde, einen Krieg beendigt zu wissen, den seine Regierung vortheilhaft findet und sogar durch die unerlaubtesten Mittel in die Länge zu ziehen sucht.“

„Die Vernunft schweigt vor der gebietenden Gewalt, und neue Unternehmungen scheinen allein der Lage der Dinge eine andere Wendung geben zu sollen.“

Durch so elende Schikamen glaubten unsre Feinde eine Jahreszeit zu gewinnen, die uns nicht verstaten würde, diesen Feldzug mit Vortheil zu unternehmen.“

„Sie sollten euch besser kennen und glauben, daß die französischen Soldaten, eben so unempfindlich gegen die rauhe Jahreszeit, als sie bey der Eroberung von Holland und Vertheidigung der Festung Mehl waren, dieselben Hindernisse würden zu übersetgen wissen, um ihrem Vaterlande einen Frieden zu verschaffen, der ihren Ruhm und dessen Glück vollkommen machen müste &c.

Unterzeichnet Moreau.

In der Nacht vom 7ten zum 8ten zog sich das Centrum der Armee an die Ufer des Inn und besetzte die Gegenden, welche die Oesterreicher verlassen hatten.

Eine französische Kolonne griff die Redouten vor Basserburg und sogar die Stadt an, bei welcher eine Brücke über den Inn geht und eroberte sie mit Sturm: die Oesterreicher wurden allenthalben geschlagen und man bemächtigte sich der Artillerie die ihre Festungswerke vertheidigte. Dieses Unternehmen war der Vorbote von der berühmten Schlacht bey Hohenlinden.

Anmerkung des Uebersetzers.

Da die Schlacht bey Hohenlinden von solcher Wichtigkeit und Folgen ist, daß sie in der Geschichte Epoche macht und eine der glorreichsten ist, welcher der General Moreau gewann, so haben wir der Uebersetzung seiner Lebensgeschichte den Plan dieser berühmten Schlacht und eine Karte von einem Theile Baierns beigelegt und es für nöthig erachtet, sowohl zu Verdeutlichung des Plans und der Karte, als zu besserer Verständlichung der in der französischen Ausgabe zu gedrängten Erzählung, einige Erläuterungen hinzuzusetzen.

Die unter dem Befehl des Erzherzogs Johann stehende österreichische Hauptarmee traf am 28sten November in der Gegend von Raasdorf ein, (s. die angefügte Karte, auf welcher Marsch, Lager und Stellungen der österreichischen Armee gelb, die der französischen aber blau bezeichnet sind;) wo er genöthiget war Halt zu machen, weil die Querwege und sogar die Hauptstraßen durch einen 36 Stunden anhaltenden Regen so sehr verschlimmert waren, daß weder die Artillerie, noch die Lebensmittel zur bestimmten Zeit eintreffen konnten.

Am nämlichen Tage, den 28sten griffen die Franzosen, sowohl auf dem Wege von München nach Haag, als auf dem von Wasserburg, die österreichische Vorpostenkette an und drängten sie zurück.

Den 29sten setzte sich die Armee des Erzherzogs nahe bey Neumark und traf, nach einem sehr beschwerlichen Marsche, am 30sten zu Ampfingen ein. Als der Vortrab ankam, waren die französischen Kolonnen des Generals Ney im vollen Anzuge auf Ampfingen und in dem Au

genblicke, da dieser General die Oesterreicher gewahr wurde, fand er es rathsam, sich in die Holzungen gegen Haag zurückzuziehen.

Die österreichische Infanterie war durch einen fast zwölfständigen äußerst beschwerlichen Marsch zu sehr abgemattet, als daß sie sogleich hätte gegen den Feind geführt werden können.

Die österreichischen Vorposten wurden, nachdem sie am 28sten bey Wasserburg zurückgedrängt worden, am 29sten von neuem angegriffen und gezwungen, sich in ihr Lager zurückzuziehen, wo sie ein lebhaftes Artillerief Feuer machten, das alle weitere Fortschritte von Seiten der Franzosen verhinderte.

Den ersten Dezember nahm General Lecourbe Rosenheim an dem Inn weg.

An demselben Tage, leitete Erzherzog Johann mit anbrechendem Tage einen Angriff in drei Kolonnen auf das Korps des Generals Ney, welcher eine sehr vortheilhafte Stellung auf den Anhöhen behauptete, wo er sich mit möglichster Hartnäckigkeit vertheidigte und zehn Stunden lang den wiederholten An-

fällen der Oesterreicher die tapferste Gegenwehr leistete, endlich aber, der Uebermacht zu weichen genöthiget, sich in bester Ordnung auf Höhen finden zurückzog.

Nach diesem Treffen (auf der Karte mit einem blauen und gelben Kreuz bezeichnet) avancirten die österreichischen Vorposten bis Haag.

Am 2ten traf ein beträchtliches Korps Oesterreicher, unter dem Kommando des Generals Kienmeyer, welches Landshut weggenommen und eine Kompagnie französischer Grenadiers nebst drei Offizieren gefangen gemacht hatte, bey Dorffen ein und sah sich mit der Armee des Erzherzogs Johann, die bey Haag kampirte, in der vollkommensten Vereinigung.

Ein und dreißigstes Kapitel.

Schlacht bey Hohenlinden, durch die französische Armee gewonnen.

Den 2ten Dezember Abends war die französische Armee des Generals Grenier zwischen Hohenlinden und Hartosen zusammengestoßen. Die Division des Generals Grandjean, deren Kommando General Grouchy übernommen hatte, stand mit dem linken Flügel an dem Dorfe Hohenlinden; die Divisionen Richpanse und Decaen befanden sich zu Ebersberg und Moreau hatte sein Hauptquartier zu Anzingen.

(S. den Plan No. 1.)

Moreau sah im Voraus, daß der Feind ihn bey Hohenlinden angreifen würde, und er ertheilte daher den Generalen Richpanse und Decaen Befehl, über St. Christoph nach Watenpot durchzubrechen und dieser Attacke mit Lebhaftigkeit in den Rücken zu fallen.

Den 3ten um halb acht Uhr des Morgens begannen die Oesterreicher den Angriff auf Höhenlinden; (in A. und B., dies war das Korps des Erzherzogs Johann; s. den Plan No. 2) man begnügte sich, ihn so lange aufzuhalten, bis ein augenblickliches Stocken muthmaßen ließ, daß die Attacke des Generals Richepanse ihren Anfang nähme. Sogleich ertheilte Moreau dem General Grenier Befehl, die seinige zu beginnen. General Ney zog sich mit Lebhaftigkeit ins Defile, (in C. s. den Plan No. 3) und stieß auf der Hälfte des Wegs von Watenpot auf den General Richepanse. (in D.) Alles, was auf anderthalb Meilen weit in den Holzungen versteckt war, wurde getödtet, gefangen, oder zerstreut; der Angriff des Generals Ney ward von der Division Grouchy (in F.) unterstützt, welche die feindlichen Reservegrenadiers (in E.) die seine linke Seite zu überflügeln bemühet gewesen, geschlagen hatte. (in E. E.) Die mit eben so viel Kühnheit als Einsicht ausgeführten Bewegungen der Generale Richepanse und Decaen waren mit den größten Hindernissen verknüpft. Genöthiget, die engsten und von den Feinden ganz umringten Wege zu passir

ren, sah sich General Richpanse mit 5 oder 6 Bataillons und einem Regiment Jäger und von den übrigen Truppen getrennt; aber ohne sich umzusehen, marschirte er mitten durch die feindliche Armee, ohne sich wegen der geringen Anzahl der Truppen die er führte im mindesten zu beunruhigen, und stieß von vorne mit der Division Ney zusammen, welche der Adjutant Ruffin mit gleicher Unerfroffenheit anführte. Von dem General Richpanse unterstützt, gelang es dem General Decaen, die Pohlen durchbrechen zu lassen. (in G.)

Indeß der Ausgang auf dem Centrum zur Entscheidung kam, nöthigte ein feindliches Korps (H.) das von Wasserburg über Ebersberg anrückte, den General Decaen, eine Wendung der Fronte auf dem rechten Flügel zu machen, um es aufzuhalten, (in I. I. s. den Plan No. 4) er drängte es in der größten Unordnung zurück.

Die Schlacht schien in 3 Stunden völlig entschieden zu seyn, als ein anderes feindliches Korps durch Wurtrain gegen Hohenlinden vorbrach; (von K. in L. L.) dies war das Korps des Generals Riemeyer, das

Eine französische Kolonne griff die Redouten vor Wafferburg und sogar die Stadt an, bey welcher eine Brücke über den Inn geht und eroberte sie mit Sturm: die Oesterreicher wurden allenthalben geschlagen und man bemächtigte sich der Artillerie die ihre Festungswerke versah. Dieses Unternehmen war der Vorbote von der berühmten Schlacht bey Hohenlinden.

Anmerkung des Uebersetzers.

Da die Schlacht bey Hohenlinden von solcher Wichtigkeit und Folgen ist, daß sie in der Geschichte Epoche macht und eine der glorreichsten ist, welcher der General Moreau gewann, so haben wir der Uebersetzung seiner Lebensgeschichte den Plan dieser berühmten Schlacht und eine Karte von einem Theile Baierns beigelegt und es für nöthig erachtet, sowohl zu Verdeutlichung des Plans und der Karte, als zu besserer Verständlichung der in der französischen Ausgabe zu gedrängten Erzählung, einige Erläuterungen hinzuzusetzen.

Die unter dem Befehl des Erzherzogs Johann stehende österreichische Hauptarmee traf am 28sten November in der Gegend von Mafsing ein, (s. die angefügte Karte, auf welcher Marsch, Lager und Stellungen der österreichischen Armee gelb, die der französischen aber blau bezeichnet sind;) wo er genöthiget war Halt zu machen, weil die Querwege und sogar die Hauptstraßen durch einen 36 Stunden anhaltenden Regen so sehr verschlimmert waren, daß weder die Artillerie, noch die Lebensmittel zur bestimmten Zeit eintreffen konnten.

Am nämlichen Tage, den 28sten griffen die Franzosen, sowohl auf dem Wege von München nach Haag, als auf dem von Wasserburg, die österreichische Vorpostenkette an und drängten sie zurück.

Den 29sten setzte sich die Armee des Erzherzogs nahe bey Neumark und traf, nach einem sehr beschwerlichen Marsche, am 30sten zu Ampfingen ein. Als der Vortrab ankam, waren die französischen Kolonnen des Generals Ney im vollen Anzuge auf Ampfingen und in dem Au

genblicke, da dieser General die Oesterreicher gewahr wurde, fand er es rathsam, sich in die Holzungen gegen Haag zurückzuziehen.

Die österreichische Infanterie war durch einen fast zwölfständigen äusserst beschwerlichen Marsch zu sehr abgemattet, als daß sie sogleich hätte gegen den Feind geführt werden können.

Die österreichischen Vorposten wurden, nachdem sie am 28sten bey Wasserburg zurückgedrängt worden, am 29sten von neuem angegriffen und gezwungen, sich in ihr Lager zurückzuziehen, wo sie ein lebhaftes Artilleriefeuer machten, das alle weitere Fortschritte von Seiten der Franzosen verhinderte.

Den ersten Dezember nahm General Lecourbe Rosenheim an dem Inn weg.

An demselben Tage, leitete Erzherzog Johann mit anbrechendem Tage einen Angriff in drei Kolonnen auf das Korps des Generals Ney, welcher eine sehr vortheilhafte Stellung auf den Anhöhen behauptete, wo er sich mit möglichster Hartnäckigkeit vertheidigte und zehn Stunden lang den wiederholten An-

fällen der Oesterreicher die tapferste Gegenwehr leistete, endlich aber, der Uebermacht zu weichen genöthiget, sich in bester Ordnung auf Hohen Linden zurückzog.

Nach diesem Treffen (auf der Karte mit einem blauen und gelben Kreuz bezeichnet) avancirten die österreichischen Vorposten bis Haag.

Am 2ten traf ein beträchtliches Corps Oesterreicher, unter dem Kommando des Generals Kienmeyer, welches Landshut weggenommen und eine Kompagnie französischer Grenadiers nebst drei Offizieren gefangen gemacht hatte, bey Dorffen ein und sah sich mit der Armee des Erzherzogs Johann, die bey Haag kampirte, in der vollkommensten Vereinigung.

Ein und dreißigstes Kapitel.

Schlacht bey Hohenlinden, durch die französische Armee gewonnen.

Den 2ten Dezember Abends war die französische Armee des Generals Grenier zwischen Hohenlinden und Hartosen zusammengestoßen. Die Division des Generals Grandjean, deren Kommando General Grouchy übernommen hatte, stand mit dem linken Flügel an dem Dorfe Hohenlinden; die Divisionen Richepanse und Decaen befanden sich zu Ebersberg und Moreau hatte sein Hauptquartier zu Anzingen.

(S. den Plan No. 1.)

Moreau sah im Voraus, daß der Feind ihn bey Hohenlinden angreifen würde, und er ertheilte daher den Generalen Richepanse und Decaen Befehl, über St. Christoph nach Watenpot durchzubrechen und dieser Attacke mit Lebhaftigkeit in den Rücken zu fallen.

Den 3ten um halb acht Uhr des Morgens begannen die Oesterreicher den Angriff auf Hohenlinden; (in A. und B., dies war das Korps des Erzherzogs Johann; s. den Plan No. 2) man begnügte sich, ihn so lange aufzuhalten, bis ein augenblickliches Stocken muthmaßen ließ, daß die Attacke des Generals Richempanse ihren Anfang nähme. Sogleich ertheilte Moreau dem General Grenier Befehl, die seinige zu beginnen. General Ney zog sich mit Lebhaftigkeit ins Defile, (in C. s. den Plan No. 3) und stieß auf der Hälfte des Wege von Watenpot auf den General Richempanse. (in D.) Alles, was auf anderthalb Meilen weit in den Holzungen versteckt war, wurde getödtet, gefangen, oder zerstreut; der Angriff des Generals Ney ward von der Division Grouchy (in F.) unterstützt, welche die feindlichen Reservegrenadiers (in E.) die seine linke Seite zu überflügeln bemühet gewesen, geschlagen hatte. (in E. E.) Die mit eben so viel Kühnheit als Einsicht ausgeführten Bewegungen der Generale Richempanse und Decaen waren mit den größten Hindernissen verknüpft. Gendthiget, die engsten und von den Feinden ganz umringten Wege zu passi-

ren, sah sich General Richpanse mit 5 oder 6 Bataillons und einem Regiment Jäger und von den übrigen Truppen getrennt; aber ohne sich umzusehen, marschirte er mitten durch die feindliche Armee, ohne sich wegen der geringen Anzahl der Truppen die er führte im mindesten zu heunruhigen, und stieß von vorne mit der Division Ney zusammen, welche der Adjutant Ruffin mit gleicher Unererschrockenheit anführte. Von dem General Richpanse unterstützt, gelang es dem General Decaen, die Pohlen durchbrechen zu lassen. (in G.)

Indeß der Ausgang auf dem Centrum zur Entscheidung kam, nöthigte ein feindliches Korps (H.) das von Wasserburg über Ebersberg anrückte, den General Decaen, eine Wendung der Fronte auf dem rechten Flügel zu machen, um es aufzuhalten, (in I. I. s. den Plan No. 4) er drängte es in der größten Unordnung zurück.

Die Schlacht schien in 3 Stunden völlig entschieden zu seyn, als ein anderes feindliches Korps durch Burtrath gegen Hohenlinden vorbrach; (von K. in L. L.) dies war das Korps des Generals Riemeyer, das

von Dorffen herkam,) da man nun erwartete, daß der Feind unsern linken Flügel angreifen würde, ließ Generallieutenant Grenier die Divisionen Legrand und Bastoul und die Reservekavallerie zurück, welche in demselben Augenblicke, da sie angriffsweise zu Werke gehen wollten, selbst attackirt wurden. (in M. M.) Wahrscheinlich ließ zu ihrer Unterstützung einige Truppen vom General Rey und andern Divisionen, welche bey der Hand waren, zurückkommen, worauf Legrand und Bastoul nachdem sie diese Anfälle zurückgetrieben und den Feind selbst mit größter Lebhaftigkeit angegriffen hatten, ihn, nach mehrern Versuchen, mit Verlust eines Theils seiner Artillerie, über den Haufen warfen.

Diese Schlacht wurde so allgemein, daß nicht ein einziges Korps der französischen Armee davon ausgeschlossen blieb. Während der ganzen Aktion fiel ein dicker Schnee.

Der Gewinn dieser berühmten Schlacht war die Erbeutung von 80 Feuermörsern, 200 Pulverwagen, 10,000 Gefangene, worunter 3 Generale waren.

Pfaff

h



Man verfolgte den Feind bis in die Nacht, und er befand sich in einer gänzlichen Zerstreuung.

Das Korps des Generals Lecourbe, welches am roten Rosenheim weggenommen hatte, erhielt Befehl, den Inn und alle Pässe des Tyroler Landes zu decken.

2. Zwei und dreißigstes Kapitel.

**Uebergang der Rheinarmee über den Inn. — Einzug
unserer Truppen in Salzburg.**

**Nach der merkwürdigen Schlacht bey Hohenlin-
den waren die Oesterreicher in vollem Rückzuge.**

Den 18ten passirte die Armee bey Neu-
peurn, zwischen Rosenheim und Ruffstein den Inn.
Vom Abend an (den 11ten) machte General Le-
courbe, der den rechten Flügel commandirte, sei-
ne Vorbereitungen zum Uebergange, indem er
den Inn rekognoscirte, um den zu Schlagung
einer Brücke vortheilhaftesten Platz zu bezeich-
nen. Den 18ten Morgens waren die drei Di-
visionen des Centrums auf dem Kreuzwege von
Rosenheim und Ruffstein und General Lecourbe
bey Neupeurn, als dem zum Uebergange be-
zeichneten Punkte.

Schlag 6 Uhr des Morgens ließ Recourbe unter dem Artillerie-Feuer von 30 Feldstücken seine Brücke schlagen; der Feind war gezwungen, das Ufer des Flusses zu verlassen, und die Brücke war in Zeit von vier Stunden fertig und um 10 Uhr stand schon ein großer Theil der Truppen auf dem rechten Ufer.

Nach bewirktem Uebergange verfolgte dieser General den Feind, der nicht eher Widerstand leistete, als bis er sich bey Stephanstschirch setzte, wo er einen Angriff aushalten wollte; aber er wurde bald zum Weichen gebracht und gezwungen, sich mit Zurücklassung von 600 Gefangenen zurückzuziehen.

Den 19ten marschirte die Division Richpanse, nachdem sie mittelst einer in der Nacht zu Stande gebrachten Schiffbrücke über den Inn gegangen war, über Wasserburg, indeß General Recourbe auf Secbrück vor dem Chiemsee zuging. Der Feind setzte seinen Rückzug fort und alles

ließ den Obergeneral vermuthen; daß er sich hinter der Salzach besser zu setzen suchte.

Nach dem bey Neupeurn ausgeführten Uebergange über den Inn avancirte die französische Armee zwischen dem Inn und der Salzach, um den Feind zu Räumung der Gegend zu zwingen. Der größte Theil seiner Macht concentrirte sich zwischen Lauffen und Salzburg.

Den 21sten Frimäre ließ General Lecourbe vor der Saal auf einen Vortrab, und schlug ihn so verb, daß er ihm 4 Kanonen und 400 Gefangene überlassen mußte.

Der Obergeneral, welcher seine Maasregeln genommen hatte, zwischen Lauffen und Salzburg über die Salzach zu gehen, schickte den General Lecourbe auf das rechte Ufer dieses Baches. Den 22sten passirte dieser General den Bach, der Gegenwehr des Feindes ungeachtet und bemächtigte sich des Dorfes Bael.

General Decaen traf über Eussen ein, fand die Brücke zerbrochen und den Feind auf den Anhöhen, welche sie beherrschen. Der außerordentlichen Kälte ungeachtet, schwammen drei Jäger über, um auf dem entgegengesetzten Ufer einige Barken aufzusuchen, indeß einige andere vorrückten und von den Trümmern der Brücke aus losfeuerten. Ohngefähr 80 Mann, welche mittelst herbeigebrachter Barken übergesetzt wurden, waren hinreichend, den Feind zu schlagen und 200 Gefangene zu machen.

Moreau ließ vier Divisionen mit Brückengeräthschaften auf Lauden gehen, um eine neue Brücke zu schlagen, indeß man jene, welche der Feind abgebrochen hatte, wieder herstellte. Diese Arbeiten wurden in der Nacht vollführt und schon waren 500 Mann auf das rechte Ufer übergesetzt, als den 23sten früh um 8 Uhr sich in der Fronte des rechten Flügels ein lebhaftes Treffen erhob. General Lecourbe wehrte sich tapfer bis

Nachmittags um 2 Uhr, als General Decaen, der mit seiner ganzen Division über den Fluß gegangen war, vorwärts marschirte und ein starrtes Artillerief Feuer auf das feindliche geben ließ. Diese Bewegung machte den General Lecourbe Lust und begünstigte zugleich den Uebergang der Division Richempanse, welche sich auf dem rechten Ufer formirte.

In der Nacht vom 23sten zum 24sten bewirkte der Feind seinen Rückzug mit außerordentlicher Geschwindigkeit, und um 8 Uhr früh zogen unsere Truppen in Salzburg ein.

Der Feind hatte bey diesem Vorfalle 800 Blessirte, wovon ein Theil in Salzburg blieb, und verlor noch überdies 400 Gefangene und eine Kanone.

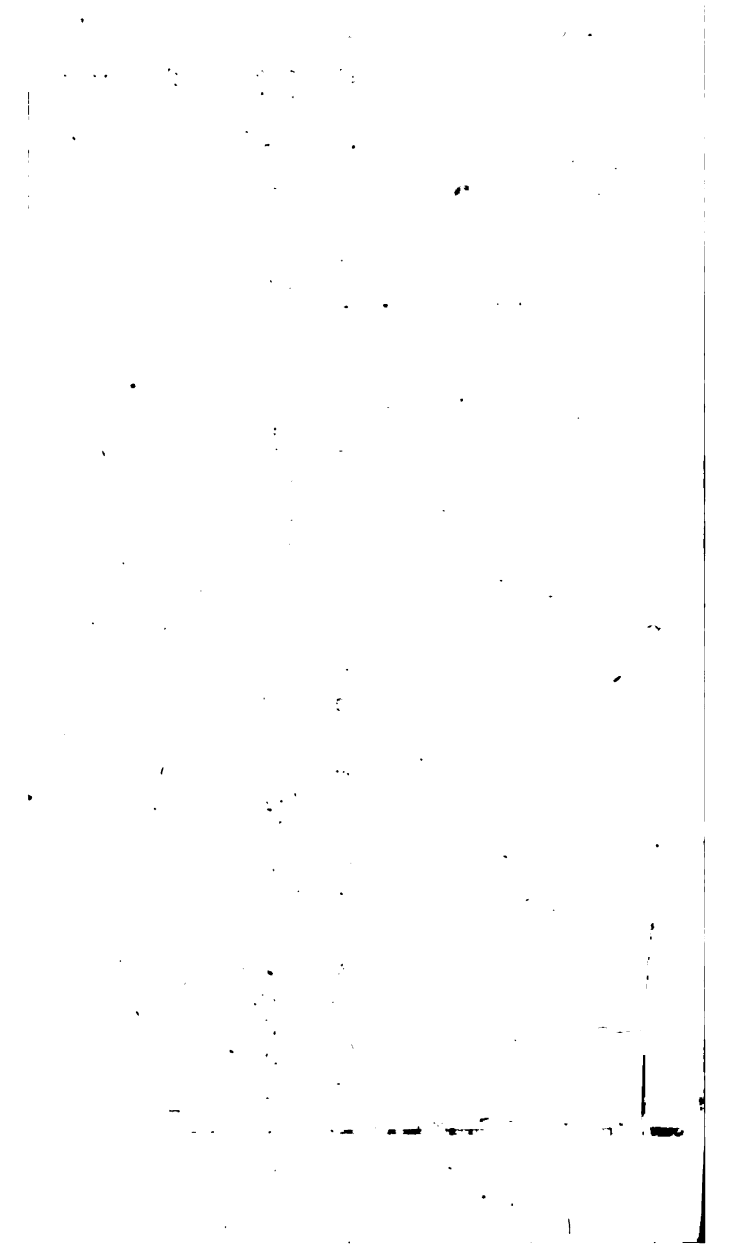
Die französische Armee verfolgte nun nach glücklich bewirktem Uebergange über die Salzach bey Lauffen, den Feind mit Lebhaftigkeit auf seinem Rückzuge. Der rechte Flügel schlug sich

gegen Sinauden,“ das Centrum aber verfolgte die Hauptstraße von Salzburg auf Linz.

General Richpanse an der Spitze der Avantgarde, hörte nicht auf, den Feind zu beunruhigen; er schlug den Nachtrab vor Neumarkt, nahm ihm 4 Kanonen und mehr als 600 Mann ab.

Den 21sten stieß er noch in einer festen Stellung bey Bonaklapuck auf ihn. Unsere Soldaten griffen ihn mit solcher Tapferkeit an, daß mehr als 1000 Gefangene, worunter wenigstens 600 Reuter waren, und der General Lopez, der sie kommandirte, in unsere Hände fielen.

Den 28sten wollte der Feind seine Stellung vor Lambach vertheidigen. General Richpanse und seine braven Soldaten verdoppelten Kühnheit und Tapferkeit; die Uhlanen und Rothmäntel wurden von unserer Kavallerie verfolgt und in dem Lambacher Defile von unserer Infanterie eingeholt. Es begann ein schreckliches Blutbad und der Husarenoberste blieb verwundet in unsrer



Man verfolgte den Feind bis in die Nacht, und er befand sich in einer gänzlichen Zerstreuung.

Das Korps des Generals Lecourbe, welches am roten Rosenheim weggenommen hatte, erhielt Befehl, den Inn und alle Pässe des Tyroler Landes zu decken.

Zwei und dreißigstes Kapitel.

Uebergang der Rheinarmee über den Inn. — Einzug unserer Truppen in Salzburg.

Nach der merkwürdigen Schlacht bey Hohenlinden waren die Oesterreicher in vollem Rückzuge.

Den 18ten passirte die Armee bey Neupeurn, zwischen Rosenheim und Ruffstein den Inn. Vom Abend an (den 18ten) machte General Lecourbe, der den rechten Flügel commandirte, seine Vorbereitungen zum Uebergange, indem er den Inn rekognoscirte, um den zu Schlagung einer Brücke vortheilhaftesten Platz zu bezeichnen. Den 18ten Morgens waren die drei Divisionen des Centrums auf dem Kreuzwege von Rosenheim und Ruffstein und General Lecourbe bey Neupeurn, als dem zum Uebergange bezeichneten Punkte.

muß er das Blut der Braven rinnen sehen, die ums Gold der Insulaner verkauft wurden.

Inzwischen wenn, wider alle Wahrscheinlichkeit, England dennoch die Stimme der Vernunft und gesunden Politik in Wien übertäuben sollte, werdet ihr wieder zu den Waffen greifen und, taub für jeden Ruf zur Vereinigung, sodann euren Feinden, welche gänzliche Zerrüttung allein zu entwaffnen vermögend wäre, tödliche Streiche versetzen. Die Vortheile, welche die Bedingungen des Waffenstillstandes euch gewähren, sind dann mehr, als der Ersatz einiger, der Ruhe gewidmeten Tage,

Soldaten! eure Generale lassen euch in den durch eure Tapferkeit eroberten Länder kantonniren, gebietet da Liebe und Achtung durch eure Mannszucht und eure Werthhaltung des Eigenthums; so werdet ihr mit Ehre und Ruhm jeder Art bedeckt, in den Schooß eures Vaterlands zurückkehren, dem ihr Glück und Frieden zu sichern beigetragen habt.

Unterzeichnet M o r e a u.“

ließ den Obergeneral vermuthen, daß er sich hinter der Salzach besser zu setzen suchte.

Nach dem bey Neupeurn ausgeführten Uebergange über den Inn avancirte die französische Armee zwischen dem Inn und der Salzach, um den Feind zu Räumung der Gegend zu zwingen. Der größte Theil seiner Macht concentrirte sich zwischen Lauffen und Salzburg.

Den 21sten Grimäre stieß General Lecourbe vor der Saal auf einen Posten, und schlug ihn so verth, daß er ihm 4 Kanonen und 400 Gefangene überlassen mußte.

Der Obergeneral, welcher seine Maasregeln genommen hatte, zwischen Lauffen und Salzburg über die Salzach zu gehen, schickte den General Lecourbe auf das rechte Ufer dieses Baches. Den 22sten passirte dieser General den Bach, der Gegenwehr des Feindes ungeachtet und bemächtigte sich des Dorfes Wael.

Gent,







